

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, JANVIER 1925.

No 5

Emigrera-t-on encore?

L'ANNÉE 1925 sera-t-elle pour nous une autre période d'émigration? C'est là une question déjà bien vieille, mais qui demeure tout de même d'une brûlante actualité. Il est rarement sage, presque invariablement mauvais, de poser au pessimiste, nous ne le voulons pas non plus; mais il nous est certainement permis, au moins, de craindre très fortement que le coulage de ces dernières années se continue.

L'émigration, il faut se le rappeler, est un symptôme, un effet d'une ou plusieurs causes. Tant donc que la cause ou les causes de notre émigration demeureront, aussi longtemps nos fils traverseront la frontière.

Et quelles sont donc ces causes? Elles sont multiples sans doute, les unes difficiles à retracer, les autres suffisamment évidentes pour que nous puissions les dénoncer sans craindre de nous tromper.

Normalement, l'émigration est le remède à la surpopulation. Et dans la plupart des pays, l'émigration est normale, même en nos jours de crise aiguë. Un pays comme le nôtre, ne possédant qu'une fraction de sa population possible, riche de ressources naturelles, ne devrait jamais faire d'émigration. S'il en fait, c'est qu'il est malade. Il agit tout comme le gaspillard qui jette son argent à tous les vents, cependant qu'il en manque pour satisfaire à ses obligations.

*

* *

Notre pays a des obligations qui exigeraient que sa population fut dix fois plus nombreuse.

C'est l'angle unique, évidemment, que voient nos grands immigrateurs, à moins qu'ils ne soient personnellement intéressés à transporter le plus grand nombre possible de voyageurs.

Si nous laissons partir nos fils, ce n'est donc pas parce que notre pays est surpeuplé. Ce n'est pas non plus parce que notre pays est pauvre; nous n'exploitons que le centième de ses ressources naturelles.

Nous passons par une crise et, à cause d'elle, nous manquons de travail et les bras de nos fils, plutôt que de demeurer inactifs prennent la route de l'étranger. Nous avons un déficit de travail dans les campagnes comme dans les villes. Dans les campagnes on ne peut chercher à augmenter une production agricole pour laquelle on ne pourra trouver de marché; dans les villes on ne peut maintenir une production surdéveloppée en vue d'un marché qui n'existe plus et qui ne reviendra pas de sitôt. Dans les campagnes on a introduit depuis quelques années une loi de faillite, qui laisse le cultivateur sans crédit et l'oblige dans bien des cas à tout vendre et à se chercher une vie nouvelle. Dans les villages, la grosse industrie surdéveloppée des grands centres a tué les petites boutiques et les artisans, les journaliers doivent eux aussi chercher ailleurs une vie qu'ils ne trouvent plus chez eux.

S'ils pouvaient trouver cette vie dans nos villes canadiennes, ils s'y rendraient la plupart du temps; mais la situation de nos villes n'étant pas plus prometteuse, ils cherchent ailleurs. Et comme notre émigration n'est pas commencée d'hier, comme elle nous a déjà enlevé la moitié de notre population française, et que cette population partie a généralement réussi à l'étranger, elle le fait savoir à ses parents de chez nous. On se décide plus vite, une fois dans

l'obligation de partir, à se diriger vers les États-Unis.

Tant donc que nous aurons un déficit de travail dans nos campagnes et dans nos villes, il y aura des Canadiens de nos campagnes et de nos villes qui s'en iront à l'étranger. Nous devons donc nous appliquer à faire disparaître ce déficit ; nous devons travailler même à le transformer en surplus. Ce surplus seul nous permettra de faire de l'immigration profitable. Comme tout le monde l'admet, notre pays a besoin d'immigration s'il veut rivaliser de développement avec les autres.

*

* *

Tant que nous n'aurons pas atteint ce surplus, ce sera pour nous une erreur de faire de l'immigration, et cette erreur deviendrait facilement un crime si nous voulions importer des étrangers sur une grande échelle. L'expérience le prouve.

Nous avons ouvert plus nos portes au cours de l'année qui vient de se terminer et, nous l'avons fait sans profit. Ceux qui sont venus, pour un grand nombre, sont demeurés sans travail et ont cherché vainement à passer aux États-Unis. Quand ils ont trouvé de l'emploi, la plupart du temps, c'était au détriment des ouvriers canadiens. Aussi, on a vu nos Canadiens refoulés s'en aller chercher leur vie ailleurs.

Et quand l'automne est venu, on a cru nécessaire de tenir une grande conférence à Ottawa, pour chercher des moyens de remédier au chômage de la prochaine saison d'hiver. En dépit des moyens cherchés et trouvés il n'en reste pas moins vrai que Montréal abrite tout près de 10,000 chômeurs, qu'Ottawa en compte plus de 3,000 et Toronto plus de 6,000. Québec, dans une situation particulièrement avantageuse à cause de travaux extraordinaires, n'en possède pas un millier.

Notre immigration n'était donc pas à propos et ruinait les efforts que nous faisons pour convertir notre déficit de travail en surplus.

Tant donc que ce déficit demeurera, tant que nous ferons de l'immigration sur une échelle désordonnée, la crise actuelle continuera et nous souffrirons d'émigration.

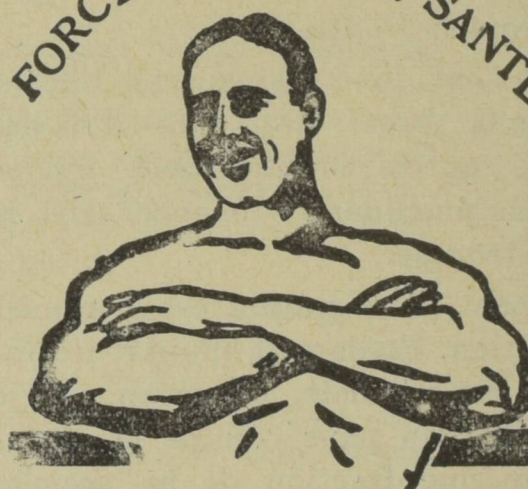
Tout semble indiquer que nous ferons cette année plus d'immigration que l'an dernier. Nous ne pouvons alors nous empêcher de craindre que l'exode se continue.

A moins, toutefois, que les États-Unis décident de nous traiter comme les autres pays et nous ferment leurs portes. Ce serait à souhaiter sous tous les rapports. Nous pourrions garder nos fils et nous verrions rapidement dans quelle mesure nous pouvons nous permettre d'attirer chez nous des étrangers. Aussi longtemps que les États-Unis serviront de soupape à notre population, nous resterons à la merci des compagnies qui transporteront des étrangers chez nous et des Canadiens aux États-Unis.

Thomas POULIN.

Achetez l'ALMANACH DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE : 112 pages, 90 illustrations dont un très beau hors-texte en couleurs, 79 reproductions de sujets canadiens, 12 dessins à la plume. Prix : 55 sous franco, au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

FORCE, VIGUEUR, SANTÉ



Rapidement obtenues par l'emploi de
ANCHOR WEAKNESS TONIC

Sa composition scientifique en fait le plus puissant des toniques. Il convient aux convalescents, vieillards, femmes, enfants et aux personnes débiles et délicates. --- En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Pharmaciens en gros, Dépositaires
W. BRUNET & CIE Limitée
 139 rue St-Joseph, Québec

Le réveil des bergers

CETTE année-là, pour sa fête d'hiver, le patronage Saint-Médard montait une pastorale de Noël en trois actes, sept tableaux et apothéose.

M. l'abbé, pour cette grave circonstance, avait mobilisé toutes les ressources artistiques de la cité. Entre les grands de son patronage il avait réparti, comme il convient, les rôles principaux, ceux où les dialogues sont fréquents et d'importance, où les poses et les mouvements de scène ne sauraient être laissés au hasard. A la Maîtrise et à quelques amateurs de bonne volonté, il emprunta les éléments des chœurs. Des professeurs et rhétoriciens du collège Saint-Charles tiendraient les violons ; les chefs de pupitre de la fanfare municipale fourniraient les cuivres et la batterie ; enfin un piano et un orgue Mustel complèteraient l'orchestre. Un échange de politesses se fit entre M. de Surosne le maître de chapelle et le chef de la fanfare, tous les deux déclinant l'honneur de tenir le bâton de chef d'orchestre, et tous les deux grillant d'envie de commander ce groupement inouï de chanteurs et de musiciens. Enfin, il fut convenu que le chef de la fanfare tiendrait la baguette pour faire marcher les instrumentistes, et que M. de Surosne se mettrait à l'orgue pour soutenir et accompagner les chanteurs.

Ah ! M. l'abbé était un habile homme qui faisait se fondre ainsi toutes les petites rancunes dans l'amour de l'harmonie ! Les fanfaristes qui, d'ordinaire, déniaient toute connaissance musicale à quiconque ne souffle pas dans un piston ou ne fait pas mugir un trombone, les fanfaristes venaient aux répétitions bras dessus, bras dessous avec des chantres d'église !

Quelle animation ces répétitions donnèrent dans la petite ville pendant six semaines ! Tous les soirs, à 8 heures, des groupes animés montaient la rue des Emengeards qui conduit au faubourg de la Demi-Lune, où, sur l'emplacement d'antiques fortifications, s'élèvent les bâtiments de brique et de tôle du patronage. Les figurants avaient leur jour, les chœurs venaient le lendemain, l'orchestre s'exerçait à part. Enfin, sitôt passées les fêtes de Noël commencèrent les répétitions d'ensemble : il fallait être prêt pour le dimanche des Rois.

Les plus heureux de tout ce peuple d'artistes étaient les petits chanteurs de la Schola. Quel imprévu dans leur vie, quelle supériorité sur les autres écoliers ! Au lieu de se coucher stupidement après souper, sortir dans la nuit d'hiver, soigneusement emmitoufflés pour éviter les

enrouements, se réunir sous les arcades de la Halle, guetter le passage des premiers groupes, puis s'enfiler dans cette rue des Emengeards qui n'a presque pas de maisons et que bordent les hauts murs de jardins surplombés d'arbres : un tunnel aboutissant à une forêt lointaine faite des marronniers de la Demi-Lune. Il y avait des terreurs et des joies à traverser ces dangers !

Et l'on voyait tant de monde ! Les musiciens, presque perdus dans l'immense salle noire, vaguement éclairés par quelques lampes réflecteur dont la lumière se projetait uniquement sur les pupitres. M. de Surosne, après mille saluts au chef de la fanfare, s'asseyait à son banc d'orgue, déroulait son foulard et toussoit pour avertir ses choristes. Mais ceux-ci sentaient qu'ils ne devaient obéir qu'à la baguette du chef de fanfare, qui menait sec, mais si gentiment !

Le premier tableau figurait le réveil des bergers. Dans les airs — c'est-à-dire dans les coulisses — les anges, d'une voix céleste, entonneraient le *Gloria in excelsis*. L'orchestre reprendrait en *fortissime* le motif des petits soprani. Tapage destiné à secouer la torpeur des bergers endormis. Le plus âgé de la bande — la vieillesse a le sommeil léger — s'étonnerait le premier de tous ces bruits, s'éveillerait, se dresserait peu à peu, et, soudain, levé, s'écrierait, brandissant sa houlette :

J'entends un grand bruit dans les airs !

Ce rôle, à cause de l'importance du chant, avait été confié à M. Maticault, le maître chantre, dont la voix de basse-taille était justement célèbre dans la ville. Lorsqu'il s'amusait à enfler le son dans la salle vide, les résonnances étaient telles qu'on eût cru entendre le passage de l'express sur le pont de fer de la Virante. Après cela les bergers n'auraient plus d'excuse pour dormir encore. Il faudrait bien qu'ils se réveillent.

Mais, si Maticault possédait une voix de tonnerre et une barbe de fleuve qui dispensait de l'achat d'un postiche, il manquait un peu de sens scénique.

Et les gamins s'amusaient fort de le voir droit et raide en son veston, tout comme au chœur sous la chape de brocart. M. l'abbé, M. de Surosne et jusqu'au chef de la fanfare s'écriaient :

— M. Maticault, remuez un peu, faites quelques gestes. Prenez ce bâton qui représentera votre houlette, agitez-le... bougez.

Le piano reprenait l'accord... Maticault recommençait :

J'entends un grand...

— Mais non ! ce n'est pas ça. Vous tenez votre houlette comme la hallebarde d'un suisse.

C'est pourtant bien simple. Puisque c'est dans les airs que vous entendez un grand bruit, étendez les bras pour indiquer l'immensité du ciel, comme ceci...

— Oui, M'sieu, j'ai compris.

Alors Maticault tenant sa houlette de la main gauche, dans une pose imitée de Monseigneur portant sa crosse, la main droite sur la couture du pantalon, recommença son air. Sur le mot "bruit" il se produisit dans son épaule un déclanchement, le coude se replia au premier temps, le bras droit s'étala horizontalement sur le second et le troisième temps et retomba au quatrième. Oh ! ce fut en mesure !

Derrière, en pouffant et en singeant, les petits anges reproduisaient le mouvement, comme à la gymnastique : un, deux, trois, quatre.

Pour une fois, on peut rire de ce terrible grondeur, et c'est une revanche et un soulagement, car M. Maticault n'est pas tendre pour les enfants de chœur. Il les tient sans cesse sous son regard imposant et sévère, les critique à tout propos, les rappelle à l'ordre au cours des répétitions de maîtrise, enfin les dénonce de tort et de travers à M. l'abbé, les accusant parfois de fautes inexistantes.

Dans cette salle de patronage, au milieu des musiciens et des acteurs, le père Maticault a cessé d'être le personnage capital, et son prestige en souffre quelque peu.

*

* *

A la répétition générale avec costumes, tout marcha superbement. Maticault n'avait pas corrigé son geste mécanique, mais la couverture orientale qu'il transformait en berger arabe en dissimulait la raideur par ses amples flottements.

Néanmoins, dans la coulisse, les petits soprani ne s'étaient pas privés de rire.

— On dirait un mannequin pour effaroucher les moineaux !

A ce moment, l'orchestre faisait silence, et le vieux chantre n'était pas sourd :

Les sourcils terribles de Maticault se hérissèrent. Il brandit sa houlette dans un geste de menace formidable et jeta vers les coulisses un regard fulgurant :

— Toi !... Julot !...

Il tint rancune, le vieux chantre. Comme ce soir-là le vent glacé piquait plus que de coutume et qu'il fallait conserver les voix pour le lendemain, la concierge du patronage apparut, à la fin de la répétition, porteuse d'immenses bouilloires de vin chaud et sucré à l'intention des artistes. La distribution se fit selon l'ordre des préséances. Lorsque, en dernier rang, vint le tour des petits, la voix sépulchrable de Maticault retentit dans les profondeurs du théâtre :

— M'sieur l'abbé, les gamins ont été, ce soir, insolents et insupportables. Julot s'est particulièrement montré irrévérencieux à mon égard. Je n'ai pas voulu, sur le moment, troubler la répétition, mais à présent je vous demande de faire respecter le premier chantre.

M. l'abbé jette sur les enfants un regard de surprise. Ce n'est point le lieu ni le moment de faire une enquête. Il doit ménager le vieux chantre qui, vexé des observations reçues trop fréquemment, a menacé de ne pas paraître à la représentation. Il prononce la sentence :

— Julot, tu n'auras pas de vin chaud.

L'enfant voudrait s'écrier : "Ce n'est pas moi qui ai comparé Maticault à un épouvantail", il n'ose. Tête basse, le cœur gros, il subit l'affront public et la privation du chaud breuvage qui semble si bon.

Dehors, dans la nuit, mauvaise conseillère, il sent des projets de vengeance germer en son petit cœur :

— Oh ! ce Maticault ! il faudra bien qu'il expie quelque jour son orgueilleuse emprise sur les enfants de chœur. Le respect, on le doit à M. l'abbé, à l'organiste, au chef des chœurs, mais ce Maticault ?... Il n'est que première basse, après tout. Et Julot est premier soprano. N'est-ce pas de l'égalité, cela ?

*

* *

Le jour des Rois, 4 heures du soir. La rue des Emengeards est bondée par la foule qui monte vers la Demi-Lune, vers le patronage. La salle sera comble.

Grand branle-bas dans les coulisses. Un berger ne trouve pas sa barbe. Un ange turbulent vient de perdre son aile. A l'orchestre, les instrumentistes s'installent, s'accordent, essayent leurs archets et leurs embouchures en un étrange fouillis de roulades et de sons disparates que couvre le murmure des spectateurs qui s'installent, se saluent et se tassent.

Derrière le rideau, les bergers se préparent au sommeil. Il y en a de tous les âges, des bergers, depuis Maticault à la barbe de fleuve, qui sera leur doyen et leur porte-parole, jusqu'aux petits pâtres à mine fûtée, réunis simplement pour faire nombre.

Sous son bonnet juif et sa couverture orientale M'sieu Maticault n'est plus le chantre imposant et majestueux, ce n'est qu'un gros homme qui s'emplît le nez de tabac à priser.

Julot cherche longtemps quel méchant tour il pourrait bien jouer à son ennemi. Lui cacher son chapeau ?... Lui épingle un papier dans le dos ?... Ces vieilles farces n'ont plus de sel. Le petit choriste reconnaît qu'il manque d'imagination pour ces choses-là.

Cependant, comme tous les sentiments violents finissent par se traduire en actes ou s'épan-

cher en paroles, Julot fait part à son camarade Charlot de sa rancœur et de son désir d'humilier Maticault.

A ce moment, le chantre-berger vient de s'allonger, drapé dans sa couverture orientale, sur un tertre gazonné que recouvre en partie une peau de mouton. Le doyen des bergers a droit à un peu de confortable ! Afin de garder ses aises jusqu'au bout, il sort de sa poche sa tabatière, la dépose sur sa peau de mouton, bien à sa portée.

Julot reçoit dans les flancs un violent coup de coude. Il se retourne. Charlot a disparu. Une minute plus tard il reparait, revenant en courant de la cuisine de la concierge.

M. l'abbé passe une revue finale.

Tout le monde est en place.

— Attention ! les bergers ! veillez à fermer les yeux et à demeurer immobiles. Nous allons commencer. Monsieur Maticault, après le chœur des anges, vous vous réveillerez progressivement ; pro-gres-si-ve-ment, n'est-ce pas ? Vous, les anges, gardez-vous de vous laisser voir ; vous ne paraîtrez qu'au dernier tableau, à l'apothéose, quand on vous descendra suspendus à des fils de fer.

— Oui, M'sieu l'abbé.

— Psst... Psst...

Charlot fait des signes à Julot, montre avec insistance la peau de mouton de Maticault qui vient de fermer l'œil.

— Ah !... quelle idée... la tabatière... la chiper, le bonhomme pourra croire qu'elle a été bousculée par les pieds des autres bergers dans le brouhaha du réveil... Un corps qui se penche, un bras qui s'allonge... Crac !... ça y est.

Pan !... pan !... pan !... l'orchestre attaque l'ouverture.

— Allons ! filez vite, les anges, le rideau va se lever.

Que se passe-t-il ? Charlot a-t-il senti quelque danger ? M. l'abbé s'est-il aperçu de quelque chose ?

Charlot vient de renvoyer la tabatière, faisant comprendre qu'il importe de la remettre à sa place au plus vite, sans que personne le voie.

C'est fait !... Il était temps, déjà cinquante centimètres de rideau étaient soulevés quand le choristes se retire vivement dans la coulisse.

L'orchestre tonitrué, puis s'apaise. En un murmure de brise il accompagne les voix angéliques qui chantent au plus haut des cieux. Puis les cuivres reprennent le motif en un formidable tutti.

Sur la scène, les bergers s'agitent quelque peu.

Le vieux berger barbu qui, dans son sommeil, tantôt allongeait son bras sur sa peau de mouton, tantôt le ramenait nonchalamment vers sa tête (Maticault prenait sa prise), le vieux berger est secoué de frissons.

Il soulève à demi son corps, s'appuie sur son coude, une violente secousse l'agite tout entier, on dirait qu'il s'ébroue.

O le superbe réveil d'un être fruste et à demi sauvage. Le public admire le feu de scène. M. l'abbé ne s'attendait pas à si bien de la part du bonhomme.

A l'orchestre se dessinent les mélodies avant-courières du solo. Le vieux berger se dresse sur ses jambes ; mais on dirait qu'il flageole. Son front s'incline, sa tête semble s'enfoncer entre les épaules... il est à peine réveillé, le pauvre... et voilà qu'une détente brusque de tous les nerfs le fait pour ainsi dire tressauter.

Voici le moment de commencer.

— J... tch... tch... tch...

Dormir dehors est malsain, par les nuits de décembre, même au pays de Bethléem. On s'enrhume, et le vieux berger éternue en s'éveillant. Le geste est si naturel que la salle éclate en bravos.

M. l'abbé fait des signes :

— Assez. Chantez, maintenant.

Impossible. La voix de Maticault ne peut sortir. Il éternue stupidement. Il a trop fort renifflé sa dernière prise.

Le chef de musique est homme de tête. Il fait recommencer le prélude, le chanteur aura le temps de se ressaisir.

— Atch... atch...

Le bonhomme éternue encore, il éternue toujours. Sa face est violacée, tout son corps est agité d'un tremblement nerveux, de ses yeux injectés de sang roulent de grosses larmes.

Le public commence à s'étonner. Une seconde encore, ce seront les rires insultants devant un effet raté.

Julot est dans l'angoisse.

Car il a compris, l'honnête garçon, que l'infâme Charlot a versé dans la tabatière quelque drogue infernale, cause de ce silence, du scandale imminent, de la torture visible dont souffre Maticault, de la maladie qui le guette. Et de ces malheurs, de ces fautes, de ce crime, Julot s'en reconnaît le complice, l'instigateur même ! N'a-t-il pas, le premier, songé à la vengeance ? N'a-t-il pas fait appel au malfaisant génie de Charlot ? Quelle main, sinon la sienne, a replié, la boîte empoisonnée sur la peau de mouton près du chantre endormi ?

Le remords entre dans l'âme de Julot avec la terreur des effarantes conséquences de sa faute.

Car Maticault éternue toujours. Le tapage de l'orchestre ne peut se renouveler indéfiniment. Il faudra bien que les appels soient faits, que les répliques soient données, sinon la représentation va tourner au désastre. Il n'y a point de suppléant.

Julot sait bien le solo... mais est-ce qu'un enfant de chœur, un soprano, a le droit de chanter la partie de la basse grave ? De plus, il est un ange et ne doit pas se montrer.

Pour la troisième fois, le prélude va s'achever et la musique va faire silence pendant seize mesures !!!

Soudain Julot avise, dans l'angle de la scène, tout près de la coulisse, un petit pâtre endormi sur son agneau de carton.

— Paul ! Paul !... dresse-toi donc !... lève-toi vite !

Le figurant obéit machinalement à cet ordre si précipité. Il se dresse en sursaut, se lève ahuri. Tout près de lui, derrière la toile, une voix cristalline s'élève. Le public ne voit pas de quelle gorge elle sort. C'est le jeune pâtre qui paraît chanter.

J'entends un grand bruit dans les airs.

La voix est juste et la mesure impeccable. Maticault, qui commence à se remettre, ne proteste pas. Il coule même vers le petit soliste un regard sans colère qui achève de fendre l'âme du pauvre. Car il a été d'une violence extrême le combat qui vient de se livrer dans le cœur de Julot. Angoisse, remords, désir de réparation, décision brusque, audace de l'exécution sans prendre avis de M. l'abbé ni de personne, tous ces sentiments contradictoires de peur, de bonne volonté, ont lutté, bouillonné en quelques secondes.

Aussi, l'effort accompli, la dernière note lancée, Julot est devenu tout pâle, les lumières ont dansé devant ses yeux, la scène, la salle se sont mises à tourner et il s'est senti glisser dans un vide sans fond.

*

* *

Julot ne voit rien, n'entend rien. Ses membres sont inertes et comme ficelés. Il sent un grand froid à sa tête. Sans doute il est mort. Il sait que les morts ne remuent pas et qu'ils ont le front glacé. Mais, puisque le redoutable jugement n'est pas encore survenu, il se hâte de prier.

— Mon Dieu ! j'ai été un orgueilleux, j'ai voulu me venger, c'était mal, je regrette. Je ne voulais faire qu'une taquinerie, je ne voulais pas empoisonner Maticault.

Une douce main caresse son visage, le froid de ses tempes disparaît. Une voix de femme annonce :

— Le voilà qui revient..., ce ne sera rien.

Un timbre sonore fait trembler les murs de la petite salle où l'enfant est étendu sur un canapé.

— Tant mieux ! car ce gamin-là fera un fameux chantre.

C'est Maticault qui vient de parler ainsi, Maticault qui complimente et prophétise. Aucun cordial ne vaut celui-là. Julot ouvre les yeux, aperçoit M. l'abbé penché sur lui.

— Et la pièce ?...

— Un succès étonnant. Nous sommes à l'entr'acte. Remets-toi vite. Tu as sauvé la situation.. Mais tu es trop impressionnable.

— Ah ! Monsieur l'abbé, si vous saviez !

Dans un besoin de soulager sa conscience, l'enfant raconte tout : ses désirs de vengeance, ses appels au mauvais génie de Charlot, ses angloisses, ses remords. Ah ! que de tels aveux font de bien !

Ils sont à peine terminés qu'une grosse main saisit celle de l'enfant.

— Tope-là, petit coquin ! s'écrie Maticault. Tu ne pouvais pas soupçonner que ton gremlin de camarade voulait emplir ma "boîte" de poivre pour me faire "rater mes effets".

— Vous pardonnez, Monsieur Maticault ?

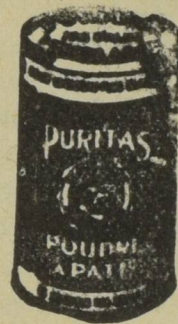
— Nous sommes quittes, mon ami. Si je t'ai privé de ton vin chaud hier soir, ce soir tu m'as chipé mon solo. Le public t'a chaleureusement applaudi — comme si ç'avait été moi-même, — oui, mon petit ami. Il a eu raison, car tu as le sentiment des nécessités du métier comme si tu avais cinquante ans de lutrin !... Julot ?...

— M'sieu Maticault ?

— Embrasse-moi ! Je t'adopte pour mon successeur.

J. ROMAIN LE MONNIER.

Le Noël.



LA POUDRE A PATE

"PURITAS"

SANS ALUN

a été placée au premier rang par l'analyste en chef du Dominion.

C'est la seule du genre fabriquée dans la province de Québec.

"Dépensons notre argent chez nous."

Livre de Cuisine illustré adressé sur demande faite à

"PURITAS" Limitée

179, RUE ST-DOMINIQUE,
QUÉBEC.

Une heure d'entretien avec un apôtre

DU "BULLETIN SALÉSIEN"

— Alors, avec un apôtre vous tenez tant que ça à m'interviewer sur notre mission du Katanga ?

— Mais comment donc ! Moi, et derrière moi nos 32,000 abonnés, c'est-à-dire probablement nos 100,000 lecteurs. Des relations, des rapports, des anecdotes ; c'est parfait ; mais rien ne vaut une heure d'entretien bien tassé. Laissez-vous donc presser.

— Allez-y alors, si ça vous fait tant de plaisir ; mais vraiment j'aurais préféré n'être pas ainsi comme ça, au débotté. Vous êtes terrible. Voilà deux heures que je suis ici, et il me faut déjà déballer mes petites histoires.

De fait c'est au débarqué que nous avions saisi le P. Sak, supérieur de la mission salésienne du Katanga, au Congo belge. On est journaliste, ou on ne l'est pas : alors, vous comprenez, la primeur d'une nouvelle, de l'inédit, c'est de la copie qui va se dévorer. Comment résister à la tentation ? Surtout si la "célébrité" s'y prête, ou tout au moins ne se dérobe pas. Or elle ne se dérobait pas, elle paraissait même heureuse de bavarder sur le champ d'action labouré par les Fils de Don Bosco depuis tout-à-l'heure treize ans. Solide, taillé presque en colosse, les épaules massives imposantes, un front large et clair, pas un poil blanc dans la barbe ni les cheveux, l'air extrêmement jeune en dépit des cinquante ans tout proches, le P. Sak se pose un peu là et donne vraiment l'impression d'une force. A la voir on comprend que cette robuste nature de flamand ait abattu là-bas, au pays des lions, du beau travail.

Je le félicite de sa santé.

— Ah ! ne m'en parlez pas, dit-il ! Depuis que nous voici en Europe, je grelotte ; tout-à-l'heure, en Belgique, je vais être obligé de me faire allumer le poêle. Vivement le retour ! Et ma brousse, et mes défrichements, et ma canicule et mes petits Congolais ! Je n'étais pas à Naples que déjà les rhumatismes me taraudaient le genou : non, rien ne vaut l'Afrique. Quand elle vous tient celle-là, elle ne vous lâche plus. — Mais causons d'autre chose. Alors vous désirez ?

— D'abord une idée des résultats de vos douze années de Congo. Des chiffres autant que possible. Nos lecteurs sont gens positifs : des anecdotes ça les amuse, des affirmations ça les effleure, mais les chiffres ça les convainct.

— Ah ! C'est bien simple, tenez. Mon calepin est bourré de notes, de quoi vous satisfaire. Pas très classé, pas très ordonné ; mais ça ne fait rien, ça peut être intéressant.

— Ce qu'on a fait en douze ans, voici. D'abord on s'est assis, solidement, à *Elisabethville*, la capitale du Katanga. Drôle de capitale ! Elle avait deux cents âmes quand nous sommes arrivés : tout-à-l'heure ce sera une ville aussi confortable que Paris et Bruxelles. Soutenus, aidés, financés par le Gouvernement belge, nous avons jeté là les bases d'une œuvre complexe qui, comme vous l'avez déjà raconté, embrasse des écoles pour fils de blancs, une école professionnelle pour noirs attirés de la brousse, des logements pour infirmiers coloniaux, un service religieux suivi par une grande partie de la population, car nos noirs le rehaussent de l'éclat de leurs chants et du fini de leurs cérémonies. En 1923 nous avons distribué 13,170 communions.

— Ça c'est un chiffre !

— Taisez-vous : nous ne serons contents que quand nous aurons atteint 50,000. — D'Elisabethville nous avons rayonné, à nos frais alors, ou presque. J'ai acheté, à dix-sept kilomètres d'Elisabethville, pour un morceau de pain, 2,000 hectares de forêts...

— Deux mille hectares !

— Ça vous épouvante ? Mais on est en Afrique. Songez que le terrain que nous souhaiterions pour notre action salésienne serait grand comme deux fois la Belgique : vous voyez que les distances là-bas c'est quelque chose de sérieux. — Nous disons donc 2,000 hectares de forêts. Le Gouvernement me prête ses machines et nous nous mettons à défricher. J'ai ainsi fait déblayer soixante hectares, de quoi nous retourner, et chasser la vilaine mouche *tsé-tsé*. On s'est mis alors à creuser un canal pour amener l'irrigation sur ce sol que je voulais transformer, — et en avant les plantations ! Ça marche, ça marche même très bien. Le *Comité spécial du Katanga*, toujours providentiel, m'a aussi avancé 250 têtes de bétail, remboursables en dix ans et nous faisons de l'élevage. Ah ! C'est tout un poème que cette fondation de *La Kafubu*. Si je vous la narraï par le menu, nous serions encore là demain matin. Je saute aux résultats positifs : notre beurre fait prime sur le marché d'Elisabethville et nos jeunes colons deviennent fameux. A côté d'eux grandit et pousse mon petit jardin d'élection, notre école apostolique, dix petits Congolais qui, d'eux-mêmes, sont venus nous dire : "Nous voudrions être comme vous". Vous pensez si j'ai bondi sur l'occasion. Le clergé indigène, c'est le rêve de Rome ! Or un Salésien, vous le savez, c'est romain jusqu'à la moelle. Ils sont déjà en cinquième mes petits latinistes, et leur intelligence, au contact de la vieille langue de Rome, s'affine et s'élargit. Tenez, regardez-moi ces amours de lettres que j'ai trouvées à mon adresse, en débarquant à Gênes. Hein ! Quelle écriture ! Et quel cœur dans ces méchantes lignes !

— Si vous les voyiez prier à la chapelle mes petits bonshommes, vous ne douteriez pas de la solidité de leur désir. C'est notre grand espoir, espoir assez lointain si l'on pense au sacerdoce, espoir assez proche si l'on pense à l'aide précieuse que ces enfants peuvent nous apporter comme catéchistes. Car, vous avez dû le soupçonner, nous menons de front ce travail de défrichement de la terre et des intelligences avec l'évangélisation des villages voisins ; voisins, je veux dire à 30, 50, 60 kilomètres. Nous avons établi ainsi sept postes avancés de missions, qui nous donnent le chiffre de... de... attendez que je fasse l'addition, de... de 1,262 catéchumènes. Ce seront nos jeunes chrétientés, le levain qui fera lever la pâte...

— Et combien de Salésiens y a-t-il à *La Kafubu* pour abattre cette besogne ?

— Quatre : un père et trois coadjuteurs.

— Quatre ?

— Tel que je vous le dis. Ils en jettent un coup, pour sûr ; mais ils y arrivent. Les forêts se défrichent, les déclinaisons latines s'apprennent, les vaches s'acclimatent, et surtout le règne de Dieu s'avance le long des deux rives de *La Kafubu*. — Un saut, voulez-vous, un saut de 29 kilomètres au nord d'Élisabethville, et nous voici à *Shindaïka*. C'est notre dernière fondation, elle n'a pas un an. C'est une mission volante ; chaque samedi, par tous les temps, un Père part d'Élisabethville en bicyclette, et pendant vingt-quatre heures on le met à toutes les sauces. Il lui faut soigner les malades, dresser ses catéchistes, instruire ses catéchumènes, célébrer les saints offices, apprendre des cantiques aux indigènes, etc., etc... Pas le temps de souffler.

— Résultats ?

— Résultats : une petite école de 72 élèves, 264 catéchumènes, 127 postulants. Pour une année de travail, qu'en dites-vous ?

— Que c'est merveilleux. Mais qui donc fait la classe à ces petits Congolais, si le Père ne passe que le samedi !

— J'attendais votre question. Mais nos Anciens Élèves, parbleu ! Ah ça, croyez-vous qu'il n'y a qu'en Europe qu'ils sachent se dévouer ? Je vous signale le cas pour le *Coin des Anciens* : nos maîtres d'école de *Shindaïka*, maîtres d'école et catéchistes tout à la fois, ce sont deux chrétiens, anciens élèves d'Élisabethville. Vous ne vous attendiez pas à trouver l'Association des Anciens Élèves sous le onzième degré de latitude, hein !

— Enfilez maintenant avec moi ce joli ruban de route de 120 kilomètres, direction N.-E. d'Élisabethville, nous voici sur les rives du *Luapula*, notre grand fleuve katangais, à *Kiniama*. Cette route, remarquez-le en passant, est en grande partie notre œuvre : 73 kilomètres, le tronçon qui relie *Kiniama* à la grande route *Elisabethville-Kasenga*, ce sont mes noirs qui l'ont cons-

truite. Une fois achevée nous l'avons passée au Gouvernement qui en assure l'entretien. A *Kiniama* nous avons un centre de missions très prospère qui embrasse un petit internat pour indigènes avec 65 élèves, une école pour adultes et travailleurs des champs avec 20 élèves, un poste médical qui, en 1923, a soigné 2,600 indigènes, et des petites cultures maraîchères pour subvenir aux besoins de la mission. De *Kiniama* nous rayonnons sur la rive gauche du *Luapula* et nous avons déjà établi huit postes principaux, dont trois avec chapelle, et dix postes secondaires. Je n'ai pas les chiffres exacts des catéchumènes dans ces localités, mais voici ceux de *Kiniama* : 224 chrétiens, 580 catéchumènes, 678 postulants. En 1923 nous avons distribué 5,540 communions. Malheureusement le travail là-bas nous écrase. Rien que les soins médicaux retiennent un Père à domicile. Pendant ce temps-là l'autre — car ils ne sont que deux — court en pirogue d'un village riverain à l'autre pour contrôler le travail des catéchistes, le compléter, avancer la pénétration évangélique, prendre contact avec ces futures chrétientés. Il nous faudrait ici un troisième ouvrier évangélique. Je frémis à la pensée de ce que deviendrait la mission, si une de ses deux colonnes s'abattait sous le coup d'une mauvaise fièvre ou d'une crise d'hématurie.

— Et comment arrivez-vous à faire vivre ces missions, à boucler tant bien que mal votre budget ?

— Pour *Elisabethville* nous avons les subsides du Gouvernement. Pour *La Kafubu*, *Shindaïka*, *Kiniama* nous avons un petit subside du Gouvernement, l'huile de coude et la bonne Providence. Nous travaillons, nous travaillons tant que nous pouvons, puis relevant nos fronts de la glèbe notre prière pénètre au fond des cieux, et notre Père qui y habite touche des cœurs un peu partout, en Belgique, en France, en Hollande, en Italie, qui nous apportent, avec leur aumône, le pain de chaque jour.

— Le mot de l'Évangile, quoi ! Cherchez le royaume de Dieu et le reste vous viendra par surcroît.

— Vous l'avez dit.

*

* *

— Il y a même autre chose qui nous vient par surcroît.

— Quoi donc ?

— Le fil à retordre.

— Vous en avez tant que ça !

— Ah ! là là ! — Mais je ne m'en plains pas, non, je ne m'en plains pas. Le beau mérite d'être missionnaire, s'il n'y avait pas chaque jour à lutter !

— Avec quoi ?

— Avec tout. Avec le climat d'abord. Ce n'est pas qu'il soit terrible, non ; nous sommes,

au Katanga, sur une série de plateaux voisins de la crête du partage des eaux du Congo et du Zambèze, 1,100 à 1,500 m. d'altitude. De ce fait nous échappons à toute les misères des bas-fonds africains. Malgré cela nous n'échappons ni à la *malaria*, causée par la piqure du terrible moustique *anophèle*, ni à l'anémie provenant de ce climat africain déprimant, ni à certains accidents cruels et même périlleux. L'hématurie en particulier nous a déjà enlevé un missionnaire, et nous en a affaibli plusieurs autres.

— Avec cela la vie est chère, terriblement chère, trois fois plus chère qu'en Europe. Un œuf, deux francs ; le pain, cinq francs le kilog. ; la patate, 2 francs 50 ; le lait, quatre francs le litre, et le reste à l'avenant. Voyez d'ici ce que peuvent coûter l'habillement et l'entretien de tous ces petits Congolais soignés, hébergés, nourris, vêtus, au moins sommairement, dans chacune de nos missions. Notre budget de sortie est formidable. Heureusement nos cultures commencent à bien rendre, et ce n'est pas du superflu. Si vous connaissiez l'imprévoyance du noir qui vend toute sa récolte de grains pour s'habiller, pour acheter un pagne à Madame, pour se payer une épouse supplémentaire ! L'époque de la soudure arrive, et c'est la disette, qui parfois se prolonge des mois. Jugez du souci qu'ils nous causent alors.

— Petite rançon de grandes joies !

— C'est vrai, car je dois le dire, et mes chiffres vous le confirment, en dépit des obstacles, le royaume de Dieu avance, avance.

— Ces obstacles quels sont-ils ?

— Religieux et moraux. Religieux d'abord : et c'est le fétichisme qui nous les dresse, ou bien la propagande protestante. L'Afrique, vous le savez, se partage au point de vue des croyances en deux grandes zones que délimiterait — à peu près — l'Équateur. Au nord l'islamisme règne, au sud le fétichisme. L'islamisme, c'est un mur contre lequel on se cogne, et nullement un degré que l'on gravit vers la foi chrétienne. Le fétichisme, au contraire, est une cloison, une cloison assez mince, facile à abattre. C'est un obstacle certes, mais le plus faible que puisse offrir l'erreur religieuse. Et notre foi catholique avec tout ce qu'elle a d'attirant pour le cœur, la raison, l'imagination réussit sans trop de peine à se substituer à ces grossières croyances. Pour ces peuples enfants vous ne pouvez concevoir l'attrait que dégagent l'Ancien et le Nouveau Testament, avec leurs belles et longues histoires, leurs paraboles, le langage imagé des Évangiles.

— Mais souvent vous avez été devancés ?

— Hélas, oui ! Les méthodistes sont passés par là avec leurs millions. Grâce à leurs ressources inépuisables ils entretiennent des catéchistes, inondent les villages de bibles, gavent les indigènes de cadeaux et obtiennent certains résultats.

— En profondeur ?

— Jamais ! Ainsi ils s'accrochent fort bien de la polygamie et la tolèrent chez leurs fidèles. Pour ce qui regarde notre mission nous regrettons souvent d'arriver bons seconds dans certains villages, comme dans la parabole. Mais l'ivraie que les méthodistes sèment ne lève pas toujours. Chose curieuse elle lève parfois en bon grain.

— Comment cela ?

— Ils ont appris à lire à nos Congolais, qui les fréquentent ou les accueillent surtout pour ça, pour ça et le petit cadeau ; et ils leur ont débrouillé quelques-uns des grands mystères chrétiens. Après nous sommes venus et nous avons achevé l'œuvre, complétant, rectifiant, et surtout affirmant sans crainte les exigences morales de la foi chrétienne.

— Et c'est ici que vous butez sur l'obstacle.

— Hé oui ! — Parler à l'imagination, attendrir le cœur, instruire l'esprit, c'est chose aisée, mais retourner les volontés, quelle tâche ! Faire comprendre à ces gens qu'ils ne doivent pas entretenir plusieurs femmes, qu'ils n'ont pas le droit de renvoyer à sa mère leur légitime quand elle est devenue vieille ou qu'elle a cessé de plaire, qu'ils doivent laisser là leur fétiches et leurs vieilles superstitions, qu'il faut travailler, économiser pour les temps de disette, qu'ils ne doivent pas se plonger dans l'ivresse en absorbant à satiété leurs boissons fermentées, — et tout le reste que je ne puis dire, mais que vous devinez : voilà le difficile.

Avec les chefs et les sorciers la plupart du temps il n'y a rien à faire. Les chefs ne renoncent jamais à la polygamie. Leurs cinq, six, huit femmes sont pour eux, non seulement ce que vous pouvez penser, mais aussi une main-d'œuvre docile, et surtout le signe éclatant de leur puissance. Plus on a de femmes, plus on affirme sa richesse, puisque toutes s'achètent, et conséquemment plus on est considéré. Le petit peuple, lui, n'a pas les moyens de se payer ce luxe-là. — Pour les sorciers, ce sont les grands exploiters de la crédulité noire ; eux surtout ont intérêt à ce que le missionnaire n'avance pas ses conquêtes, car ils vivent, et grassement, des superstitions qu'ils entretiennent chez les gens du village, des sorts qu'ils jettent à leurs ennemis, des remèdes fous qu'ils imposent à leurs malades, des esprits qu'ils invoquent sur les morts ou sur les vivants, des prophéties qu'ils rendent contre monnaie battante, etc., etc. Le pouvoir de ces numéros-là est étrange, et jamais nous ne les compterons parmi nos catéchumènes. Mais, ces deux groupes mis à part, je dois dire qu'avec de la persévérance, du dévouement et la grâce de Dieu, nous arrivons, un peu partout, à créer plus que des noyaux chrétiens, d'imposantes minorités qui, demain, seront la masse.

— A quelles causes attribuez-vous ces succès d'apostolat ?

— Mon Dieu, ma réponse ne saurait être complète, mais tout de même il me semble qu'après la grâce de Dieu nous devons ces résultats d'abord au dévouement entier de nos cœurs. Nous ne sommes pas riches, mais nous sommes libres. Nous débarquons sur ces plages lointaines avec peu de ressources, mais seuls : c'est l'incontestable supériorité du catholicisme. Notre cœur n'est qu'à ces malheureux ; notre temps, nos loisirs, notre vie ne sont pas partagés, comme ailleurs, entre les soucis de la famille et les devoirs de l'emploi. Tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est à la tâche écrasante qui nous accueille. Et le noir a vite fait de comprendre ça. Pas n'est besoin d'une forte intelligence pour saisir que le ministre protestant est d'abord à sa famille, et seulement après à ses ouailles. Le prêtre et le religieux catholiques, eux, ne sont qu'aux âmes : cela, voyez-vous, nous crée une avance formidable sur tous les prédicants. Croyez-moi : tout l'or des Sociétés méthodiques ne vaut pas, pour avancer l'Évangile, le dévouement d'un cœur qui, au matin de son sacerdoce, s'est juré de n'être à personne pour être à tout le monde.

— Vous avez fait allusion tout-à-l'heure au rôle que jouait dans votre apostolat le décor, l'extérieur de la religion.

— Hé oui : ces peuplades africaines sont des enfants, et aux enfants, vous le savez, on parle avec des images. Eh bien, vous ne pouvez vous imaginer l'intérêt que ces Congolais, petits et grands, jeunes et vieux, portent aux chants, aux cérémonies, aux récits évangéliques. On les retiendrait des heures à la chapelle avec tout cela. Ils n'en ont jamais assez. Un beau cantique, une grand'messe avec la splendeur de ses cérémonies, le récit détaillé d'une parabole, tout cela les ravit. Entre nous d'ailleurs qui cela ne ravit-il pas ? Vous vous rappelez les admirables vers que ce vieil écolier parisien, Villon, mettait sur les lèvres de sa mère, extasiée devant la beauté instructive des vitraux de sa paroisse.

*Femme je suis, povrette et ancienne,
Qui rien ne sais, oncques lettres ne lus.
Au moustier vois, dont je suis paroissienne
Paradis peint, où sont harpes et luths,
Et un enfer où damnés sont boullus.
L'un me fait peur, l'autre joie et liesse.*

C'est bien cela : par sa facilité à parler aux sens, à l'imagination, et par ce moyen à l'âme, notre foi, s'adaptant à la faiblesse de l'humaine nature, fournit au missionnaire une arme précieuse pour atteindre ces simples, ces humbles, ces enfants, ces orientaux, qui raffolent de tout ce qui éveille en eux un monde d'images.

Et puis nous avons aussi, nous autres Salésiens, la méthode d'éducation que nous a léguée

notre Fondateur. Or, quoi que disent certains, c'est elle qui a le plus de prise sur l'âme congolaise. Le système salésien c'est la bonté dans les rapports, l'esprit de famille, la douceur des procédés, la case du missionnaire ouverte à tous et à toute heure, la suppression des terribles distances qui, ailleurs, séparent impitoyablement le maître de l'esclave : eh bien, c'est par là surtout que nous les avons, nos Congolais. La force, les coups, la rigueur, l'air hargneux, la discipline intraitable peuvent bien les courber, et encore ! Mais qu'importe, si tout cela les dresse hostiles ou antipathiques à notre propagande. La bonté seule peut nous approcher leur âme tout près, tout près de notre cœur : et alors, vive Dieu, notre tâche est à moitié terminée.

— Mais que de sourds ennemis doivent vous opposer ces âmes de Noirs, plongées depuis des siècles dans l'erreur et le vice !

— Ah ! Vous avez lu *Batouala* : je vois ça, et un tas d'autres bouquins peut-être qui calomnient abominablement l'âme noire. Eh bien mettez-vous ceci dans la tête : “Oui, c'est entendu, le noir est paresseux, sensuel, versatile, insouciant, cruel à ses heures, imprévoyant, mystérieux comme ses forêts vierges, ivre de liberté comme l'antilope qui tombe sous sa flèche, et puis quoi encore : continuez, si le cœur vous en dit. Mais moi qui depuis treize ans l'approche, je sais aussi ses admirables qualités, et c'est sur ces qualités-là et grâce à ces qualités-là que nous plantons l'Évangile dans leurs âmes. Ah ! la docilité, la simplicité enfantines de mes petits Congolais ! Ah ! le sens exquis de leur fraternité, toujours prête à rendre service ! Un morceau de chocolat entre leurs mains est partagé avec tous ceux qui sont là ; une cigarette sur leurs lèvres fait le tour des vingt bouches qui l'environnent, pour revenir, presque mégot, à son propriétaire. Entrez dans leur village : toutes les cases vous sont ouvertes et vous accueillent. Ah ! le culte de ces pauvres Noirs pour leur mère, leur vieille maman, qui les a allaités tout petits, et continue, à tout âge, de les envelopper de tendresse. Pour eux leur mère c'est tout. J'ai vu des vieillards de soixante-dix ans s'appuyer quinze jours de marche à travers la brousse ardente, pour quoi ? Pour aller embrasser celle à qui ils devaient de contempler la douceur du jour. Et vous croyez qu'en trouvant cela nous ne trouvons pas des complicités secrètes, secrètes et puissantes, pour faire accepter notre divine religion.

— Ce culte de leur mère m'amène, sans transition, à vous parler de notre grand moyen d'apostolat : la dévotion à la très sainte Vierge. Comprenez-vous l'accueil passionné que ces âmes de fils font à Celle que nous leur présentons, Évangile et Tradition en mains, comme la plus tendre des mères, la plus noble des femmes, la plus puissante des créatures. Ils resteraient des heures et des heures à entendre parler

d'Elle. Ils écoutent, ravis et silencieux, l'histoire de sa vie, ses courtes joies, ses longues douleurs, les étapes de son martyre, sa glorieuse vieillesse, sa montée au Ciel. Ah ! mon ami, voyez-vous ce tableau ? Un humble village congolais à la chute du jour ; les travaux ont cessé, le pauvre repas du sorgho et de manioc est pris ; la nuit tombe. Auprès de sa case, sur son *rocking* de toile tendue le missionnaire s'est assis. Par cette causerie du soir, sous les étoiles, sont venus s'accroupir autour ; les petits, plus hardis, approchent leurs têtes crépues tout contre les genoux du père : et dans le silence de cette nature, à peine troublé par la brise effleurant les hauts palmiers ou le cri d'un fauve dans le lointain, la voix du missionnaire s'élève. Il évoque la douce figure de la femme sans tache, il raconte une page de sa vie, il parle de ses apparitions sur terre, il dit sa bonté, sa puissance, sa folie d'amour pour nous, et tous ces cœurs d'humbles noirs palpitent d'une émotion sourde d'apprendre qu'en plus de la vieille femme qui leur a donné le jour et qu'ils aiment plus qu'eux-mêmes, il est aux cieux un visage de lumière et un cœur de tendresse qui les suit, qui les pleure, qui les enveloppe toujours de sa bonté vigilante.

Et quand avec la fraîcheur de la nuit qui, vers onze heures, tombe brutalement sur les épaules, le missionnaire arrête son récit, ce n'est qu'une supplication, exhalée de ces ténèbres vivantes : "Encore, Père, encore !"

Vous devez comprendre maintenant pourquoi, après trois semaines d'Europe, le missionnaire a déjà la nostalgie de ces terres lointaines.

*

* *

— Avec quels projets y retournez-vous ?

— Ils sont tous subordonnés à la main-d'œuvre que l'on me donnera. Mais si j'obtiens cinq ou six missionnaires, alors nous pourrions vraiment réaliser de belles choses.

— Par exemple :

— Je n'ai que l'embarras du choix. D'abord je renforce le personnel de mon École apostolique. Les vocations avant tout : ça, c'est l'avenir, l'avenir assuré pour quand, devenus vieux, cassés, perclus, de rhumatismes, nous ne pourrions plus aider la mission qu'en priant et en souffrant pour elle. — Et puis ce léger renfort permettra aux missionnaires de *La Kafubu* de rayonner aux alentours. Tenez, j'ai reçu une lettre du P. Shillinger qui est là-bas : écoutez ça : "Au mois de janvier j'ai eu la visite d'une délégation noire venant de *Miramba*, *Jandisha* et *Konkolimba*, à 30 kilomètres de la mission. Ils m'ont dit : "Le Père va chez nos frères de *Chiluba* ; mais nous aussi nous aimons le Père et nous désirons beaucoup avoir de grandes leçons de catéchisme, chanter des cantiques à

Dieu et prier". Je leur dis d'avoir patience, et que je passerai une de ces semaines. Un mois après le chef de la délégation me fait écrire une lettre émouvante, me suppliant de ne pas les oublier. Pourrai-je résister longtemps à ces appels pressants ?" Vous voyez si la moisson est bien mûre : il ne manque que des moissonneurs.

— Je rêve aussi d'établir un poste important à l'extrémité de la botte qui termine la province du *Katanga*, aux portes de la *Rhodésie*. C'est une région fertile, pays d'agriculteurs, 35,000 âmes, assez bien groupées. On fondera là des chrétientés je ne vous dis que ça. Un prêtre, un coadjuteur — qui en ces pays de Missions fait autant qu'un prêtre, — quelques sœurs de Marie Auxiliatrice, et en dix ans ces milliers de kilomètres carrés sont au Christ.

— Mais mon grand souci le voici : nous faire élargir, comme le désirent nos supérieurs, le champ d'action que notre Préfet apostolique, Mgr de Hemptinne, toujours si bienveillant pour les Salésiens, nous a récemment accordé. Ah ! Si on m'accorde ce que je désire !...

— Si on vous l'accorde, eh bien ?

— Eh bien, je ne vous donne pas vingt ans que tous ces milliers de kilomètres carrés ne soient conquis à l'Évangile, à la foi catholique, à Rome. Ah ! mon ami, mon ami, quelle joie ce sera de nous étirer, de marcher dans tous les sens, d'atteindre en pirogue tous les villages riverains du *Luapula*, de remonter tous ses affluents pour y saisir les populations assises sur leurs rives, de descendre au cœur de ces vallées inexplorées pour y joindre ces pauvres Congolais ! Nos petits catéchistes et nos Anciens d'Elisabethville nous précéderont ou nous suppléeront, tels ces braves enfants qui de retour dans leur village, après quatre ou cinq ans d'apprentissage, ramènent de la Mission les notions et les mœurs chrétiennes que nous leur avons patiemment inculquées ; ou ces autres petits qui, dans telle bourgade que je pourrais vous nommer, ont arrêté à eux seuls la vague méthodiste. Et d'année en année la moisson montera, mûrira, sera couchée. Ah ! le beau rêve ! Priez avec nous pour qu'il devienne une réalité."

Il me dit cela ce Missionnaire avec un peu d'émotion dans la voix, mais pas trop tout de même. Je sens que c'est un positif, un réalisateur, et que vraiment d'ici peu d'années ses projets auront pris corps. Le passé est garant de l'avenir : ce que ces dix-huit Salésiens ont fait en douze ans témoigne de ce qu'ils feront en douze autres.

Les premières difficultés, les plus grosses, sont vaincues : la langue est apprise, l'adaptation au climat est faite, l'âme congolaise est comprise, le pays est exploré dans ses grandes lignes, la sympathie des autorités civiles et religieuses entoure ces apôtres, le renfort, espérons-le, viendra. Pour le reste, de quoi

aider ces missionnaires à nourrir, habiller, loger, instruire, élever leurs brebis noires, la prière et le cœur de nos amis et coopérateurs y penseront. Nous leur recommandons chaudement ce petit morceau d'Afrique, où demain, grâce à eux aussi, l'Évangile sera connu, aimé et vécu.

LE MIROIR DES AMES, livre si célèbre que l'on trouvait autrefois dans toutes les familles, est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.

LE DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE de Mgr Elie Blanc, édition de 1923, est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix cartonné : \$1.50, franco : \$1.65.

Achetez l'*ALMANACH DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE* : 112, pages, 90 illustrations dont un très beau hors-texte en couleurs, 79 reproductions de sujets canadiens, 12 dessins à la plume. Prix : 55 sous franco, au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

L'Église est une harpe divine ; les prêtres et par eux, les fidèles, s'unissent à l'évêque, comme les cordes de la lyre s'unissent au bois de l'instrument qui les rassemble ; et dans cette union des âmes et des voix, sur cette lyre de l'Église, l'Esprit saint chante Jésus-Christ.

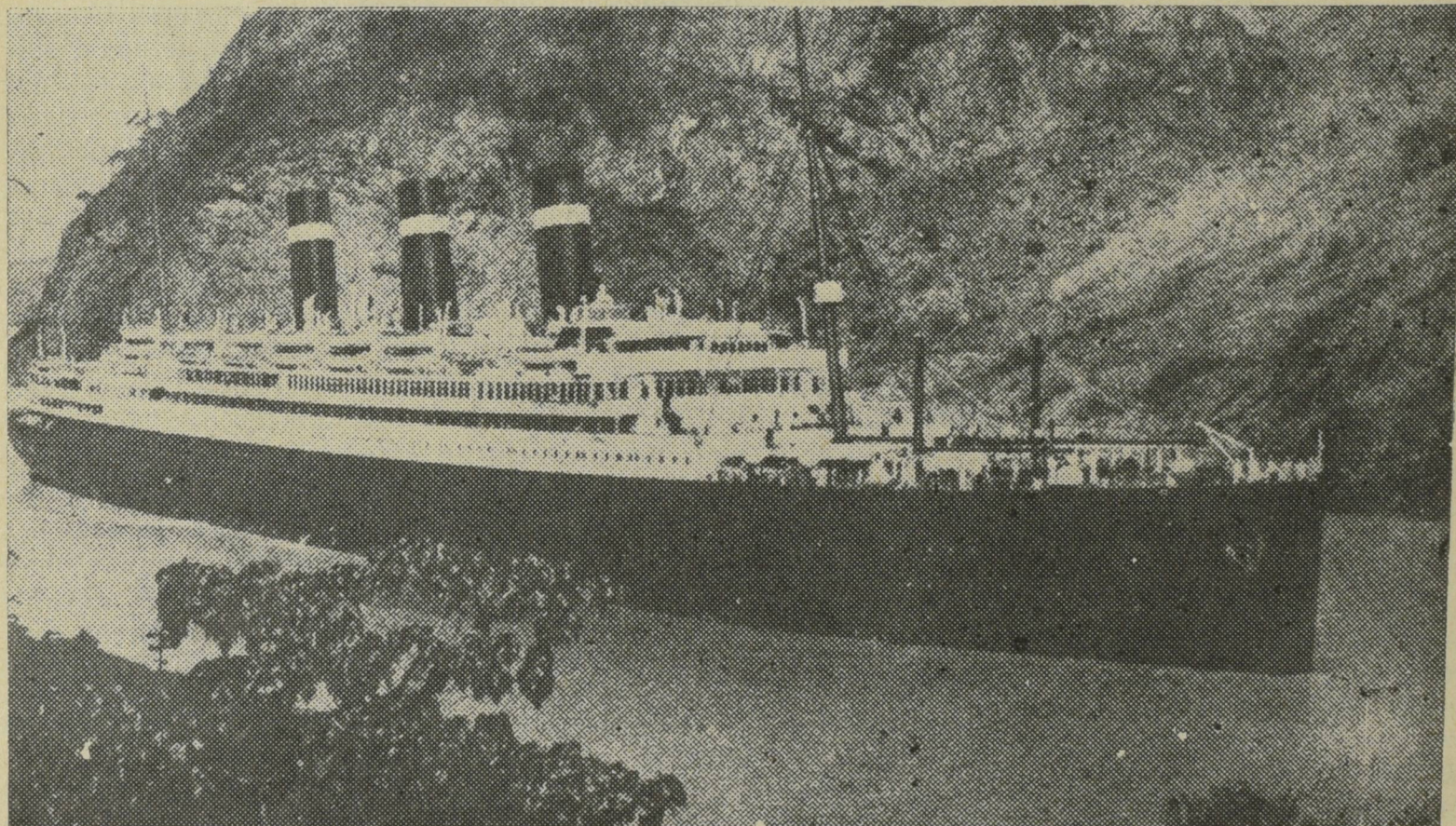
Saint IGNACE DE LOYOLA.

NOBLE GESTE D'UN CARDINAL

Durant l'été, le cardinal Merry del Val, qui fut secrétaire d'Etat du saint pape Pie X, prend quelques semaines de vacances dans les montagnes de la Vénétie.

L'été dernier, il partit de Riese, ancienne cure de Pie X, pour le mont Grappa, et, par Arabba, il arriva à pied au col de Lana, près de Passo-Dordoi, où il fixa sa villégiature. De là, pendant un mois, il faisait des excursions en montagne. Un jour, après quatre heures de marche, il trouve près du col de Lana un squelette de soldat du 81^e régiment d'infanterie que la pluie avait déterré. Le cardinal s'arrête et prie pour l'âme du pauvre inconnu. Puis il cherche dans le voisinage, parmi la ferraille de guerre, un instrument pour l'ensevelir. Ayant trouvé une bêche, il creuse une petite fosse, y pose pieusement le squelette avec la tendresse d'une mère, recouvre la tombe de terre et de fleurs alpestres, fait une croix avec deux traverses, et reste longtemps à prier près de la tombe.

Enfin, il descendit de la montagne portant, comme souvenir de son geste, la pelle militaire qui servit à la sépulture. Le prince de l'Église, qui est archiprêtre de la Basilique Vaticane, l'a rapportée à Rome comme souvenir de ses vacances au Grappa. Ce geste du cardinal Merry del Val n'est-il pas noble et touchant ?



LE "BELGENLAND"

de la ligne "Red Star," passant le canal de Panama.

L'imitation des saints

Au banc familial de la vieille église de mon baptême, durant les offices, mes yeux d'enfant étaient captivés par un beau vitrail, Campé sur son cheval de guerre, le centurion Martin se haussait sur les étriers pour, du tranchant du glaive, partager son manteau de soldat, dont un mendiant, à demi soulevé d'une borne, tenait déjà les plis de ses mains suppliantes. Quand le soleil traversait d'un rayon les verres colorés, il semblait animer d'une joie le visage du miséreux et nimber de gloire la tête casquée du généreux centurion.

Maïs si saint Martin accaparait mon admiration, celle de ma sœur, mon aînée de deux ans, allait toute à un bas-relief qui représentait sa patronne, Marie-Magdeleine, agenouillée dans la grotte de la pénitence, les cheveux épars, et absorbée dans l'émouvante contemplation d'une tête de mort.

Forte du prestige de son aînesse, elle n'admettait pas que je misse le grand Saint des Gaules en parallèle avec la pécheresse repentie de Magdala. Sa patronne n'avait-elle pas connu le Christ, été touchée de sa main rédemptrice, admise au pied de la croix, sur le Golgotha ?... Enfin, à ses yeux, les premiers, était apparu Jésus ressuscité.

Je n'en restais pas moins féru de mon généreux centurion car — signe précurseur de ma vocation future — c'était le soldat que je voyais en lui, bien plus que le grand évêque, apôtre des Gaules, qu'il fut par la suite. Et mon culte ne fléchit pas malgré la réprimande que son exemple me valut.

*

* *

Un jour, rencontrant un gamin qui boitait d'une déchirure de l'un de ses pieds qu'il avait nus, je crus devoir imiter mon modèle et offrir un de mes souliers à l'éclopé. Mais le gars haussa les épaules. Un soulier ?... Qu'en faire ?... Ces choses-là ne vont que par paire.

D'abord décontenancé, je conçus soudain l'idée de dépasser saint Martin, qui n'avait donné que la moitié de son manteau, et, soudain déchaussé, je tendis à l'éclopé les deux brodequins d'un geste qui me semblait magnanime.

Je rentrai clopin-clopant sur mes chaussettes en loques. Au lieu de récolter l'admiration, je subis une semonce, certes sans grande sévérité, mais d'où il résultait que l'exercice de la charité comporte un discernement que mes parents ne me reconnaissaient pas encore.

Ma sœur me reconforta :

— Vois-tu, dit-elle, papa et maman nous traitent en enfants, sans comprendre que c'est la voix de Dieu qui nous commande. Aussi ai-je

décidé de quitter la maison pour aller, comme sainte Magdeleine, me sanctifier au désert. L'autre jour, en voiture, j'ai aperçu, sur le bord de la rivière une grotte que j'ai choisie pour ma retraite. Si tu le veux, je t'emmènerai. Tu te feras une hutte de branchages, et, tandis que je serai en prières, tu t'occuperas des détails matériels de la vie ; tu ramasseras des fagots pour le feu, tu iras à la récolte des fruits et des racines, comme on le lit dans la vie des ermites, et nous vivrons là, toi partageant tout avec les pauvres qui passeront, à l'imitation de ton saint Martin, moi, comme sainte Magdeleine, réfugiée dans l'amour de Jésus.

*

* *

Je me laissai séduire et nous préparâmes notre exode.

Et un jour où nos parents s'étaient absentes, nous entassâmes dans un chariot d'osier, qui servait à nos jeux, le chocolat de nos goûters, quelques outils détournés de la resserre du jardinier, puis sortîmes du parc par la petite porte qui débouchait sur la campagne.

Partis allègres, nous atteignîmes fourbus la grotte élue par ma sœur. Le soleil approchait de son déclin. Tout d'abord, assis sur l'herbe, nous nous désaltérâmes de l'eau de la rivière en croquant notre chocolat... Puis il fallut songer à nous installer pour la nuit.

Péniblement, je ramassai des herbes et des feuilles, déjà peu charmé de mon repas sommaire et songeant qu'à cette heure j'aurais dû m'asseoir à la table familiale devant ma soupe fumante. Ma sœur, non moins soucieuse mais s'interdisant de le paraître, installait la statuette de la sainte Vierge apportée avec elle dans une échancrure de la roche qu'elle décorait des fleurs cueillies le long de la route... tandis que je traînais le chariot.

La nuit venait... et avec elle la peur... Réfugiés dans la grotte, nous nous taisions, n'osant nous avouer l'un à l'autre le regret de notre escapade. Soudain un sanglot me révéla le désespoir de ma compagne.

Oh ! rentrer ! être chez nous !... Nous ne songions guère à la mortification de notre déconvenue ni à l'accueil sévère que nous trouverions au logis. Bien mieux, nous l'acceptions d'avance, nous le désirions de toute notre force... Mais nous étions recrus de fatigue, et comment retrouver notre chemin ?... Oserions-nous même nous aventurer dans les ténèbres ?...

De joyeux abois nous tirèrent de nos transes. Phanor, le chien de la maison, faisait irruption dans la grotte et nous couvrait de caresses. A sa suite apparut notre père.

Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine. Le falot qu'il portait éclairait la grotte ; il vit la Vierge dans les fleurs ; il comprit et sourit.

Rentrés au logis, un peu penauds mais si heureux, un bon bol de bouillon avalé, nous nous endormîmes dans nos douillettes couchettes et avec, à nos fronts, le baiser à la fois douloureux et rédempteur de notre tendre mère.

Au réveil, confus, nous baissions le nez en nous présentant devant notre père. Il nous dit simplement :

— Nous vous pardonnons les anxiétés que vous nous avez causées, mais que cette aventure vous apprennent qu'avant de songer à imiter les saints, il faut s'être acquis leurs mérites, et c'est par la soumission à leurs parents, d'abord, que les enfants les acquièrent et se sanctifient.

Georges DE LYS.

COQS ET POULES

Lili, trois ans, demande à son petit cousin Robert, cinq ans, pourquoi l'on met toujours des coqs sur les clochers et jamais de poules.

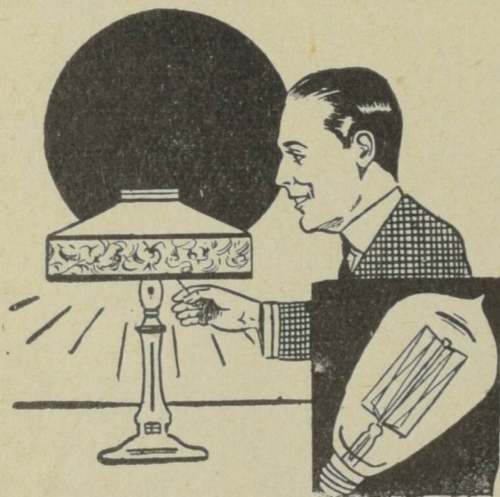
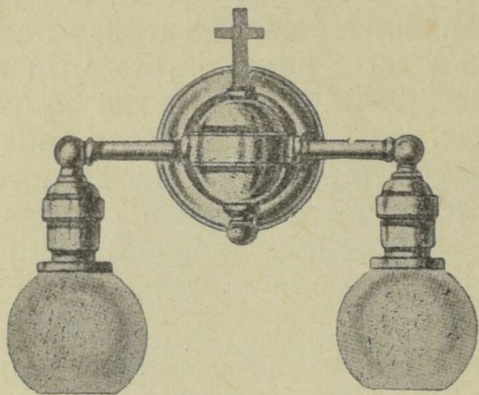
— C'est parce que, répond Robert, les poules pondent, et les œufs, en tombant, se casseraient ; alors, tu comprends...

LE VRAI ET LE BEAU

La femme qui a sauvé la religion dans la famille, doit y sauvegarder la lumière délaissée du vrai comme le feu sacré du beau, et, par la famille, de la conserver à la société, en déposant et en cultivant l'étincelle de cette lumière dans l'âme de son fils.

Elle le fera à cette heure où l'enfant, après avoir appris sur les genoux de sa mère sa première prière qui élève son âme vers Dieu, recevra d'elle le premier enseignement qui éveille dans son esprit la notion du vrai et l'amour du beau. Elle le fera à l'heure surtout où l'écolier, le jeune homme, rapporte au foyer de famille des connaissances laborieusement acquises, mais qui resteront froides et stériles dans son âme, si l'âme maternelle n'en fait jaillir le rayon. Pour cela, il n'est pas besoin qu'elle soit savante... Pour comprendre le vrai comme pour sentir le beau, ce qu'il faut, c'est qu'elle ait été au foyer de l'un et de l'autre, en voyant la lumière des principes d'où procède le vrai, et en méditant les œuvres littéraires ou artistiques qui restent les types du beau.

Mgr DADOLLE.



APPAREILS ELECTRIQUES

POUR

EGLISES, BUREAUX ET
MAISONS

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Lampes portatives électriques etc.

DANS LA VILLE

Appareils de Radio
WESTINGHOUSE

DEMANDEZ NOS CATALOGUES ILLUSTRÉS

Mechanics Supply Co. Ltd.

80-90, Rue St-Paul, QUEBEC

Le vilain horloger

(Légende)



Il y a des noms prédestinés. Il y en a qui annoncent tout le contraire de la réalité, et l'on rencontre des gens féroces qui s'appellent Mouton et des personnes d'une maigreur squelettique qui portent le patronyme de Legras. Mais il y a d'autres noms dont on croirait qu'un hasard clairvoyants les a choisis exprès... Ainsi en était-il de celui de M. Levilain, horloger, le plus vilain de tous les horlogers, et donc fort judicieusement nommé Levilain.

Levilain, horloger,

lisait-on sur l'enseigne qui se balançait au vent, sur la place principale de la ville, au-dessus de sa boutique. Mais les habitants, quand ils parlaient de lui, supprimaient la virgule et prononçaient : "le vilain horloger". Car, on savait ça à dix lieues à la ronde, c'était un bien vilain horloger que l'horloger Levilain.

Un bien vilain horloger et un bien vilain homme. Sa famille avait été, jusqu'à lui, honorablement connue ; son grand-père et son père, et le père de sa mère, et les pères de ses grands-pères, avaient conquis l'estime de la population ; nul doute que la population ne lui eût conservé cette estime à lui-même s'il s'en était montré digne. Mais il se souciait fort peu de ce superflu ! L'estime ? Ce mot-là ne signifiait rien à ses oreilles, exclusivement sensibles au tintement de l'or. L'horloger Levilain était un avare, cupide et rusé comme tous les avares. Et, non seulement avare, mais brutal. Très entendu d'ailleurs dans son métier, et l'unique horloger du pays, en sorte qu'on était bien obligé de solliciter ses services quand les montres, pendules ou horloges étaient détraquées. Il les raccommodait avec une dextérité à nulle autre pareille. Il n'était point d'avarie qu'il ne réparât : ressorts brisés, rouages cassés, pivots faussés, sonneries déréglées, etc., tous ces accidents à quoi les profanes ne comprennent rien. Avec sa loupe vissée dans l'orbite droit, il examinait l'objet, faisait la moue, bougonnait d'un ton hargneux : "Revenez demain !" et, le lendemain, il vous rendait votre horloge, votre pendule ou votre montre en bon état.

Seulement, dame, ça coûtait cher, horriblement cher, exagérément cher, si cher que, bien souvent, trop pauvres pour payer la réparation, les gens préféraient se passer de leur montre et s'astreindre à regarder l'heure au clocher ; ou bien, ayant eu l'imprudence de la lui confier sans lui avoir demandé son prix, ils devaient la lui laisser en gage jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'argent nécessaire. Quant à recourir aux tribu-

naux pour l'amener à réduire ses prétentions, il n'y fallait pas songer, car l'échevin était son beau-frère et le bailli son oncle ; et, bien que ce fussent de fort honnêtes magistrats, on n'osait pas exiger qu'ils le condamnassent ! Aussi se moquait-il, de son rire sarcastique dans sa bouche brèche-dent, des sourdes protestations de ses victimes, et, si quelqu'un se permettait une plainte, le jetait-il dehors avec des injures.

Mais il y avait pire : et de ceci fort peu de monde s'était aperçu ; encore ceux qui avaient découvert sa fraude se taisaient-ils, n'ayant aucune preuve à fournir contre lui. Lorsqu'une montre de valeur lui passait entre les mains, Levilain n'hésitait pas à enlever toutes ses pièces les plus fines et à les remplacer par d'autres, faites d'un métal à bon marché ; c'est ainsi qu'il supprimait les rubis sur lesquels étaient montées les petites roues d'engrenage pour fixer celles-ci sur des pivots d'acier ; ou bien, à la place des boîtiers d'or massif, il mettait des imitations en plaqué. Peu compétents ou peu attentifs, la plupart de ses clients n'y voyaient rien. Et le malhonnête homme vendait à des complices, établis au chef-lieu de la province, les produits de ses détournements pour accroître son magot.

Toute sa vie, l'horloger Levilain avait employé ces méprisables stratagèmes, et je laisse à penser s'il s'était enrichi ! Pauvre d'honneur, mais riche d'argent, il était heureux, ou du moins se figurait l'être. Et il ne désirait que de pouvoir continuer jusqu'à sa mort cette existence de rapines, comme si, au moment de rendre à Dieu ce qui lui servait d'âme, la moindre bonne action accomplie ne devrait pas peser plus lourd que cette fortune amassée par tous les moyens.

Or, un matin, tandis qu'il travaillait assis sur le cuir de sa chaise, une silhouette dressée dans l'encadrement de la porte lui fit ombre. Il regarda. C'était un vieillard, mal vêtu, les souliers couverts de poussière, tenant un bâton à la main et qui paraissait avoir beaucoup marché. Une barbe épaisse couvrait le bas de sa figure. Il souleva son grand chapeau déteint et dit :

— Bonjour !

Un grognement indistinct sortit de la bouche de l'horloger.

— Vous raccommodez bien les montres ? continua l'inconnu.

— Ça se voit !

— Alors, je voudrais que vous raccommodiez la mienne, si c'était un effet de votre bonté.

Levilain le considéra :

— Vous avez une montre, vous ? ricana-t-il. Depuis quand les vagabonds ont-ils une montre ?

— Que vous importe, répondit l'homme sans se laisser déconcerter par cet accueil bourru. La voici. Je ne sais pas ce qu'il y a, mais elle ne marche pas.

Il tira d'une des poches de son vieux pourpoint une grosse montre plate et la tendit à

Levilain. Levilain, l'ayant ouverte, eut un tres-saillement qu'il ne réprima pas sans peine. Il connaissait ce genre de montre, fabriqué par un spécialiste dont la réputation était universelle, avec un métal d'une souplesse et d'une solidité extraordinaires, et dont tous les rouages étaient montés sur rubis : des montres qui valaient trois cents écus comme un sou.

— Bon ! marmonna-t-il. Revenez dans deux jours, ce sera fait.

*

* *

L'homme était parti clopin-clopant, sans se retourner. Levilain le suivit des yeux, puis, lorsqu'il eût disparu, s'empara de la montre, et, en hâte, d'un geste fébrile, se mit aussitôt à la démonter. Le petit ressort de l'ancre était décroché, pas d'autre dommage : le résultat, d'un choc sans doute, qui n'avait rien brisé des mille pièces intérieures, tant elles étaient bien construites. Mais Levilain ne semblait pas vouloir se contenter de remettre le ressort en place. Dans une caissette, divisée en un grand nombre de compartiments, il puisait du bout d'une pince minuscule d'autres ressorts, d'autres rouages, d'autres pivots, une autre ancre ; il y en avait de vingt dimensions différentes ; il les comparait aux ressorts, aux rouages, aux pivots qui composaient la montre du vieillard, et rangeait de côté ceux qui avaient la même taille. Enfin, avec ces éléments, il reconstitua la montre.

Ah ! certes, ce n'était plus la même montre ! Elle marchait, oui, elle marchait, et son tic tac résonnait sec dans le cuivre de boîtier, et qui-conque n'était pas prévenu pouvait s'y tromper. Mais, faite maintenant de morceaux rapportés, qui n'allaient que tant bien que mal ensemble, et d'un métal sans épaisseur, combien de temps marcherait-elle ? Le moindre coup la rendrait inutilisable. Elle n'avait plus qu'une valeur dérisoire : on l'eût donnée pour vingt écus.

Alors, Levilain se frotta les mains d'un air satisfait en murmurant à part lui :

— J'ai gagné ma journée !

*

* *

— Eh bien ! mon bon Monsieur, avez-vous gagné votre journée ? demanda le vieillard en se présentant de nouveau, le surlendemain, dans l'encadrement de la porte.

Cette phrase, dite d'un ton quelque peu narquois, et qu'appuyait l'étrange lueur brillant dans les prunelles du vieux, surprit désagréablement le vilain horloger. Il fit la grimace et maugréa :

— Mêlez-vous de vos affaires !

Et, impatient de se débarrasser de cet importun, il avança au bout de son bras, la montre :

— Voilà votre rossignol. C'est six livres dix sols pour la réparation.

L'homme se dandina deux minutes, d'une jambe sur l'autre, ouvrit le boîtier, examina le mécanisme et renifla :

— Ah ! c'est six livres dix sols ? Ah ! oui, c'est six livres dix sols ?

Puis, regardant son interlocuteur en face :

— Vous êtes bien sûr ?

Levilain tapa du pied :

— Est-ce que vous vous moquez de moi ? Je vous dis que c'est six livres dix sols, donnez-moi six livres dix sols et allez-vous-en, vous avez compris ?

— Oh ! que vous êtes irritable ! repartit l'étranger. Et que vous êtes pressé, mon Dieu ! Laissez-moi réfléchir !

— Il n'y a pas à réfléchir ! N'auriez-vous pas d'argent pour me payer, par hasard ? Dans ce cas, je vous promets que je vais chercher la maréchaussée !

Le vieillard changea soudainement de physionomie :

— Oh ! oh ! Vous allez chercher la maréchaussée ? C'est curieux, j'ai justement envie d'aller la chercher aussi !

— Vous ? Pour quoi faire ?

— Pour t'emprisonner, bandit ! cria l'homme d'une voix de tonnerre. Pour que tu expies enfin tes bassesses ! Mais je n'ai pas besoin de la maréchaussée pour que tu les expies ! Ah ! tu as escroqué le pauvre monde pendant trente ans, tu as eu autant de dupes que de clients, et tu t'es engraisé des dépouilles de ceux qui se sont fiés à toi... Eh bien ! c'est devant tous ceux-là que tu vas subir ton châtement !

Il désigna la montre que Levilain portait dans son gousset :

— Tu vas sortir de ta maison, tu iras sur la place, et tu tourneras en rond jusqu'à ce que cette montre se soit arrêtée. On est toujours puni par où l'on a péché. Tant que la montre marchera, tu marcheras aussi. Tu marcheras en rond, dans le même cercle, comme ses aiguilles. Tu marcheras des heures, des jours, des semaines, là, sur la place, devant ta maison, en présence de tes concitoyens. En route, vilain horloger Levilain, en route, et bon courage !

Cela dit, le vieux bonhomme fit une pirouette et s'évanouit... L'horloger crut avoir rêvé. Mais il n'avait pas rêvé, car une force irrésistible l'obligea à quitter son siège, à franchir le seuil, à s'engager sur la place et à commencer de tourner en rond dans le sens des aiguilles d'une montre, sous l'œil effaré des gamins qui rentraient de l'école.

*

* *

Il pensa :

— C'est une plaisanterie !

Il feignait encore de ne point prendre au tragique cette singulière aventure. Mais, deux ou trois tours terminés, se rendant compte que tous ses efforts pour interrompre sa marche circulaire et regagner son logis étaient inutiles,

il s'inquiéta. Cela dépassait les bornes. Il lui était impossible de changer de direction. Il tournait, il tournait, mettant un pied devant l'autre avec une implacable régularité, décrivant une circonférence parfaite, toujours la même, dont rien ne le faisait dévier d'une ligne. En vain essayait-il de se jeter de côté : en vain raidissait-il ses muscles pour s'immobiliser ; en vain s'accrochait-il aux arbres qu'il frôlait. Il tournait de plus belle. Pas de doute, le vieillard était un magicien et l'avait ensorcelé. Levilain sentit ses jambes trembler d'épouvante sous lui : et cette sensation lui donna quelque espoir, car si ses jambes tremblaient, il ne pourrait plus guère marcher ! Mais elles avaient beau trembler, il marchait tout de même. Les lui eût-on coupées qu'il eût marché encore. Il marchait... une, deux, il marchait, il marchait, prenant les virages au compas, effectuant chaque tour dans un délai rigoureusement égal, à un cinquième, de seconde près, froissant les feuilles mortes, écrasant les graviers, bousculant les curieux qui se pressaient pour le voir...

Ils se multipliaient, les curieux. Il n'y avait eu d'abord que les petits écoliers, ahuris de ce spectacle, et puis, les petits écoliers avaient répandu la nouvelle :

— Le vilain horloger qui tourne en rond sur la place !

Leurs parents étaient accourus, et les voisins, et les habitants de tous les quartiers de la ville.

— Le vilain horloger qui tourne en rond ! Qu'est-ce qui lui prend ? Il tourne en rond, comme les aiguilles d'une montre !

Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous abandonnaient leurs maisons, leurs boutiques, leurs cuisines, leurs écoles, leurs champs et se tassaient, les plus grands regardant par-dessus la tête des plus petits, les plus petits se haussant sur la pointe des pieds, ceux-ci et ceux-là échangeant les mêmes réflexions avec la même joie moqueuse :

— Le vilain horloger qui tourne en rond ! Il est devenu fou, quelle chance !

Les chiens oubliaient de fouiller dans les tas d'ordures, et assis sur leur train de derrière, au premier rang, observaient ça ; les poules, d'un œil oblique, le bec ouvert, observaient ça ; les vaches qu'on menait à l'abreuvoir observaient ça en battant leurs flancs de leur queue. Quant aux moineaux sur le bord des gouttières, ils observaient ça aussi et secouaient gaiement leurs ailes.

— Ce vilain horloger peut bien tourner en rond jusqu'à l'année prochaine, c'est ça qui nous est égal !

Et ils s'envolaient d'un toit à l'autre en gazouillant, ou bien se glissaient dans les nids des hirondelles pour leur jouer une bonne farce.

A une heure les enfants étaient repartis pour l'école : Levilain tournait encore. A 4 heures,

ils en revinrent : Levilain tournait toujours. La foule augmentait. On faisait des paris :

— Il s'arrêtera bien à la nuit. C'est peut-être la conséquence d'un vœu !

— Un vœu, Levilain ? S'il tourne, c'est qu'il ne peut pas s'en empêcher. Je suis sûr qu'il tournera encore demain matin.

— Mais non, il aurait les pieds en sang. Il tombera bientôt de fatigue.

Levilain aussi se disait :

— Je m'arrêterai bien dans le cours de la nuit, car la montre elle-même s'arrêtera, puisque je ne l'ai pas remontée depuis hier soir.

Son raisonnement paraissait assez juste. Hélas ! qu'est-ce qu'un raisonnement en face de la puissance d'un magicien !... La nuit s'appesantit sur la terre, s'épaissit, la lune gagna le zénith et redescendit vers l'Ouest, la montre continuait à marcher, "tic tac... tic tac...", et Levilain marchait comme elle : "Une, deux... une, deux...", sans trêve. Il était si épuisé, qu'il s'endormit tout debout, en marchant, et lorsqu'il se réveilla, tâtant d'un doigt anxieux le remontoir de la montre, il s'aperçut qu'elle s'était remontée toute seule pendant son sommeil, qu'elle s'était remontée à fond !

Un terrible désespoir l'envahit alors. Il avait peine à croire que tout cela était vrai, mais il fallait bien y voir ! Voici que la lumière du jour éclairait de nouveau la ville et que les habitants, s'étant confortablement reposés dans leur lit, mettaient le nez à la fenêtre pour voir tourner le vilain horloger Levilain. Et le vilain horloger tournait, tournait, tournait ! Ah ! serait-il véritablement durant des semaines, serait-ce durant des mois qu'il tournerait ainsi ? Dieu juste ! Il en mourrait ! Et, pendant ce temps-là, n'irait-on point piller sa boutique, dérober sa fortune, et, s'il s'arrêtait jamais de tourner, ne serait-il pas plus pauvre que le plus pauvre d'entre les pauvres ?... En effet, des gens hardis pénétraient dans son magasin. Il voulut crier, aucun son ne sortit de sa gorge. Il voulut les poursuivre, il était rivé au cercle imaginaire que ses pas traçaient sur la place. Il voulut, pris d'une colère folle, arracher de son gousset la montre et la précipiter sur le pavé afin qu'elle s'y fracassât, ce qui était le seul moyen de l'arrêter et de s'arrêter lui-même par conséquent, mais sa main brusquement paralysée fut incapable de l'atteindre, et ses doigts se crispèrent dans le vide. Vingt fois, cinquante fois, ce jour-là et les jours suivants, il tenta cet effort ; vingt fois, cinquante fois, une mystérieuse raideur ankylosa son bras.

C'en était fait. Il n'y avait plus d'espérance à conserver. Il était perdu.

Il avait faim, il avait soif. Il ne pouvait pas faire halte pour manger ou pour boire. Une femme eut pitié de lui, et lui offrit au passage

tantôt un verre d'eau, tantôt un morceau de pain, tantôt un œuf ou un fruit.

Cinq jours s'écoulèrent. Chaque nuit la montre se remontait toute seule. Et il tournait, tournait, tournait...

Mais, peu à peu, son état d'esprit se modifiait, L'épreuve, après l'avoir empli de rage et lui avoir fait proférer d'abominables blasphèmes, le pénétrait d'un sentiment nouveau et inattendu. Il récapitulait en pensée son existence antérieure et prenait conscience de ses torts. Progressivement, il se reconnaissait coupable. Non seulement il n'avait pas acquis de mérites, mais il avait commis des fautes continuelles. Sa vie n'était qu'un tissu de vols, de méchancetés, de perfidies, de laideurs. Il avait trompé, menti, soustrait le bien d'autrui, accumulé les malfaissances. Il en était châtié maintenant ; oserait-il s'en plaindre ? Ou, s'il s'en plaignait, oserait-il trouver le châtiment injuste ?

Le vieillard l'avait dit : il expiait... Ah ! s'il avait su ! S'il avait réfléchi ! Il les regrettait, ses fautes, il les regrettait enfin ! Il les regrettait à cause du supplice qu'elles lui valaient, mais il les regrettait aussi pour elles-mêmes, à cause de leur ignominie, et elles lui inspiraient, à lui qui n'avait jamais éprouvé ni honte ni dégoût, un dégoût affreux, une honte mortelle.

— Je suis un lâche, un misérable, un maudit !
Le remords le dévorait. Il baissait la tête et pleurait à chaudes larmes. Les prières de son enfance revenaient effleurer ses lèvres. Il se frappa la poitrine, de son poing fermé, dans un *mea culpa* où toute sa douleur et toute sa détresse s'exhalaient.

Mais voilà que son poing fermé, frappant ainsi sa poitrine, heurta la montre dans son gousset, Et la montre, brisée par le choc, s'arrêta.

Et l'horloger Levilain s'arrêta en même temps que la montre.

Son repentir l'avait sauvé.

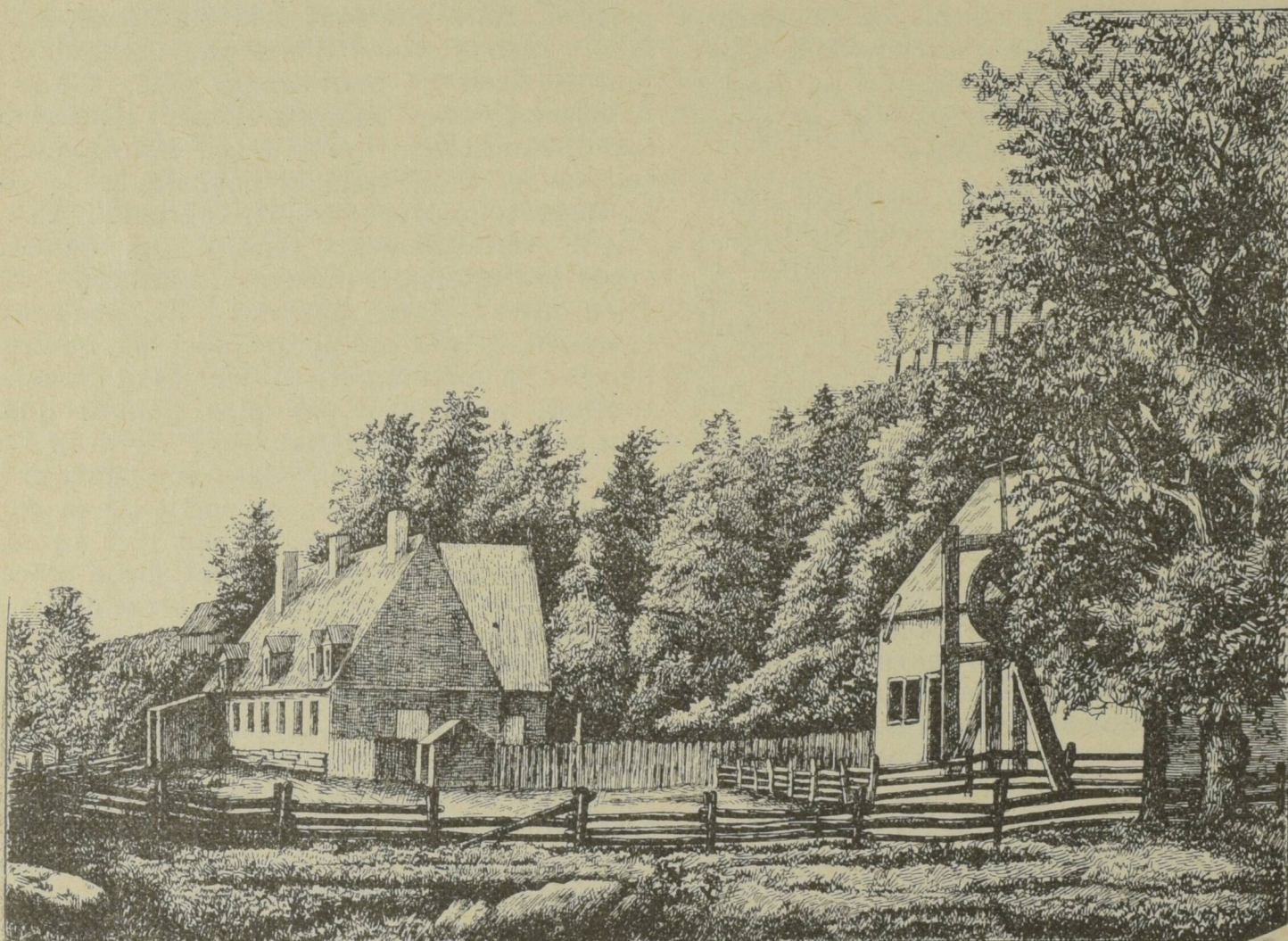
René DUVERNE.

(*L'Etoile Noëliste*,)

LE MIROIR DES AMES, livre si célèbre que l'on trouvait autrefois dans toutes les familles, est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.

LE DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANCAISE de Mgr Elie Blanc, édition de 1923, est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix cartonné : 1.50, franco : \$1.65.

Achetez l'*ALMANACH DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE* : 112 pages, 90 illustrations dont un très beau hors-texte en couleurs, 79 reproductions de sujets canadiens, 12 dessins à la plume. Prix : 55 sous franco, au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.



LE MANOIR SEIGNEURIAL DE SAINT-JEAN PORT-JOLI

(D'après un dessin légué au Collège de Lévis par l'abbé Ph. de Gaspé, fils de l'auteur des *Anciens Canadiens*).

Seul à travers l'Atlantique

M. Alain Gerbault, le héros de la traversée de l'Atlantique, vient de publier chez Bernard Grasset, à Paris, le récit de cet exploit unique. De ce livre pathétique et qui atteint à force de simplicité à une sorte de grandeur antique, nous sommes heureux de détacher ces pages, où l'intrépide navigateur raconte un des épisodes les plus angoissants de son fabuleux voyage :

L'ÉPREUVE

Ni les tempêtes, qui déchiraient mes voiles, ni l'eau qui entraînait dans la cabine, ni la pluie d'écume qui me fouettait constamment ne pouvaient apaiser mon amour de la mer. Un marin qui traverse seul l'Océan doit s'attendre à de durs moments. Les anciens marins, qui faisaient le tour du cap Horn, devaient combattre constamment pour leur existence et souffraient plus du froid que moi.

Je savais qu'il était possible qu'un jour le *Firecrest* et moi rencontrions une tempête qui serait trop forte et nous entraînerait au fond ensemble, mais c'est une fin à laquelle tous les gens de mer doivent s'attendre. Est-il d'ailleurs plus belle mort pour un marin ?

La tempête continua à travers la nuit du 19 août ; l'une après l'autre les vagues balayaient le petit cotre qui se secouait sous elles. J'étais souvent réveillé par le choc de la mer et la grande inclinaison du navire.

Dès le matin du 20 août, je compris que ce jour allait voir le point culminant de toutes les tempêtes que j'avais rencontrés. Le *Firecrest* fut en effet tout près d'aborder au port des navires perdus. Aussi loin que l'œil pouvait voir, il n'y avait rien qu'un furieux tourbillon d'eau que surplombait une armée de nuages noirs comme de l'encre, poussés par la tempête.

A 10 heures, le vent avait atteint la force de l'ouragan, les vagues étaient démontées, courtes et vicieuses ; leur crête était déchirée par le vent en petits tourbillons qui déferlaient et devenaient blancs d'écume ; ils se précipitaient sur mon petit navire comme s'ils voulaient le détruire. Mais lui battait toujours son chemin au travers des vagues, si vaillamment que j'avais envie de chanter. C'était la vie.

Tout d'un coup, un désastre sembla m'engloutir ; il était juste midi ; le *Firecrest* faisait route presque vent de travers sous un morceau de sa grand'voile et le foc. Soudain, je vis arriver de l'horizon une vague énorme, dont la crête blanche et rugissante semblait si haute qu'elle dépassait toutes les autres. Je pouvais à peine en croire mes yeux. C'était une chose de beauté aussi bien que d'épouvante. Elle arrivait sur moi avec un roulement de tonnerre.

Sachant que, si je restais sur le pont, j'y trouverais une mort certaine, car je ne pouvais pas ne pas être balayé par-dessus bord, j'eus juste le temps de monter dans le gréement et j'étais environ à mi-hauteur du mât quand la vague déferla, furieuse, sur le *Firecrest* qui disparut sous des tonnes d'eau et un tourbillon d'écume. Le navire hésita et s'inclina sous le choc et je me demandai s'il allait pouvoir revenir à la surface.

Lentement, il sorti de l'écume et l'énorme vague passa. Je glissai du mât pour découvrir que la vague avait emporté la partie extérieure du beaupré. Retenu par l'étau de foc, un amas de cordages et de voiles restait contre les flancs de mon navire et les vagues le poussaient comme un bélier contre le bordage, menaçant à chaque coup de percer un trou dans la coque et d'envoyer le *Firecrest* et moi au fond de la mer.

Le mât était secoué dangereusement ; les haubans de bâbord étaient devenus lâches. Il était fort possible que le mât se brisât, même si la partie cassée du beaupré ne perçait pas un trou dans la coque. Le vent me coupait la figure avec une force incroyable et le pont était la plupart du temps sous les vagues.

Je travaillai ferme pour sauver mon navire. D'abord je dus amener la grand'voile : l'ouragan tendait la toile si fort contre la balancine de tribord qu'il fut extrêmement difficile d'amener la grand'voile et de la rouler sur le pont. Plus difficile encore fut le travail de hisser l'épave à bord ; le plancher glissait et le vent soufflait si fort que je devais ramper sur le pont pour ne pas être emporté par la tempête. Je me tenais aux haubans avec les mains. La partie cassée du beaupré était terriblement lourde ; je dus passer en filin autour d'elle pendant qu'elle était secouée par les vagues. Maintes fois, elle m'entraîna presque par-dessus bord. Enfin, je pus avoir à bord le foc et le beaupré que j'attachai sur le pont. Il était presque nuit et je me sentais très fatigué. J'avais encore à essayer de réparer le mât et ne pouvais prendre aucun repos avant d'avoir fait une tentative. Montant sur ce mât qui se secouait d'une vague à l'autre, je découvris que le laçage qui tient les haubans de bâbord dans une sorte d'œil avait cédé et que les haubans avaient glissé le long du mât.

Deux fois, je perdis prise et fut enlevé ; suspendu à une drisse je revins contre le mât avec un grand choc. J'étais trop fatigué pour pouvoir réparer et je glissai sur le pont pour trouver le navire entier vibrant sous les secousses. J'avais peur que le pont ne s'entr'ouvrit sous l'effort.

Je hissai la voile de cape et amenai mon navire sur l'autre bord, de manière à laisser les haubans de tribord recevoir la force de la tempête.

Maintenant les secousses n'étaient pas aussi fortes ; il faisait nuit, et, fermant tout, je descendis dans la cabine.

J'étais exténué.

J'essayai de faire du feu, mais découvris qu'aucun de mes deux réchauds ne voulait fonctionner. Je dus me coucher, affamé, transi et saturé d'eau : pour la première fois de ma carrière, un triste et misérable marin.

Les îles Bermudes étaient seulement à 300 milles au sud et New-York, avec le détour que le Gulf-Stream allait m'obliger à faire, à 1,000 au moins. Je savais qu'il était plus sûr de me diriger vers les îles Bermudes que je pouvais atteindre en quelques jours, et là réparer mes avaries, avant d'aller vers l'Amérique. J'avais décidé de faire le voyage de Gibraltar à la côte américaine sans escale. Abandonner ce projet me brisait le cœur et je me sentais triste à mourir.

A ce moment je me souciais fort peu qu'une vague précipitât le *Firecrest* et moi au fond de la mer. En vain j'essayai de dormir ; les secousses du mât étaient si fortes que je craignais qu'il ne se brisât avant le jour. Je restai aussi plusieurs heures, étendu épuisé sur ma couchette, en proie à un profond désespoir. Et pourtant malgré la fièvre qui brûlait dans mon cerveau, une idée fixe persistait toujours. Je savais que je devais aller aux Bermudes, et je ne pouvais penser qu'à New-York qui était le port que je voulais atteindre.

Soudain je décidai de tenter ce qui semblait impossible, je me levai et, comme avant tout j'avais besoin de nourriture, je commençai par réparer mes réchauds. Je brisai trois aiguilles l'une après l'autre avant de pouvoir en limer une suffisamment petite pour nettoyer le trou à travers lequel le pétrole se vaporise.

Quand le jour arriva, j'avais été capable de cuire un déjeuner de lard et de thé ; alors je me sentais tout à fait honteux de moi-même d'avoir pensé, même quelques heures, à me diriger vers les Bermudes.

Alain GERBAULT.

L'intérêt de vingt dollars

Il y a une trentaine d'années, un jeune Américain, du nom de Christy, s'embarquait pour Buffalo à bord du petit steamer *Lac-Erié*. Il avait un sac de nuit pour tout bagage, et sa bonne mine pour toute fortune, et, à vrai dire, ce n'était pas une mince ressource, car ce fut sa physionomie intelligente et avenante qu'il dut de trouver le point d'appui qui lui permit d'édifier sa fortune.

Son passage à bord payé, il ne lui restait pas un dollar en poche. Mais, durant la traversée, le capitaine le remarqua et l'interrogea sur ses projets. Christy lui apprit qu'il était comédien, et que s'il trouvait quelque argent pour louer une salle de spectacle, il se proposait de donner des représentations ; puis il développa, avec la vivacité d'esprit et la finesse d'observation qui le distinguaient, ses idées sur l'art de la comédie.

Attiré par la figure sympathique et la vive imagination du voyageur, le capitaine s'intéressa à ses projets.

— Quelle somme, lui demanda-t-il, vous est-elle nécessaire pour commencer ?

— Une vingtaine de dollars.

— Pas davantage ?

— Non.

— Les voici. Si vous réussissez, vous me les rendrez quelque jour ; sinon, ne vous inquiétez pas, nous n'y penserons plus ni l'un ni l'autre.

Des années se passèrent. Christy voyagea de ville en ville, parcourant l'Amérique, et finalement revint se fixer à New-York, où il réussit au delà de ses rêves les plus dorés.

A la même époque, le capitaine du *Lac-Erié* perdit tout ce qu'il possédait, et vint aussi à New-York pour tâcher de trouver un commandement. Mais sans argent, sans amis, sans qui que ce fût pour prendre intérêt à son sort, il ne réussit pas, et commençait à se désespérer. Un jour qu'il arpentait tristement les trottoirs de Broadway, il sentit une main le frapper sur l'épaule. Il se retourna, et ne reconnut pas la personne qui en usait si familièrement avec lui.

Christy, car c'était lui, se fit alors reconnaître et l'interrogea sur ses affaires. Le capitaine lui fit part de son désir de trouver un emploi.

— Pourquoi, lui dit Christy, n'achetez-vous pas un navire pour votre compte ?

— Mais pour une raison majeure ; c'est que je n'ai plus d'argent.

— Votre raison est mauvaise. Est-ce que j'en avais, moi, de l'argent, quand je suis allé à Buffalo ? Combien cela coûte-t-il un navire ?

— Quelque chose comme 20,000 dollars.

— Eh bien ! allez, achetez-en un. Vous m'avez prêté 20 dollars pour m'établir. Je vous en prête 20,000, et c'est moi qui suis l'obligé. Si vous prospérez, vous me rembourserez, sinon, vous ne me devez rien, je suis payé d'avance.

Ce qui fut dit, fut fait. Le capitaine acheta un joli navire moyennant 18,000 dollars, qui furent payés par Christy. Le capitaine et l'ancien passager du *Lac-Erié*, unis par une mutuelle reconnaissance, restèrent les meilleurs amis du monde.

V. R.

LE DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE de Mgr Elie Blanc, édition de 1923, est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix cartonné : \$1.50, franco : \$1.65.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"The Evolution of French Canada"

BY JEAN CHARLEMAGNE BRACQ

Il y a quelques semaines déjà, la société américaine d'éditeurs, "The Mac Millan Company" de New-York, présentait au public anglo-saxon de l'Amérique du Nord, un ouvrage assez original par son origine, *The Evolution of French Canada*.

L'auteur, en effet, M. Jean Charlemagne Bracq, est un huguenot français qui demeure dans la Nouvelle-Angleterre. Au cours d'une introduction très brève mais chargée de sens, M. Bracq avertit qu'il s'est détourné de ses études ordinaires afin de réaliser cet essai destiné à rendre justice à la population de langue française du Nouveau Monde. Il est séparé de ses amis canadiens-français par l'idéal religieux, mais il a une grande admiration pour leurs pasteurs et la foule de personnes des deux sexes réunies dans différentes communautés et qui sont animées des principes "d'un altruisme élevé quoiqu'il soit inspiré par une théologie autre que la sienne".

Heureux de rencontrer sur les bords du Saint-Laurent des frères par le sang qui se sont placés au-dessus des conquêtes matérielles et ont prouvé que le bonheur ne provient pas de ce qu'un homme possède mais de ce qu'il est, M. Bracq a construit à leur louange un volume soigneusement élaboré dans lequel il parle de nous "avec cet esprit de grand contentement (optimistic spirit) dont les Anglo-Canadiens parlent volontiers d'eux-mêmes." Il s'agissait de montrer comment 65,000 colons français, vaincus, abandonnés par la métropole, injustement traités par les colons et la bureaucratie anglaise, sont devenus un peuple de 3,000,000 d'âmes jouissant d'une civilisation particulière et d'un intérêt singulier. M. Bracq n'a pas manqué le but. Il a réussi l'un des livres les plus sympathiques qui se soit écrit à notre sujet en langue anglaise et par un étranger.

Comme les épopées homériques, *The Evolution of French Canada* est divisée en vingt-quatre parties.

Dans les cinq premiers chapitres, qui ne sont pas — loin de là — les moins importants, on nous présente une synthèse de l'histoire canadienne avant le mouvement fédératif de 1867.

Nous étudions d'abord l'influence de l'ancienne France sur sa fille américaine ; quel fut l'origine, la valeur morale de nos ancêtres ; l'idéal qui animait nos grands explorateurs, Jacques-Cartier et Champlain, leurs successeurs laïques ou ecclésiastiques, tous apôtres, tous cherchant d'abord l'éducation de l'indigène, son bien-être, et dédaigneux du gain matériel. L'œuvre civilisatrice de la France est marquée avec intelligence et ardente sympathie. A peine faudrait-il faire une réserve sur certains passages à propos de l'immigration protestante éloignée de la Nouvelle-France par autorité royale. A l'encontre de l'auteur et de notre Garneau, il serait facile de montrer en s'appuyant sur des faits modernes et des idées prônées par de non moindre politique que Maurras tout aussi bien que sur des leçons de notre propre histoire, que l'autorité royale, d'ailleurs éclairée par un colonisateur de la taille de Mgr de Laval, y voyait, cette fois, fort juste et de très loin.

Cependant, l'auteur rend justice au zèle admirable de nos missionnaires. Il cite les pages élogieuses que leur ont consacrées les historiens protestants américains. Nous voyons très bien sa propre sympathie pour ces grands hommes, à l'énergie de fer, à la charité toute surnaturelle, et nous admirons comment il a si bien compris des dévouements inspirés par une doctrine religieuse qu'il ne partage pas.

* * *

Le chapitre troisième où sont exposées les causes économiques de la suprématie anglaise

au Canada intéressera particulièrement les lecteurs canadiens-français. Ceux-ci y trouveront plusieurs bonnes raisons de saisir que, malgré tout, leurs compatriotes font bonne figure sur un terrain où leurs concitoyens anglais avaient pour eux d'abord tous les avantages et quelque chose en plus. Les contrats du gouvernement, ses faveurs continus vous ont si vite accru une petite fortune !

“ Les Canadiens français, écrit M. Bracq, auraient-ils pu obtenir, en 1860, le subside de \$520,000, voté à la ligne Allan ? Et les \$225,000 que Sir Charles Tupper reçut annuellement pour le service des bateaux à vapeur du Pacifique Canadien ? Les lignes canadiennes ont des vaisseaux qui sillonnent les mers non comme résultat d'un don ethnologique particulier aux Anglo-canadiens, mais comme conséquence du capital anglais, de l'entreprise anglaise et du commerce anglais.”

Il est mis en relief dans *The Evolution of French Canada*, que, de juin 1776 à octobre 1782, l'Angleterre a versé sur la terre canadienne, au bénéfice de ses colons, la jolie somme de \$6,477 595. Il fut payé aux Loyalistes des réclamations pour le beau montant de \$18,912,294, plus une somme rondelette de \$16,000,000 accordée pour établir ces braves gens.

Au lendemain de la conquête, ruiné par une guerre longue et désastreuse, le paysan français avait dû reconstituer lui-même son modeste patrimoine.

Et M. Bracq note encore un fait caractéristique et plein de sens : la citadelle de Québec a coûté \$35,000,000, mais, à cette occasion, pas un seul contrat ne fut accordé à une maison canadienne-française.

* * *

Après avoir, dans les premiers chapitres de son ouvrage, brossé une rapide synthèse du passé canadien, l'auteur promène un regard perspicace sur la situation actuelle du Canada français.

Et nous avons une série d'études documentées sur l'administration et la politique du Canada ; sur le rôle qu'y jouent nos compatriotes ; sur l'agriculteur et les mœurs des ruraux, etc... Agriculture ; industrie ; religion ; éducation primaire, secondaire, supérieure ; société ; littérature, histoire, art, poésie, tout est soigneusement passé en revue, pesé, compté, mesuré.

Enfin, le livre se ferme sur un ensemble de témoignage d'écrivains anglo-canadiens, américains ou anglais lesquels nous ont compris et n'ont pas craint d'exprimer leur sympathique admiration.

Et M. Bracq, partout, fait preuve de la meilleure volonté du monde. Il se donne beaucoup de peine et démêle assez bien la complexité de nos problèmes, mais il penche assez généralement vers les solutions qui ne nous semblent pas les plus sûres pour assurer notre survivance ethnique.

Reconnaissons, toutefois, que l'ouvrage entier — quelquefois dur pour l'administration anglo-saxonne — est un appel non à la fusion des races, mais à la bonne entente fruit de l'égalité complète et de la liberté politique des deux groupes.

* * *

Somme toute, *The Evolution of French Canada* doit prendre rang dans les bibliothèques canadiennes-françaises ou anglaises, près de *The Clash*, de *Bridging the Chasm*, de *The Birth-right*.

Il nous paraît que M. Bracq plus documenté que ses devanciers peut-être et embrassant un horizon beaucoup plus étendu, manquait de la robuste personnalité de cet autre protestant français, André Siegfried, qui nous offrit en 1906, *Le Canada, les deux races* et un peu de l'originalité des Moore, des Percival Tellman Morley et des Hawkes.

Mais il a mis à construire son ouvrage une patience d'amoureux. La liste des ouvrages consultés est renversante, les références pleuvent, les citations se suivent de telle sorte que certains chapitres sont de véritables marque-teries — ou pour être plus juste — de superbes mosaïques.

Non content de cette érudition livresque, M. Bracq a visité notre pays, séjourné dans notre région, interrogé nos cultivateurs, causé avec nos ouvriers, nos hommes de profession, nos prêtres. Il a puisé des renseignements de tous genres dans nos collèges, nos universités. Il a visité la plupart de nos grandes communautés religieuses et examiné leurs œuvres de miséricordes corporelles ou spirituelles. Il n'a rien négligé pour acquérir à notre sujet les connaissances les plus complètes qui soient.

C'est au point que nous pouvons nous demander si l'auteur pouvait vraiment établir une hiérarchie des valeurs dans ce grand nombre d'auteurs, d'autorités fort inégales, parmi ces témoignages plus ou moins justes et fort nuancés...

En tous cas, il faut garder reconnaissance à ce brave homme du service qu'il nous rend, et lire son livre afin de profiter d'une foule de notes qu'il a mis au jour. Pour un Canadien français, il y a certaine consolation à lire le chapitre troisième dont nous reparlerons peut-être de même que de quelques autres passages de ce volume important.

Ferdinand BÉLANGER.

A CORRIGER

En corrigeant l'article de M. Ferdinand Bélanger, *Deux almanachs*, paru dans notre numéro de décembre dernier, le typo a fait sauter deux lignes au bas de la page 163, qui rendent incompréhensible tout un paragraphe de ce bel article. Voici le texte de l'auteur :

“Et nous eûmes l'*Almanach de la langue française*. Depuis, l'action de la ligue des droits du français s'est étendue, et une autre corporation, la ligue d'Action française continue son œuvre... ?”

BÉBÉ CONTE UNE HISTOIRE

Bébé.— Petite mère, aimes-tu les histoires ?

Maman.— Oui, mon enfant.

Bébé.— Veux-tu que je t'en raconte une ?

Maman.— Je veux bien.

Bébé.— Est-ce que cela te fera plaisir ?

Maman.— Mais oui, mon chéri.

Bébé.— Mais elle ne sera pas longue.

Maman.— Ça ne fait rien, raconte toujours.

Bébé.— Eh bien ! voilà. Il y avait une fois une carafe en cristal, et je viens de la casser...

A ceux qui sont affligés d'une hernie

Toutes personnes souffrant d'une hernie, communément appelée “rupture”, seront sans aucun doute intéressées dans la nouvelle invention connue sous le nom de “Plapao-Pads adhésifs de Stuart” vendus par la Plapao Laboratories, Inc. St. Louis, Mo. E.-U. F.-J. Stuart, l'inventeur de ce nouveau bandage, est un homme d'affaires bien connu et nous croyons que sa nouvelle invention est excellente. Écrivez pour recevoir le livre illustré et très intéressant de M. F.-J. Stuart, a-s Plapao Laboratories, Inc., No 2613, Stuart Bldg., St.-Louis, Mo. E.-U. N'oubliez pas de mentionner le nom de ce magazine.



L'HOTEL-DIEU DES SŒURS GRISES DE NICOLET,
ET LE SÉMINAIRE A L'ARRIÈRE PLAN.

Ephémérides Canadiennes

DÉCEMBRE

1 — M. J.-F. Pouliot, avocat de la Rivière-du-Loup, est élu député de Témiscouata à la Chambre des Communes, contre le candidat officiel du Gouvernement, M. le Dr Parrot.

— M. J.-P. Balharrie est élu maire d'Ottawa, par une majorité de 6,754 voix contre son adversaire, M. Arthur Ellis.

— Des statistiques, qui viennent d'être publiées à Ottawa, établissent que la population du Canada, en 1924, est en augmentation de 438,257 sur celle qu'accusait le recensement de 1921. Il y a croissance, assez légère en somme, dans toutes les provinces, sauf en celle de l'Île du Prince Edouard (perte de 900) et au Yukon (perte de 600 âmes). Québec gagne 119,000 et Ontario 128,738.

— A Notre-Dame du Chemin, Québec, décède M. le Dr J.-G. Paradis, à l'âge de 64 ans. Le défunt était un musicien et un littérateur distingué.

— Au Château Frontenac, où elle était retirée depuis plusieurs années, décède Lady Caron, née Marie-Clotilde-Alice Baby, à l'âge de 87 ans et huit mois. La défunte était l'épouse de feu Sir Adolphe Caron, autrefois ministre de la Milice, puis ministre des Postes, à Ottawa.

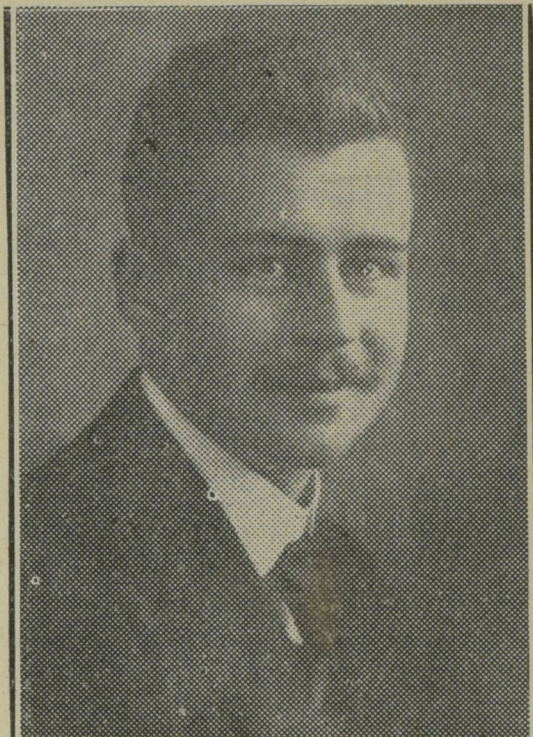
4 — Les exportations de grains par le port de Montréal se chiffrent, cette année, à 162,623,000 boisseaux. Le précédent record établi en 1922 se trouve dépassé par 7,587,183 boisseaux.

— Un premier navire de la Cie Suédo-Américaine, de Stockholm, arrive à Halifax, inaugurant le nouveau service transatlantique entre la Suède et le Canada.

— Pour la première fois ce soir, à 6 heures 15, quitte Montréal, le nouveau train-éclair du Pacifique Canadien, qui doit diminuer de six heures le trajet, entre Montréal et Winnipeg, et dont le premier arrêt après Westmount et Montréal-Ouest, quand il y a raccordement pour voyageurs de Québec, est Ottawa.

5 — On communique aux journaux canadiens une lettre du R. P. Goulet, S.J., procureur à Rome de toutes les missions des Jésuites, dans laquelle il est annoncé que la béatification des huit martyrs jésuites : De Brébeuf, Lalemant, Garnier, Daniel, Chabanel, Jogues, Goupil et Lalande, aura probablement lieu en 1925.

— Le jury chargé de décerner les prix David, fait connaître les noms des lauréats. Voici quels ont été les heureux vainqueurs chez les Canadiens français : M. l'abbé Camille Roy, recteur de l'Université Laval, 1er prix, \$1,500, pour



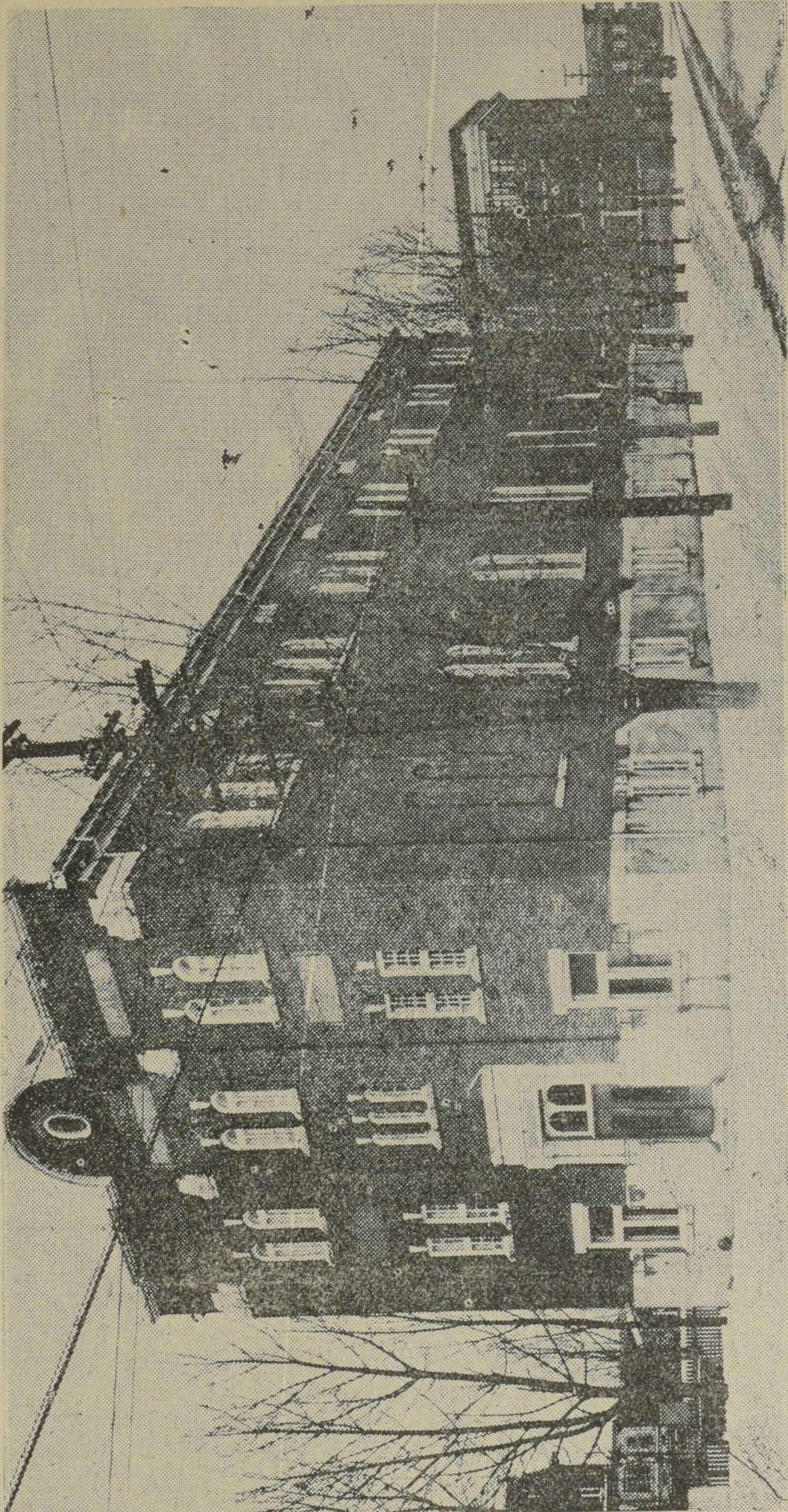
M. J.-F. POULIOT, avocat,
le nouveau député de Témiscouata
aux Communes.

son ouvrage *A l'ombre des érables* ; M. Jean Charbonneau, de Montréal, auteur de *L'Ombre dans le miroir*, et M. Harry Bernard, de Saint-Hyacinthe, auteur de *L'homme tombé*, 2èmes prix, \$500. ; M. Louis Francœur et le Dr Panneton, de Montréal, auteurs de *A la manière de...*, M. l'abbé Élie Auclair, de Montréal, auteur de *l'Histoire de Mère Marie-Aurélie*, M. Pierre Dupuis, de Paris, auteur de *Le Mage d'occident*, et Millicent (Mlle Amélie Leclaire), auteur de *Campanules*, 3èmes prix, \$300 ; Mlle Claire Daveluy, auteur de *Perrine et Charlot*, 4ème prix, \$100.

7 — On célèbre à Saint-Jean-Baptiste de Québec, aujourd'hui, demain et mardi, le 75e anniversaire de fondation de l'Académie Saint-Joseph, tenue par les Frères des Écoles Chrétiennes.

8 — Son Ém. le cardinal Bégin, archevêque de Québec, bénit la nouvelle salle paroissiale de Saint-Malo, à Québec.

9 — Les journaux de Québec rendent publique une lettre de Son Éminence le cardinal Bégin



LA SALLE PAROISSIALE DE SAINT-MALO.

aux Cardinaux de France. Le vénérable Cardinal Archevêque de Québec félicite ses illustres collègues de leur résistance au sectarisme du gouvernement français et les assure de la sympathie de tout l'épiscopat et de tout le peuple canadien.

— Un groupe de financiers montréalais, en sympathie avec le gouvernement fédéral, ayant réussi à obtenir concession du privilège d'exploitation des énergies hydrauliques du Saint-Laurent supérieur, au pied du lac St-François, se prépare à y développer un million de forces C. V.

— Ce soir a lieu dans la Salle des Promotions de l'Université Laval la première des cinq conférences au profit de l'œuvre de la Basilique de Québec, qui doivent se donner au cours de l'hiver. Elle est brillante. Le conférencier est S. G. Mgr J.-Alfred Langlois, auxiliaire de S. E. le Cardinal Archevêque de Québec, qui parle de la famille chrétienne. La partie musicale est remplie par les Chanteurs de Saint-Dominique et les Chanteuses du Rosaire, deux chorales de la chapelle des RR. Pères Dominicains, qui exécutèrent le poème légendaire *Notre-Dame de la Mer*, paroles de Gallet et musique de Dubois.

11 — M. W.-Stuart Edwards est nommé sous-ministre de la Justice, à Ottawa, en remplacement de l'hon. M. E. Newcomb, promu à la Cour Suprême du Canada. On donne au nouveau sous-ministre, deux assistants, dont

l'un, M. J.-A. Renaud, C.R., de Joliette, est Canadien français.

— A l'Hospice de Saint-Damien, décède M. l'abbé Thomas Lauzé, ancien curé de Sainte-Germaine de Dorchester, à l'âge de 66 ans et 6 mois.

13 — *L'Action catholique*, le grand journal catholique de Québec, annonce que deux compatriotes sont élus membres du comité permanent des congrès eucharistiques internationaux : S. G. Mgr G. Gauthier, administrateur apostolique de Montréal, et l'hon. juge Adjutor Rivard, de Québec.

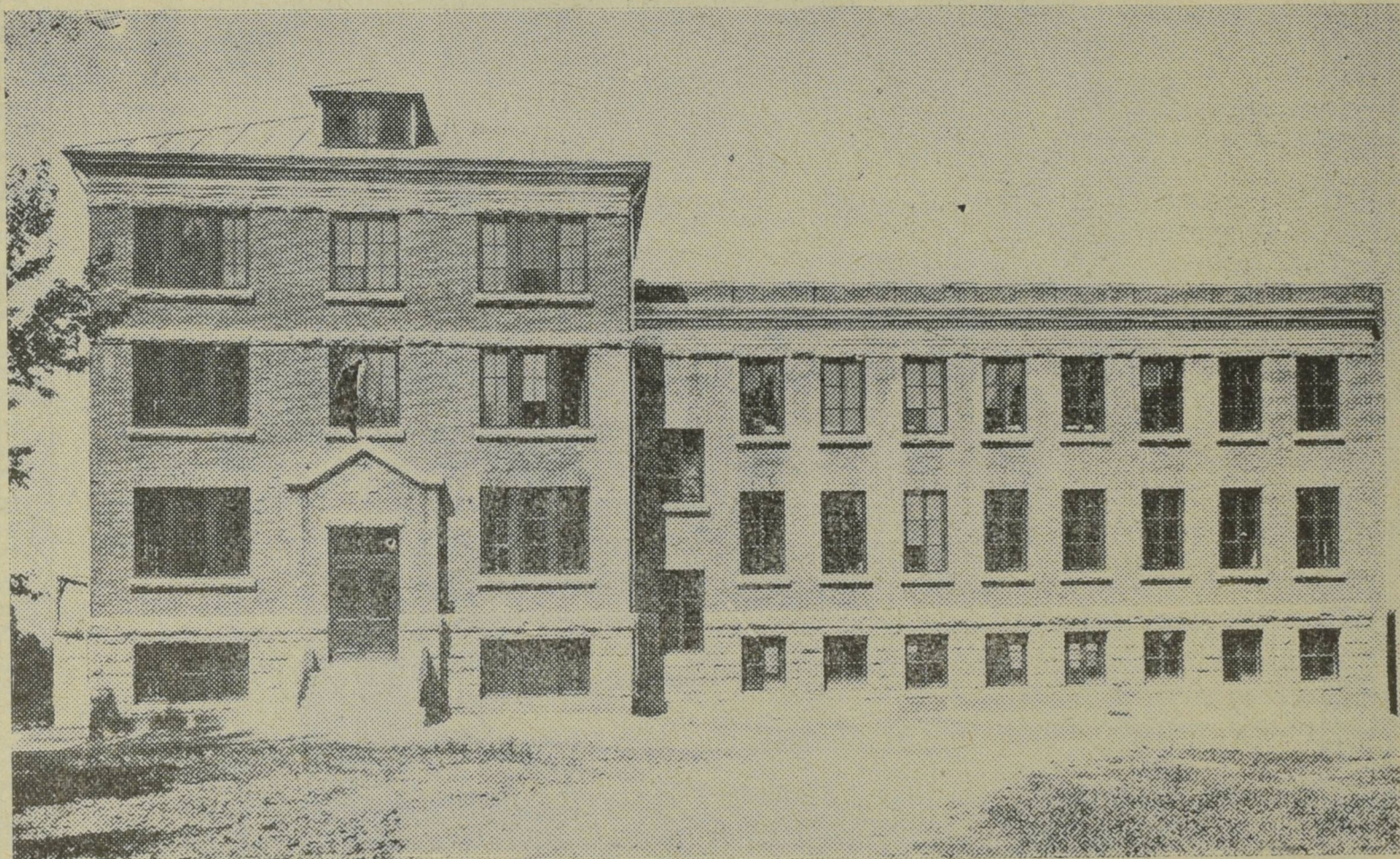
14 — S. E. le cardinal Bégin bénit le nouvel immeuble du Refuge Don Bosco, chemin Ste-Foy.

— S. G. Mgr J.-Alfred Langlois, auxiliaire de S. E. le cardinal Bégin, bénit la nouvelle église de Saint-Pascal de Maizerets, à Québec.

16 — L'hon. Frs-A. Anglin, juge en chef de la Cour Suprême du Canada, l'hon. Rodolphe Lemieux, président des Communes, et M. Philippe Pelletier, pendant plusieurs années assistant sous-ministre d'État, à Ottawa, sont créés par S. S. le pape Pie XI, commandeurs de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand.

18 — Le thermomètre descend à 62° sous zéro Fahrenheit dans la province de l'Alberta.

— S. E. le cardinal Bégin transmet à M. Alphonse Désilets, directeur des Cercles de Fermières en Ministère de l'Agriculture de Québec, un cablogramme de S. E. le cardinal



LE REFUGE DON BOSCO, CHEMIN SAINTE-FOY, QUÉBEC.

Secrétaire d'État dans lequel le Saint Père bénit l'Œuvre des Cercles de Fermières de notre province.

20 — La "Great Northern Railway Co.", à Toronto, est un nouveau syndicat qui va solliciter de la Législature de Québec, à la prochaine session, une charte, l'autorisant à construire un chemin de fer de Québec au Labrador (vers Hamilton Inlet), viâ Chicoutimi, avec embranchements vers la Baie d'Hudson, et vers le Golfe St-Laurent, aux Sept-Iles.

21 — Dans les églises de Québec, on lit une nouvelle lettre circulaire de Son Eminence le cardinal Bégin contre les danses mauvaises.

22 — La nouvelle se confirme, à Ottawa, que l'assistant-greffier des Communes, M. Arthur Beauchesne, ancien rédacteur au *Journal* et à l'*Opinion*, de Montréal, va devenir Greffier, à la succession de M. Northrup, qui prendrait sa retraite, après trois mois de congé.

23 — A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec, décède le R. P. Cyprien Jean, des Pères du Très Saint-Sacrement, à l'âge de 65 ans. Le défunt faisait partie de la maison de Québec depuis sa fondation en 1915.

— A Toronto décède M. l'abbé P. Lamarche, curé fondateur de la paroisse du Sacré-Cœur de cette ville.

— A l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur de Québec, décède M. l'abbé Benjamin Paradis, à l'âge de 56 ans et 7 mois.

— Dans la salle des Promotions de l'Université Laval, M. le Sénateur Thomas Chapais fait une conférence sur l'œuvre de Louis Veillot, au profit de la Basilique de Québec.

— Il est annoncé à Ottawa, en guise de cadeau de Noël aux provinces de l'Ouest, que le cabinet fédéral décidait de suspendre, temporairement, l'effet de la récente décision rendue par la Commission des Chemins de fer, et de maintenir en opération l'entente de la Passe au Nid de Corbeau.

25 — La croix élevée sur le Mont Royal, à Montréal, par la Société Saint-Jean-Baptiste de cette ville, est illuminée pour la première fois. Cette croix mesure 102 pieds de hauteur et 32 de largeur.

26 — On célèbre, aujourd'hui et demain, le 25ème anniversaire de la consécration épiscopale de S. G. Mgr Brunault, évêque de Nicolet.

28 — S. G. Mgr Langlois, auxiliaire de S. E. le cardinal Bégin, bénit l'église de Donnacona qui vient d'être restaurée. M. le curé de la paroisse, M. l'abbé Groleau, avait profité du passage de Sa Grandeur pour organiser une journée sociale. Les conférenciers de cette journée sont M. le commandeur C.-J. Magnan, M. l'abbé P. Grondin et Mgr Langlois lui-même.

31 — D'après des statistiques qui viennent d'être publiées, il appert qu'il est venu au

Canada, depuis onze mois, 121,685 immigrants, dont 56, 925 d'origine britannique, et 15,587 des États-Unis.

— Mlle Dorothy Lathe, d'Aylmer, P.Q., gagne une bourse de \$1,200 dans un concours sur l'éclairage domestique, tenu sous les auspices de Lighting Educational Committee de New-York.

SOIGNONS NOS DENTS

Le brossage des dents doit être fait au moins une fois par jour, le soir de préférence pour qu'aucune substance étrangère ne reste en contact avec les dents pendant la nuit.

Il faut brosser les dents de haut en bas pour les supérieures ; de bas en haut pour les inférieures, sans oublier le côté interne des dents, et en tâchant d'enlever ce qui aurait pu s'introduire dans les interstices.

Le brossage ne doit pas être fait trop mollement, mais cependant il faut s'abstenir de faire saigner les gencives.

Il faut choisir une brosse à brins fins et serrés ; ni dure, ni trop molle.

Pour aider au nettoyage de la bouche, on humecte la brosse dans une eau aseptisée par quelques gouttes d'un bon dentifrice ou d'un antiseptique.

Une fois le brossage terminé on se rince la bouche longuement.

Trois ou quatre fois par semaine pour entretenir la blancheur des dents, on enduit la brosse de savon dentifrice, ou de poudre.

Une poudre parfaitement inoffensive est le blanc d'Espagne que l'on peut parfumer d'une goutte d'essence de menthe. En mouillant la brosse et en la passant sur le blanc, en poudre, ou en bloc, on a l'équivalent d'une pâte ; cette pâte "à la minute" est très bonne pour blanchir les dents.

Malgré toutes les précautions hygiéniques, il arrive que l'on soit atteint d'une rage de dents.

Un petit tampon d'ouate imprégné d'alun en poudre très fine, et introduit dans le creux de la dent cariée, calme assez rapidement la douleur. Renouveler si c'est nécessaire mais éviter de laisser longtemps l'alun en contact avec les dents saines, car il attaque l'émail.

Un grain de sel peut remplacer l'alun.

L'essence de girofle peut être employée de la même façon que l'alun.

Une goutte de teinture d'iode versée dans la dent creuse, et même étendue sur la gencive, a des propriétés très calmantes.

Nous terminerons par deux conseils : ne jamais agacer les dents avec un cure-dents. Évitez toujours de boire froid immédiatement après avoir pris quelque chose de très chaud. Le brusque changement de température fait éclater l'émail des dents pour peu qu'il ne soit pas très résistant.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LA SURDITÉ COMPLÈTE

NOUS avons vu jusqu'ici comment l'ouïe peut être *partiellement* abolie. Mais elle peut aussi être *totalement* abolie, ou n'avoir jamais existé. C'est la surdité complète.

Comment survient-elle, ou comment existe-t-elle, comme chez les sourds-muets par exemple ?

Je pose d'abord un exemple pour mieux faire saisir ma pensée.

Prenons une installation électrique, dans une maison d'habitation. Voici des lampes plus ou moins luxueusement installées. Ces lampes sont reliées à des fils. Au sortir de la maison ces fils sont reliés à d'autres qui courent et courent par monts et vallées jusqu'à ce qu'ils atteignent l'usine génératrice.

Il arrive parfois que nous tournons le commutateur à portée de la main avec un résultat **négatif**. La lumière ne vient pas.

Que se passe-t-il ?

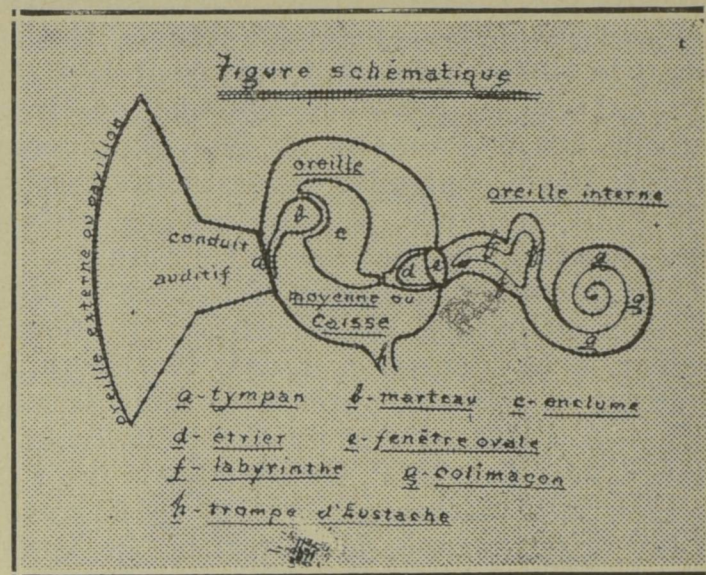
Une chose toute simple. Il n'y a pas d'électricité.

Cependant les lampes sont toujours là et les lustres plus ou moins luxueux, et les fils, et l'usine. Mais il n'y a pas de courant, que voulez-vous.

De même un homme peut avoir les plus belles oreilles du monde, et ne rien entendre du tout, parce que le nerf auditif n'existe pas, ou est devenu paralysé.

Car c'est le nerf auditif qui est l'organe principal de l'ouïe, celui grâce auquel les sons sont finalement perçus par le cerveau.

Tant qu'il existe, tant qu'il est intact, quel que soit le mauvais état de l'oreille externe et de l'oreille moyenne, l'ouïe persiste, plus ou moins diminuée, mais elle persiste.



La preuve en est facile à faire.

Que le conduit auditif soit complètement bouché et par conséquent qu'aucun bruit ne puisse y passer, si l'on applique sur le crâne un diapason qui vibre ou une montre, le bruit du diapason ou le tic-tac de la montre est perçu parce que les vibrations atteignent le nerf auditif par la paroi crânienne.

Donc il y a de l'ouïe tant qu'il y a un nerf auditif intact. C'est la disparition de ce dernier qui cause la surdité absolue.

* * *

Disons d'abord que le nerf auditif peut n'avoir jamais existé. Car il y a des enfants qui naissent privés de quelque organe, dont celui-là.

Le nerf auditif peut aussi être atteint par une affection quelconque du cerveau ou de ses enveloppes. Mais dans la plupart des cas c'est l'inflammation des cellules mastoïdiennes qui, par propagation, affecte le nerf ou plutôt les organes où il s'épanouit, le labyrinthe et le colimaçon, et le détruit.

Et qu'est-ce que les cellules mastoïdiennes ?

Ce sont des cavités situées dans l'épaisseur du rocher.

Le rocher est cette partie du crâne sur laquelle est implantée l'oreille. On lui a donné le nom de rocher parce que c'est la partie la plus dure des os crâniens. La Providence a ainsi protégé très efficacement l'oreille interne, organe d'une grande délicatesse, contre les chocs extérieurs.

Mais les microbes ne sont pas arrêtés par la dureté des tissus ; la moindre fissure leur sert de voie ; souvent ils réussissent à se faufiler dans les cellules mastoïdiennes.

Et le microbe est ainsi arrivé dans une forteresse d'où il est bien difficile de le déloger, car il faut trépaner, c'est-à-dire inciser le crâne à l'aide de la gouge et du maillet pour l'atteindre ; et on ne se résout à une intervention aussi grave que poussé par la nécessité.

Cette nécessité est amenée par la douleur, car l'inflammation des cellules mastoïdiennes provoque des douleurs très violentes. Malheureusement, le mal est assez avancé lorsqu'on recourt à cette intervention ; et si on parvient à prévenir la méningite, on ne réussit pas toujours à arrêter l'inflammation à temps pour sauver le nerf auditif.

Alors l'enfant guérit, — c'est surtout chez les enfants que ces affections existent — mais son oreille est perdue.

Comme l'oreille interne est un des organes du corps humain les plus délicats et les plus compliqués, nous en donnons ci-dessous une figure schématique qui nous dispensera d'une longue et fastidieuse description.

Dans cette figure schématique on distingue les cellules mastoïdes, très souvent le siège d'infections, et la façon dont les branches terminales du nerf auditif s'épanouissent dans le vestibule et le colimaçon.

Dans ces cavités circule un liquide particulier qui transmet les vibrations apportées par l'étrier aux bâtonnets par lesquels se termine le nerf auditif.

LE VIEUX DOCTEUR.

MOT DE MICHEL-ANGE SUR LA PERFECTION

Un ami de ce grand artiste l'était venu voir, lorsqu'il achevait une statue. Quelque temps après, le voyant travailler à la même statue :

— Vous n'avez rien fait depuis ma dernière visite ? lui dit-il.

— Vous vous trompez ; j'ai retouché cette partie, poli cette autre, adouci ce trait, fait ressortir ce muscle, donné plus d'expression à cette lèvre, plus d'énergie à ce bras.

— Très bien, mais ce sont là des bagatelles !

— Sans doute ; mais *rappelez-vous qu'il ne faut pas négliger les bagatelles pour atteindre à la perfection, et que la perfection n'est point une bagatelle.*

Ayez autant de condescendance que vous pouvez en avoir, tant que Dieu et le prochain n'en sont pas offensés.

Saint VINCENT DE PAUL.

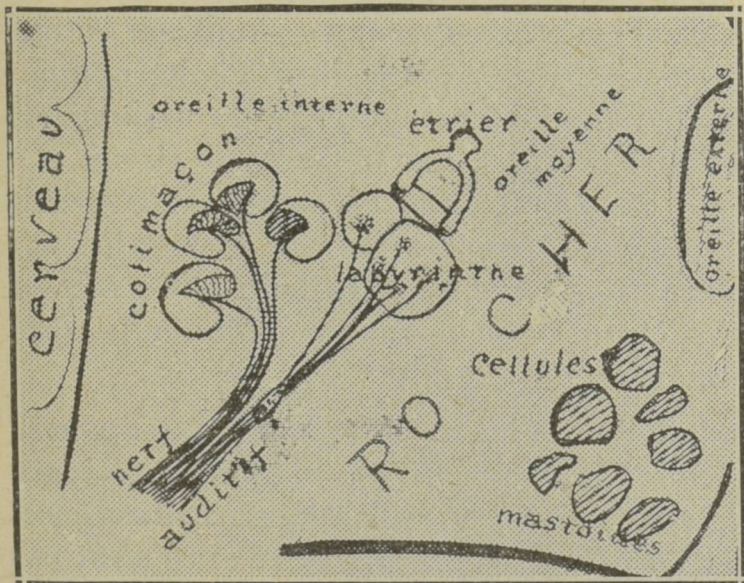


Figure schématique de l'oreille interne.

RADIO

Spécialités : pièces détachées pour RECEPTEURS
LES PRIX LES PLUS BAS DU MARCHÉ.

Radiophones 'DE FOREST'

DE \$41.00 A \$500.00.

Catalogue sur demande.

E. Robitaille
ENR.

320, RUE ST-JOSEPH, QUEBEC.

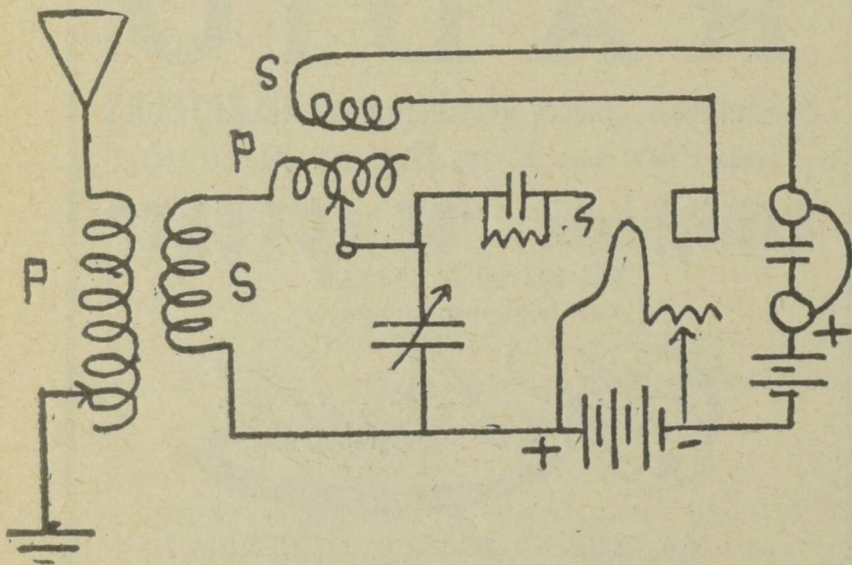
RADIO

LES CIRCUITS DOUBLES

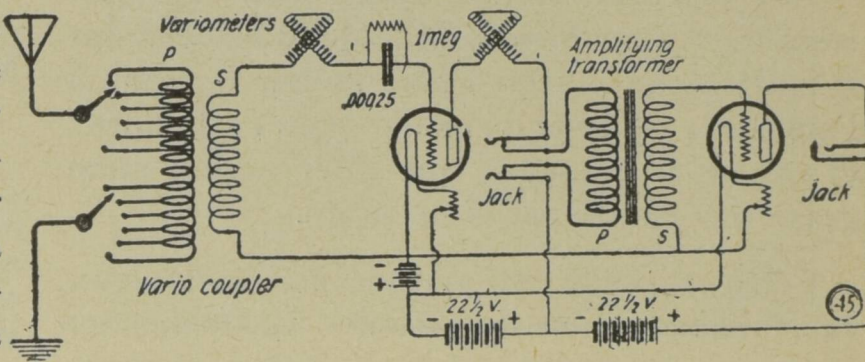
NOUS avons déjà dit qu'un circuit double, c'est un circuit où l'antenne n'est couplée qu'inductivement à la grille de la lampe. Le circuit formé par l'antenne, la bobine et la terre s'appelle le circuit primaire. Le circuit formé par une seconde bobine, la grille et le filament de la lampe, s'appelle le circuit secondaire. L'avantage d'un circuit spécial pour l'antenne et la grille c'est un gain en sélectivité d'autant plus marqué que le couplage entre les deux circuits est plus faible. L'inconvénient c'est une perte en volume en sensibilité.

La vignette No 1, représente un circuit double monté avec deux variocoupleurs. La partie fixe du premier variocoupleur constitue le primaire. La partie mobile constitue une partie du secondaire. Pour compléter le secondaire on ajoute en série la partie fixe du second variocoupleur. La partie mobile de ce dernier variocoupleur est intercalée dans le circuit de plaque et forme le tickler.

Ce circuit travail très-bien à condition que les deux variocoupleurs n'interfèrent pas l'une sur l'autre. Il faut donc qu'ils soient disposés convenablement.



Vig. No 1



Vig. No 2

La vignette No 2 donne le circuit d'un appareil qu'on appelle communément : appareil à variomètres. Dès les premiers jours du Radio cet appareil a été populaire et encore aujourd'hui il est difficile de faire un appareil qui réunisse plus de qualités.

Il se compose d'un variocoupleur dont la partie fixe sert pour le circuit primaire. Comme ce circuit primaire ne demande pas une syntonisation parfaite il n'est pas nécessaire de placer un condensateur en série avec l'antenne. La partie mobile de ce variocoupleur constitue avec un des variomètres, le circuit secondaire. Il n'y a aucun condensateur en shunt sur ce circuit et la mise en résonnance est faite uniquement par l'inductance variable du variomètre. D'où maximum de voltage dans ce circuit. Le second variomètre sert à syntoniser le circuit de plaque et à réagir sur le circuit de grille par la capacité naturelle de la lampe. Ce second variomètre produit donc la réaction ou la régénération.

Entre des mains expérimentées, cet appareil est le véritable appareil pour la longue distance et la sélectivité. Cet appareil est malheureusement un peu difficile à travailler et ce n'est pas le premier venu qui peut le monter d'une façon parfaite. Voilà pourquoi il n'est pas aussi répandu qu'il devrait l'être.

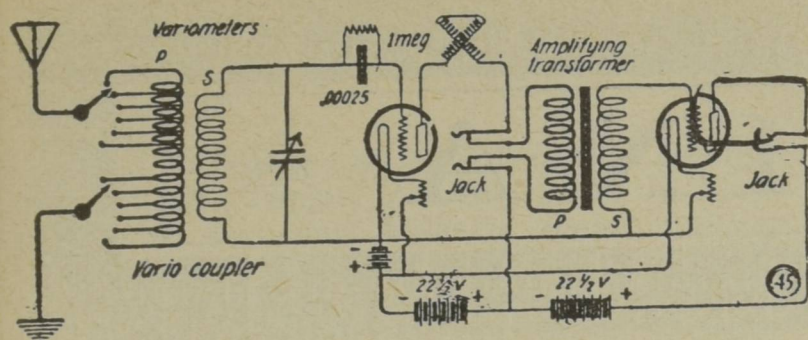


Fig. No 3

La vignette No 3 représente un circuit double qui ressemble à celui que nous avons appelé : le circuit à variomètres. Ce circuit diffère de celui à variomètres par le fait qu'il n'y a pas de variomètre pour accorder le circuit secondaire. Au lieu de variomètre on a placé un condensateur variable à 23 plaques. Pour ce changement l'appareil devient moins critique et la capacité des mains est moins sensible. De plus l'interférence réciproque des différentes pièces de l'appareil est considérablement plus faible que dans l'appareil à deux variomètres.

Pour obtenir de bons résultats avec cet appareil il faut que la partie mobile du variocoupleur ait un enroulement d'au moins 60 tours, afin de suppléer à l'inductance du variomètre qu'on a enlevée dans ce circuit de grille.

La vignette No 4 représente un circuit double régénératif monté avec bobines "nid-d'abeilles" (honey comb). Ce circuit donne de

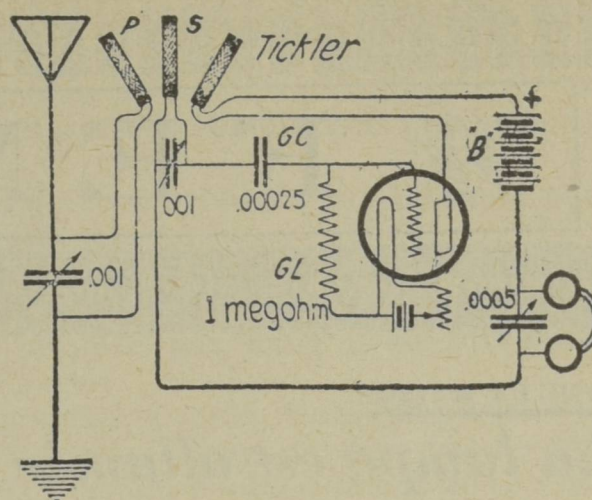
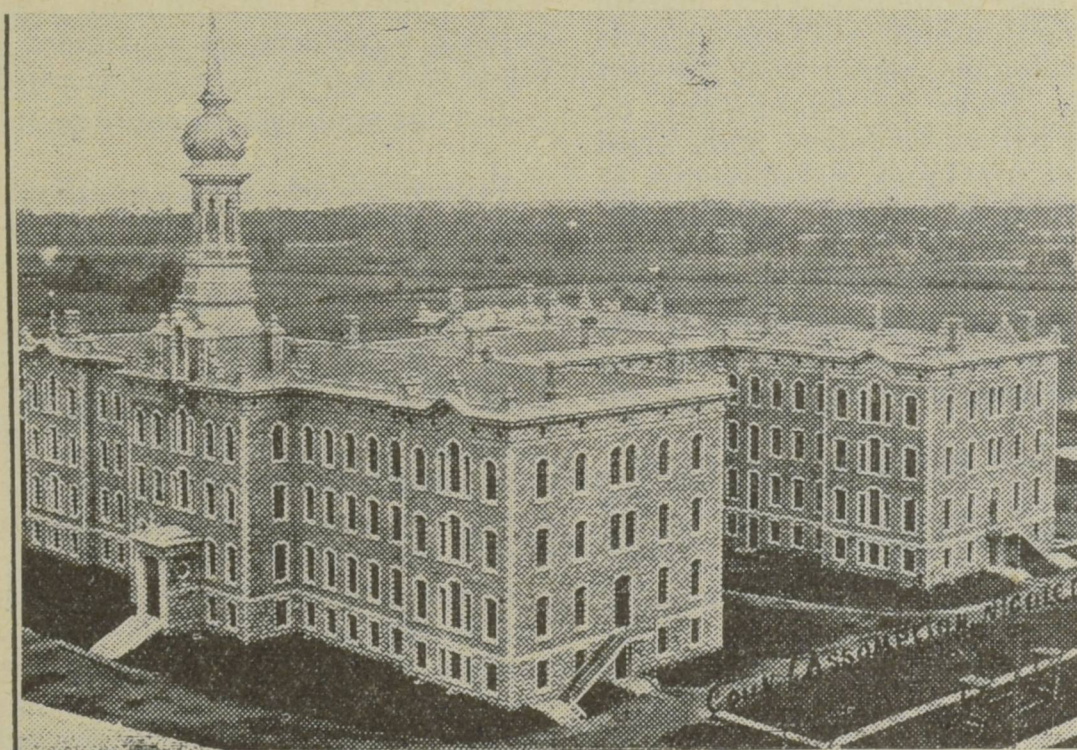


Fig. No 4

très bons résultats, et il a figuré avec avantage dans les concours de longues distances. Son avantage particulier c'est qu'on peut l'adapter à toutes les longueurs d'ondes à partir de 200 mètres jusqu'à 25,000 mètres. Il suffit pour cela de changer les bobines. Ce circuit est donc très intéressant pour ceux que veulent écouter la télégraphie sur les longues ondes.

Toutefois nous constatons que cet appareil perd de la popularité auprès de ceux qui n'écou- tent que la téléphonie sur des ondes variant entre 200 et 600 mètres. La raison principal semble consister dans la difficulté de tenir compte de l'angle d'écartement des bobines, et par suite de repérer les postes déjà entendus.

L.-M. BOLDUC, ptre.



LE COUVENT DES SŒURS DE L'ASSOMPTION,
à Nicolet, où S. G. Mgr Brunault fut l'objet d'une belle fête.

FEMINA

CHOSSES DE LA MAISON

La lampe est allumée

Sous la lampe aux lueurs joyeuses, la vie ancienne nous est revenue avec son charme séduisant, sa douceur accoutumée. Un demi-silence semble se faire autour de nous, sur chaque chose l'ombre du soir déroule son écharpe diaphane aux tons vieilliss.

Autour des lampes qui s'allument, le cercle se forme, expansif et intime ; la maison a repris son gracieux sourire car à son foyer les cœurs sont heureux de se retrouver, l'accueil le plus cordial est fait à l'hôte qui aime à s'attarder sous son toit hospitalier.

Sous cette douce clarté, je lis et mon esprit en quête d'imprévu vagabonde dans l'azur du rêve... Dans le calme ambiant, je pense à cette race de preux qui ont fait nos maisons grandes et belles, je pense surtout à ces aïeules vénérées qui ont mis en nous tant d'ardeur et de confiance en un avenir meilleur. Je les revois actives et bonnes sous leur charme vieillot donnant à leurs proches toute la tendresse de leur âme droite et loyale. Elles furent nos devancières ; avec beaucoup moins de facilité et des ressources médiocres, elles donnèrent à leur maison ce cachet intime que l'on aime à retrouver dans nos demeures canadiennes, elles furent les gardiennes fidèles du foyer le remplissant de joyeux refrains, de berceuses jolies, mais aussi de travaux utiles et pratiques, de souvenirs et de leçons qui nous furent légués comme un précieux héritage.

Sachons recueillir ce legs fait à notre piété filiale, que notre maison se fasse hospitalière, joyeuse et bonne, que notre activité ne soit pas factice, notre tendresse un vain mot et un leurre.

Que l'héritage laissé par nous à nos filles, soit fait de vaillance, de fierté, de courageuse bonté, ainsi nous aurons été les continuatrices de l'œuvre commencée, nous aurons aidé les nôtres à devenir meilleurs, ambition légitime et des plus nobles.

Jeanne LE FRANC.

LE MIROIR DES AMES, livre si célèbre que l'on trouvait autrefois dans toutes les familles, est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.

BOITE AUX LETTRES

MADELEINE.— Vos jolies propositions me charment et me prouvent toute l'affection profonde que vous nous gardez toujours ; j'y souscris de bon cœur et plus tard nous verrons s'il y a moyen d'exécuter quelques-uns de vos projets... Tout vient à point à qui sait attendre, n'est-ce pas ?

Ne craignez pas d'être importune, j'aime votre babillage et votre confiance, c'est vous dire que je vous veux longtemps ici où nous causons comme de vieilles amies. A bientôt donc ?...

JENNA.— Ceux qui nous coûtent deviennent chers. Pourquoi ne pas agir comme si cette personne vous était sympathique ?... Imposez-vous d'être aimable avec ce quelqu'un que vous n'aimez pas, par exemple une heure par jour en exigeant que ces heures soient parfaites, ou bien, faire tant de fois par jour un acte positif d'amabilité, de complaisance, etc... Vous réussirez certainement avec de la bonne volonté à vaincre ce sentiment qui n'est pas fondé et n'a peut-être pas sa raison d'être.

Je vous souhaite du courage et le succès.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Votre jolie lettre est vraiment trop admirative, croyez petite amie que je n'ai aucune des grandes qualités que vous voulez bien m'octroyer...

Allons droit, malgré les aspérités de la route, Dieu fera le reste. Où seraient l'effort et la joie de se vaincre s'il n'y avait rien à reprendre dans notre nature, la lutte fortifie, elle ennoblit et nous rend meilleurs, les saints ne sont parvenus à la gloire que parce qu'ils ont eu le beau courage de se vaincre.

Et la santé, toujours chancelante ? que l'inaction forcée ne vous désole pas, vous faites la volonté du Maître, Lui seul sait bien ce qui convient à chacun de nous, et puisque le grand bonheur auquel vous aspirez n'est pas accessible maintenant, résignez-vous chrétiennement, en vous disant que ce que Dieu fait est bien fait. A bientôt n'est-ce pas ?

MONETTE.— Le filet au crochet fait de jolis ouvrages et d'exécution facile. La maison Gorcy vous fournira de beaux patrons à un prix modique.

ALICE DE VALCOURT.— Votre gentil communiqué m'est parvenu tout imprégné du suave parfum de vos bons souhaits, merci, puissiez vous en retour savourer beaucoup de bonheur en l'an nouveau et... nous faire souvent le plaisir d'une causerie toujours goûtée, soyez-en certaine.

Jeanne LE FRANC.

PETITE POSTE

Madeleine serait heureuse de correspondre avec Violette de l'Immaculée et comme la Petite Poste est un peu lente, elle enverra son adresse avec plaisir à sa gentille amie, la petite Violette.

Noëlla envoie à Gabrielle son plus gracieux sourire et lui demande ce qu'elle préfère comme passe-temps : Étudier une langue étrangère ou se familiariser avec nos auteurs canadiens ? A bientôt la réponse ?...

Si quelqu'une de nos lectrices aimait à répondre à cette question, nous publierons ici la réponse à condition qu'elle soit concise et bien dite...

ALICE DE VALCOURT À THÉRÈSE.— Toujours, je suis des vôtres. Esclave de devoirs et vous savez : Devoir est synonyme de Sacrifice, je ne puis venir que rarement. Néanmoins "Fémina" m'est un vrai régal.

M'écrirez-vous ? votre nouvelle amie serait heureuse de lire au coin du feu, les jolies choses que vous sauriez me dire, je vous attends.

ALICE DE VALCOURT À MADELEINE.— Je glisse entre les lignes que je vous adresse une grosse gerbe de pensées amies. Hâtez-vous de la cueillir. L'hiver si froid pourrait la geler, payez-moi de la même monnaie. Dites, voulez-vous ?

Aux gentilles amies et correspondantes de Femina nous offrons nos vœux sincères de Bonne, Heureuse et Sainte Année !

Jeanne LE FRANC.

ALICE L., DE S. D.

Mlle Alice L. de S. D. qui nous a envoyé le montant de son abonnement en même temps que l'article *Pour elle*, paru dans notre numéro d'octobre dernier, est priée de nous faire connaître son nom et son adresse, afin de lui créditer le dit abonnement.

L'Apôtre.

Les conseils de la vie

Quand on a cessé d'avoir vingt ans, voici les quelques conseils et réflexions que nous suggère la vie :

Ceci d'abord : Sais ce que tu veux, parle-toi franchement.

Admets que la lune est inaccessible, mais que l'air des sommets est fait pour tes poumons.

Ne te jette pas dans l'eau profonde sans savoir nager.

Si tu aimes la route, évite l'impasse.

Si tu tires au blanc, n'espère pas de gibier.

Ne fais pas du bonheur le but de ta vie. Bonheur et malheur sont questions d'heures.

Vis toutes les heures de tes jours. Dors toutes les heures de tes nuits.

Reconnais ceci : mariage et célibat, pauvreté et richesse, sont états de vie et non solutions du bonheur.

Garde le souvenir de tes moindres joies ; oublie tout ce qui peut te rendre amer.

Les battements de ton cœur changent ta figure.

Si tu es en santé penses-y sans cesse ; si tu es malade fais que tes proches l'oublie.

L'égoïsme est un gouffre où j'ai vu tournoyer et s'abîmer des mondes.

Perds-toi de vue et tu trouveras un univers.

Achète la paix avec des vertus et non avec de l'argent.

Bâtis ta maison sans bruit.

Cultive ton propre jardin avant celui de ton voisin.

Ne convie pas l'envieux à ta table ; il te traitera d'empoisonneur.

Si tu fais envie à ton prochain, n'espère pas sa bienveillance.

Aime ton bien, lors même qu'il n'est pas convoité.

Si tu dis : amitié, ne pense pas : intérêt.

Si tu n'es pas pédant, ne parle pas couleurs à un aveugle, ni musique à un sourd.

Méditer est bien, agir est mieux. Tu peux parler d'un César ; peux-tu le devenir ?

Ta suffisance te consolera de tes échecs.

Tu es plus souvent dupe de toi-même que des autres.

Tel bonhomme est plus rusé qu'un renard.

Apprends à distinguer le son des âmes, comme tu reconnais celui du cristal.

Le mondain est un esclave qui se laisse imposer jusqu'à l'apparence de certaines vertus.

La justice est le squelette de la charité.

Si tu n'as pas fait d'ingrat, as-tu fait le bien ?

Que garde ta main d'une poignée de sable ! Ce que tu retiendras des biens de la terre.

Si je t'ai fait réfléchir, appelle-moi ton amie.

Regarde et vois : le printemps chante, l'été parle, l'automne pense. l'hiver se recueille.

C'est ainsi que le temps te dépouillera de bien des choses et t'apprendra à faire silence.

Quand tu sèmes, implore la pluie du ciel.

Quand tu moissonnes, laisse glaner le pauvre.

Marguerite TASCHEREAU.

(*La Bonne Parole.*)

LA CUISINE

SAUCES BRUNES

Les principales sauces brunes sont :

SAUCE BRUNE ORDINAIRE

Roux brun que l'on mouille de bouillon et auquel on ajoute comme assaisonnement en petite quantité du jus cuit de carotte, d'oignons et de persil.

SAUCE PIQUANTE

Roux brun que l'on mouille avec le liquide obtenu en faisant bouillir, dans quelques cuillerées de vinaigre, du thym, de l'oignon, des échalottes, etc.

SAUCE ROBERT

Laisser mijoter dans du beurre quelques oignons coupés en dés ; saupoudrer de farine et faire un roux brun. Mouiller avec du bouillon ou du jus de viande ; assaisonner de seul, poivre, laurier. Au moment de servir, y délayer un peu de vinaigre et de moutarde.

SAUCE A LA MAÎTRE-D'HOTEL

La sauce maître d'hôtel ne passe point sur le feu, par conséquent elle est facile à réussir.

I. Mettre sur un plat chaud 2 c. à table de beurre frais défait en crème, base de la sauce, avec 1 c. à thé de persil haché et $\frac{1}{2}$ c. à table de jus de citron ou un filet de vinaigre.

II. Manier le tout avec la cuillère de bois, poser dessus la viande chaude dont le jus enrichit le maître-d'hôtel.

SAUCES A BASE D'HUILE

Les sauces à base d'huile ne contiennent ni eau ni bouillon, Les roux sont remplacés par l'huile et le jaune d'œuf aide quelquefois à lier la sauce. Les condiments sont les mêmes que dans les sauces faites à chaud, mais ils sont employés crus. Parmi les condiments, le vinaigre et le citron interviennent toujours. Ces sauces servent à assaisonner les salades, les hors-d'œuvre, les viandes froides, les crustacés, les coquillages, les œufs durs ; en un mot tous les aliments crus, ou les aliments cuits, mais froids. Elles excitent l'appétit, mais sont de digestion

lente et ne contiennent pas autant d'éléments réparateurs que les sauces faites à chaud.

SAUCE MAYONNAISE

Pour être sûr que la mayonnaise prenne, c'est à-dire qu'elle se lie bien et devienne ferme, il faut employer les œufs, l'huile et le vinaigre à la même température. On place ces éléments dans l'eau froide, par exemple, quelques instants avant de s'en servir. La mayonnaise réussit parfaitement aussi, si l'on plonge dans une casserole d'eau les œufs, les flacons d'huile et de vinaigre ou le citron et si l'on fait chauffer un instant le tout.

I. Mettre dans un bol un jaune d'œuf avec une pincée de sel et une pincée de poivre.

II. Travailler, c'est-à-dire mélanger entièrement le tout avec une cuillère de bois.

III. Incorporer ensuite l'huile goutte à goutte surtout au commencement.

IV. Quand vous avez une quantité de sauce suffisante, ajouter peu à peu une cuillerée à café de vinaigre ou du jus de citron. La sauce doit être épaisse et d'un goût assez relevé. Si, malgré les précautions indiquées, la mayonnaise tournait, on pourrait en faire une ravigotte.

SAUCE RAVIGOTTE

I. Mettre dans un bol un jaune d'œuf cuit dur et écrasé, avec sel et poivre et une cuillerée à café de moutarde.

II. Travailler le tout, ajouter peu à peu trois cuillerées d'huile, puis une cuillerée de vinaigre, le tout bien amalgamé.

III. Finir avec un peu de cerfeuil, de persil et d'échalotte haché très fin et une pointe d'ail.

SAUCE RÉMOULADE

I. Hacher très fin du cerfeuil, de l'ail, des échalottes, de la ciboule, ajouter sel, poivre, vinaigre et moutarde.

II. Bien battre ce mélange, ajouter en tournant deux ou trois cuillerées d'huile que l'on verse goutte à goutte.

(*La Cuisine à l'Ecole primaire.*)

BEAUX DRAMES

"L'EAU-DE-FEU" drame indien inédit en un seul acte par YVON D'ARVOR.

"LE FILS MAUDIT" drame inédit en 3 actes par YVON D'ARVOR.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie (Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés récemment par l'Apôtre et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.

Coin de l'Ouvrier

UN DOCUMENT ALLEMAND

“Ce que veulent les patrons”

L'Union des Syndicats patronaux est puissante en Allemagne. Nous aurons donc avantage à lire et à relire le manifeste où elle exposait en mars dernier sa politique sociale et, comme elle le déclare elle-même, “Ce que veulent les patrons”.

Ce document, d'ailleurs, était confirmé après les élections générales, fin mai, par un des représentants autorisés du patronat allemand, M. Von Borsig.

L'Union des Syndicats patronaux divise en trois stades le développement de la lutte que le patronat est amené à engager : lutte pour restaurer les entreprises et l'économie, lutte pour délivrer l'économie des entraves de la bureaucratie, lutte pour amener le public à entrer dans ses vues.

“Lorsqu'en novembre 1918, les milieux économiques, sous la pression des circonstances, contre leurs convictions et contre toute raison économique, entreprirent de collaborer à la politique sociale que l'on édifiait sur un sol vacillant, la journée de travail était en général de 9 à 10 heures, la semaine de 54 à 60 heures. Le saut brusque dans la journée schématique de 8 heures, saut que ne justifient ni l'évolution économique accomplie pendant la guerre, ni la situation économique telle qu'elle se présentait après l'armistice, eut comme conséquence que le débit de travail subit une chute d'environ 20 millions d'heures de travail par jour. Si on admet avec Rathenau que l'heure de production rend une production valant 50 pfennigs-or, cette chute équivalait à une chute de production de 10 millions de marks-or par jour, et de 3 milliards par an.

“A cela s'ajouta qu'au milieu des troubles révolutionnaires et des maux qui les ont suivis, la volonté de produire devint très faible dans chaque travailleur en particulier, et il en résulta une nouvelle baisse de la production. En même temps, on paya, pour 8 heures, le salaire payé jusqu'en novembre 1918 pour 9 et 10 heures, c'est-à-dire que le salaire horaire fut élevé de 20%. Et quand la révolution politique dégénéra en un grand mouvement de salaires, désordonné et souvent terroriste, le niveau des salaires monta encore. Ces mesures eurent pour résultat d'imposer au compte des salaires improductifs

et des frais généraux de l'économie allemande une surcharge nouvelle d'environ 10 millions de marks-or par jour.”

Les premières conséquences de cette politique ont été, constate le manifeste, le renchérissement énorme de toutes les marchandises, provenant lui-même d'une baisse de production.

Aussi le patronat allemand estime-t-il qu'il est tout à fait funeste et hors de propos, dans les circonstances actuelles, de prendre parti pour ou contre la journée stricte de huit heures au nom du culte ou de la négation d'un dogme. Il existe en ce moment des nécessités économiques pressantes, le seul objectif doit être, pour nous, d'y faire face le mieux possible. L'entente entre patrons et ouvriers sur la durée du travail, correspondant aux exigences de l'industrie en cause, doit être laissée entièrement libre de s'établir.

*

* *

Il s'agit aussi, dit le manifeste des patrons, de combattre le bureaucratisme d'État qui fixe les salaires et les conditions de travail. Les commissions de conciliation et les autorités publiques agissent dans ce domaine, depuis cinq ans, avec un véritable despotisme. Avant 1918, les salaires étaient fixés par simple accord entre les parties. Aujourd'hui, l'État intervient avec ses contrats collectifs. Cette contrainte détruit l'union et la confiance entre le patron et l'ouvrier.

“La possibilité de mettre en mouvement une procédure officielle de conciliation, même lorsqu'il existait des instances capables de conclure un contrat collectif, la possibilité enfin, même après la proclamation d'un arrêt d'arbitrage, d'imposer de nouveau des négociations forcées devant le commissaire à la démobilisation, tout cela devait nécessairement aboutir à faire évanouir l'intérêt qu'on pouvait avoir à conclure de libres accords.”

Les organismes patronaux rappellent toutes les démarches pressantes qu'ils ont faites auprès du ministre du Travail en vue de voir renoncer au système qui consiste à faire des représentants des syndicats ouvriers de véritables arbitres officiels. Le moins qu'ils demandèrent fut que ces représentants fussent pourvus de la confiance des groupements intéressés, ceux des ouvriers aussi bien que ceux des patrons. Ce n'est pas, en effet, à la procédure pacifique d'arbitrage ou à la procédure contractuelle

d'arbitrage que les patrons sont hostiles, mais c'est à la tyrannie dérivant des choix et des décisions sans discernement du bureaucratisme d'État qu'ils en veulent.

*

* *

Enfin, les syndicats patronaux allemands réclament la liberté et le "fair play" pour les organisations patronales et ouvrières.

"Il ne s'agit pas de blesser l'ouvrier isolé dans son sentiment du droit, ni de le léser dans ses droits personnels. Il ne s'agit pas de renoncer à la protection du contrat collectif(1). Il s'agit seulement d'empêcher que l'économie et le travail de chacun soient de nouveau torturés dans le lit de Procuste du régime économique de contrainte."

Et, en termes concrets, ce qu'ils réclament, ce n'est pas une journée schématique de dix heures, analogue à celle de huit heures qu'on a imprudemment instaurée, mais c'est la fixation du temps d'après la nécessité du lieu et du moment, nécessités calculées de façon que, dans l'intérêt de tous, on obtienne le maximum d'effet utile dans les diverses industries.

"Notre but, déclarent-ils, n'est pas d'asservir la classe ouvrière aux ordres des patrons, lorsque nous réclamons l'abolition du schématisme et de la contrainte bureaucratique dans les contrats de tarifs, mais d'assainir la vie économique."

"Ce que nous voulons, ce n'est pas réduire le salariat en esclavage, mais augmenter le pouvoir d'achat des masses en augmentant la production et en la mettant à meilleur marché."

"Nous luttons pour la monnaie allemande et par suite pour la liberté du peuple allemand."

"Nous voulons une économie allemande libre et elle ne peut se développer puissamment que si on laisse ses forces se déployer librement."

(Les Dossiers de l'Action populaire.)

(1) Dans l'*Echo de la Bourse* (24 mai 1924), M. Von Borsig exprime la position actuelle du patronat vis-à-vis du contrat collectif.

Les syndicats patronaux allemands ne sont nullement opposés au contrat collectif de travail. Mais ils veulent que la liberté des contrats soit respectée. "Avant le contrat collectif, il y a l'économie et celui-là doit servir celle-ci." Non seulement on ne peut reprocher aux patrons d'être hostiles aux contrats collectifs, mais on pourrait même dire qu'ils en sont plus partisans que les syndicats ouvriers. Dernièrement un grand syndicat de Berlin, celui des métallurgistes, parce qu'il ne pouvait obtenir par contrat un relèvement général des tarifs, n'a-t-il pas déclaré qu'il n'avait plus intérêt au maintien d'un contrat de salaires avec les patrons ?

"D'ailleurs, ajoute M. Von Borsig, — en parfaite union de sentiments avec l'Union des syndicats patronaux (cf. Annuaire 1923) — les patrons doivent dire que les expériences faites avec les contrats collectifs de travail ne sont pas encore concluantes. Leurs effets sur la vie économique, sur le rendement ouvrier, sur l'éducation de la jeunesse et sur une foule d'autres questions n'ont pas encore été étudiés à fond."

La pensée pontificale sur le problème syndical

Dans son numéro du 1er novembre dernier la Civiltà Cattolica, dont on connaît la haute compétence, a publié, sous le titre général de "L'Organizzazione professionale", un remarquable article où l'on traite surtout de la pensée pontificale sur le problème syndical, — clairvoyante actualité !

"Le problème syndical, écrit l'auteur, se pose plus impérieusement que jamais et le problème ouvrier redevient le centre vers lequel doivent converger les efforts de ceux qui veulent réaliser leur idéal social."

"Les catholiques ont leur idéal et savent que cet idéal et cet idéal seul peut redonner à la nation ce sens de la fraternité, cette conscience du devoir, ce stimulant de la coopération, ce goût et ce besoin de la justice d'où jaillit l'ordre et le progrès avec la grandeur de la patrie."

"Pour réaliser cet idéal, les catholiques doivent se mettre au travail et ne pas permettre que les autres les dépouillent de leur idéal pour l'asservir, en le déchristianisant, au matérialisme. Certes nous devons penser à toutes les classes sociales, arrondir tous les angles et réduire au minimum les frottements, mais nous devons de préférence nous tourner vers le plus grand danger. Actuellement c'est sur la classe ouvrière, c'est sur la foule des usines et des champs que s'exerce la propagande séductrice de l'erreur socialiste, qui espère un grand succès. Là où elle s'exercera seule chez les travailleurs et là où elle ne sera pas prévenue, ou du moins contrebattue par notre propagande, les malheurs seront incalculables. Quelle doit être la propagande ou mieux l'idée animatrice qui pourra attirer les masses ouvrières et les rendre dociles et confiantes ? Nous répondrons sans plus : l'idée syndicale."

"Elle a éveillé parmi les catholiques trop de défiance et des soupçons, qui ne semblent pas se dissiper aujourd'hui, quand devient si impérieuse la nécessité de l'union et de la pensée pour l'action."

"Le Souverain Pontife Pie XI, dans sa mémorable encyclique *Ubi arcano Dei*, a prémuni les catholiques contre l'attitude de ceux qui se disent catholiques et qui ensuite sur le terrain social parlent, écrivent et agissent "comme s'ils n'avaient pas à suivre aussi rigoureusement que les autres les doctrines et les prescriptions solennellement et invariablement promulguées et inscrites dans tant de documents pontificaux et nommément par "Léon XIII, Pie X et Benoît XV". C'est parmi les manifestations du modernisme social, condamné par Pie XI, qu'il faut compter celle-ci qui n'est pas moins pernicieuse que les autres ;

l'ombrageuse défiance et l'hostilité plus ou moins déguisée contre toutes ces associations de métiers que Léon XIII indiqua — lorsqu'elles s'inspirent de l'esprit chrétien — comme les moyens les plus propres à résoudre la question ouvrière. Il y a des groupes, des journalistes des écrivains, (Dieu merci, en nombre assez restreint) qui, admettant cependant et écoutant les grands enseignements de la *Rerum Novarum*, ne saliraient pas leurs habits s'ils la voyaient remise au grenier.

“ Une question se pose avant tout : Quelle est la pensée de l'Église sur le problème syndical ?

“ Plus qu'une pensée doctrinale, nous trouvons d'abord une attitude pratique de bienveillance, d'aide, de confiance, qui est une implicite approbation, sinon de tous les actes de l'institution, du moins des principaux, ainsi que de son fondement et de son esprit. Les évêques et les abbés, les églises et les monastères offrent aux confraternités et aux corporations du Moyen-Age leurs propres sièges et établissements et en facilitent, pour leur part, l'activité et le progrès.

“ Tout cela impliquait une reconnaissance tacite, mais n'était pas encore une affirmation précise, de caractère doctrinal, donnée avec autorité par l'Église enseignante. Les théologiens qui avaient débattu les questions économiques et sociales, comme l'esclavage, l'usure, la propriété, l'autorité, se turent longtemps sur le problème corporatif. La raison doit en être cherchée dans les conditions spéciales de temps et de lieu qui avaient dirigé la discussion théologique vers d'autres questions.”

L'auteur de l'article de la *Civiltà Cattolica* rappelle encore comment le dix-neuvième siècle a été l'époque où la révolution opérée dans le régime économique par les machines, l'apparition d'un prolétariat industriel, la séparation des employeurs et des employés, le matérialisme égoïste qui aigrit et empoisonna les relations, firent surgir les problèmes moraux que l'Église devait résoudre. Parmi ces problèmes, le plus important était celui de la question ouvrière. On ne peut oublier combien contribuèrent à sa solution des hommes éminents par leur valeur et leurs études profondes et géniales, tels que Ketteler, Manning, Decurtins, de Mun, Vogelsang, Toniolo.

Mais tout cela n'était qu'un acheminement, une préparation, un préambule et non la parole officielle de l'Église catholique. Cette parole se fit entendre en 1891 quand fut publiée la *Rerum Novarum*. Léon XIII donna là le premier document où était expressément approuvé le principe corporatif. Depuis lors ont suivi les lettres et les avertissements pontificaux qui, sans être des définitions dogmatiques, sont une doctrine certaine et l'expression véritable de la pensée pontificale sur la question ouvrière.” Et ici, l'auteur de l'article passe en revue les princi-

paux documents. A propos de l'Encyclique *Rerum Novarum*, il montre l'importance et la valeur de l'idée syndicale et de sa réalisation : le syndicat. Puis il conclut : “ C'est donc dans la *Rerum Novarum* qu'est fixée la notion claire et précise du syndicat, de sa nature, de son objet, mais surtout qu'est affirmé son fondement, c'est-à-dire la nature même de l'homme, le besoin inné qui le pousse à chercher dans le nombre le soutien de sa faible force personnelle. “ Le droit de se grouper en société, l'homme le tient de la nature ; et les droits naturels, l'État doit les protéger et non les détruire. En interdisant de telles associations, il serait en contradiction avec lui-même parce que l'origine de la société civile, comme de toutes les autres sociétés, trouve son fondement dans la sociabilité naturelle de l'homme.”

L'article rappelle tous les autres documents de Léon XIII sur ce sujet : l'Encyclique *Quod Apostolici*, du 28 décembre 1878, l'*Humanum Genus*, du 20 avril 1884, la lettre *Longinqua Oceani*, du 6 janvier 1895, aux évêques d'Amérique, l'Encyclique *Graves de communi*, du 18 janvier 1901. Non moins nombreux et non moins explicites sont les témoignages du Pape Pie X sur la nécessité de l'organisation ouvrière : qu'on se rappelle le *Motu Proprio*, du 18 décembre 1903, l'Encyclique *Il fermo proposito*, du 11 juin 1905, la lettre à Mgr Radini Tedeschi, du 10 janvier 1907 pour l'assemblée économique-sociale qui se tenait, pour la première fois, à Bergame, la lettre du 25 août 1910, concernant le *Sillon*, la lettre aux évêques du Brésil en date du 6 juin 1911, la *Singulari Quadam*, du 24 septembre 1912. — Non moins explicites sont les manifestations de Benoît XV, qui, le 3 mars 1919, disait, dans une audience : “ Vous devez savoir combien le cœur du Pape est avec ceux qui fondent vos organisations ou qui y entrent.” Citons encore l'allocution du 18 mai 1919 pour le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la société ouvrière de Saint-Joachim, la lettre du 6 mars 1920 et la lettre à la Fédération Jeanne d'Arc, du 3 mars 1919.

Et enfin, le Souverain Pontife qui aujourd'hui occupe glorieusement la chaire de Saint-Pierre, Pie XI, suit les traces de ses prédécesseurs. Un témoignage de son attitude vis-à-vis des organisations professionnelles a été donné dans l'audience accordée cette année au ministre belge du travail et de l'industrie, M. Tschoffen : “ Je suis heureux, dit Pie XI, de vous voir à la tête du ministère du travail dont l'importance augmente chaque jour. J'aime tant les travailleurs ! Il faut avoir confiance en eux et en leurs organisations professionnelles, qui, pénétrées d'esprit chrétien, peuvent contribuer efficacement à la pacification sociale.” Et auparavant, dans la lettre de Son Em. le cardinal Gasparri, du 21 juin 1921, adressée à M. l'abbé Guerry, le Pape louait les syndicats féminins de l'Isère.

De même, dans une autre lettre du 31 décembre de la même année, adressée à M. Zirnheld, il félicitait la Confédération française des travailleurs chrétiens.

Dans toute cette nombreuse série de documents, qui est loin d'être complète, se montre donc, précise et catégorique, la pensée pontificale : *L'organisation syndicale est non seulement licite, mais opportune et avantageuse, nécessaire même pour résoudre la question ouvrière.*

POLITESSE CHINOISE

Les éditeurs chinois, tout comme les éditeurs canadiens, reçoivent un nombre considérable de manuscrits.

Mais, pour refuser ceux qui ne sont pas à leur convenance, ils emploient d'amusantes circonlocutions.

Voyez plutôt cette lettre adressée par le directeur de la revue *Tain-Koo* à un auteur inconnu :

“ Très noblé frère du Soleil et de la Lune,

“ Je m'incline profondément devant vous, je baise la terre devant vos pieds et je sollicite la permission de vivre et de parler.

“ Votre précieux manuscrit a inondé de splendeur nos yeux et notre esprit.

“ Nous l'avons lu avec enthousiasme. Il ne nous est jamais arrivé d'examiner un travail comparable au vôtre par l'exactitude de vues, l'étendue et la profondeur des connaissances.

“ Si nous le publions, notre directeur se verrait dans l'obligation de le considérer comme le modèle du genre et de ne jamais donner à ses lecteurs d'autres œuvres qui soient inférieures à la vôtre.

“ C'est pourquoi, tremblant d'émotion, nous vous restituons votre manuscrit au nom de toute la rédaction qui se proclame votre éternelle esclave !... ”

Cette lettre a dû causer, certes, un vif plaisir à son destinataire. Mais peut-être eût-il préféré une modeste insertion.



UN PLATANE DES ANTILLES (À NASSAU, ILE BAHAMA)

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressés, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

MOT DÉCROISSANT

MESSE
MESS
MES
ME
M

EGNIGME

La cire à cacheter.

LOGOGRIPE

Mou — ton — mouton.

DEVINETTE

Ce sont les Génois, parce qu'ils sont toujours dans l'état de Gênes (de gène).

RÉBUS NO 57

La vie abonde en beaux mystères autant qu'en douloureux secrets.

Mot à mot. — Lave I — A bonde embaume — I stère — O temps — camp — doux loup — r'œufs — sec ré.

A trouvé des solutions partielles: Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery.

Ont trouvé toutes les solutions justes: Mmes V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H.; H.-O. Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me.

Les prix ont été envoyés aux deux heureuses concurrentes.

JEUX D'ESPRIT No 68

DEVINETTES

Quelle est la lettre de l'alphabet qui peut servir pour un dîner confortable?

LOGOGRIPE

Thémire prend une tasse
Et boit mon premier.
Thémire prend une glace
Et fait mon dernier.
Thémire est là qui passe
Offrant mon entier.

NOM HISTORIQUE

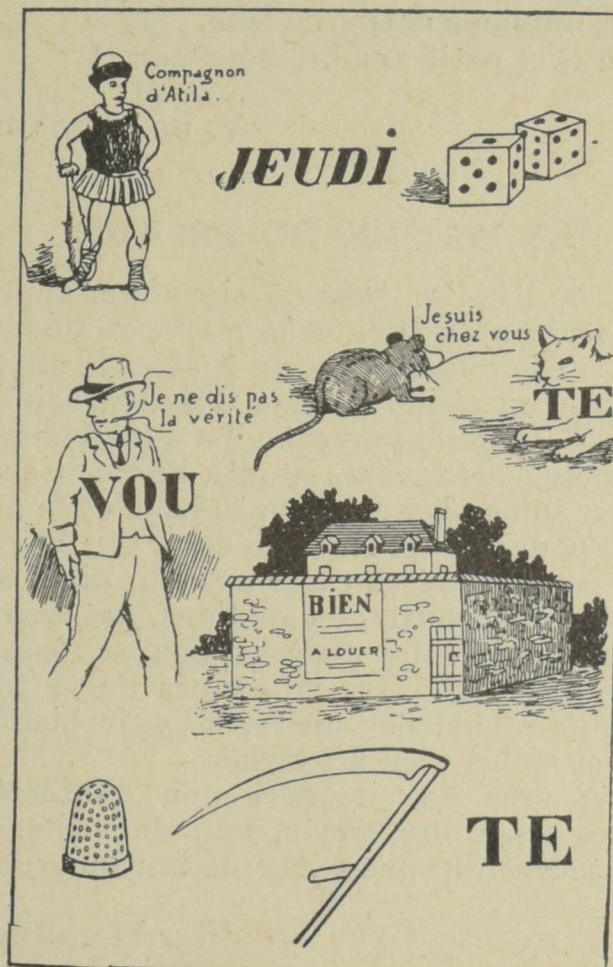
Empruntez une syllabe à chacun des trois noms suivants et composez avec ces syllabes un autre nom historique:

Aurelien — Tullus — Walter-Scott.

ENIGME

Je brille au second rang et m'éclipse au premier.

RÉBUS NO 58



L'enfant grondé

Je t'ai grondé... trop fort peut-être...
Et je me sens tout soucieux
En voyant grossir dans tes yeux
Ces deux larmes que j'ai fait naître.

Je m'étais trop vite irrité
D'un tort pur de toute malice ;
C'est oublié, c'est légèreté,
Et ton cœur n'était pas complice.

Je t'aurai dit, dans mon émoi,
Quelque vive et dure parole...
Mon bon enfant que je désole,
Va, j'en souffre encor plus que toi.

Qu'il en coûte d'être sévère !
Tâche, ami, de te souvenir
Du chagrin que se fait ton père
Quand il faut gronder et punir.

Garde sa douloureuse image
Dans ton petit cœur bien aimant ;
Si tu songes à ce moment,
Tu seras toujours, toujours sage.

Oh ! oui, c'est la dernière fois
Que tu fais mal et que je gronde...
Tu m'as bien compris, je le vois ;
Tu relèves ta tête blonde,

Tu t'élanças sur mes genoux...
Viens, viens ! C'est moi qui te rappelle...
Vite, oublions notre querelle,
Mon cher petit ; embrassons-nous !

V. DE LAPRADE.

LA MAISON DU PRETRE

Près de l'Église, près du cimetière, appuyée sur la maison de Dieu et la poussière des tombeaux, s'élève la maison du prêtre. Il est près de l'église où réside le Dieu trois fois saint ; il faut qu'il lui parle souvent ; il a à lui demander des grâces, des faveurs et des bénédictions, à implorer son assistance pour le juste et sa miséricorde pour le pécheur ; son cœur touche presque le cœur de Jésus et de ce cœur divin s'exhalent de continuelles émanations, des flammes de charité qui vont à son cœur pour se répandre ensuite sur toutes les infortunes de la terre, pour guérir bien des plaies, adoucir bien des peines et sécher bien des larmes.

Il est près du cimetière afin d'intercéder pour les âmes des morts, afin de veiller sur leurs cendres, jusqu'au jour de la résurrection.

Mgr MAGHIEU,
Év. de Regina.

Fructueuse conversation

PERSONNAGES

CHARLES, PAULETTE

La grille d'un parc. — Un banc.

CHARLES, puis PAULETTE

CHARLES, *posant sa valise et s'asseyant.* — Non je n'ai d'autre parti à prendre que de m'expatrier. Comment avouer à ma mère que, tandis qu'elle me croyait occupé de mes études, je dissipais en folies le fruit de ses épargnes ? Pauvre mère ! elle m'attend, elle se réjouit, elle compte les heures ; elle pense que je vais lui apporter mes diplômes... Quand elle saura que je ne suivais pas les cours, que je n'ai point passé d'examens, que je n'ai point présenté de thèses !... Elle qui avait tant de confiance en son Charles, qui espérait voir mon digne père revivre en moi ! Elle m'imaginait déjà exerçant comme lui la médecine, et comme lui étant le bienfaiteur de notre cher village... Oh ! comment ai-je pu oublier tout cela ? Comment ai-je pu ?... Partir, c'est ma seule ressource... Je m'embarquerai, j'irai en Amérique, je travaillerai... n'importe à quoi. Il n'y aura point de besogne trop pénible, trop grossière pour moi ; je mérite toutes les souffrances, toutes les humiliations. Je suis prêt à tout supporter ; et si un jour, à force de travail, je me suis réhabilité à mes propres yeux, alors, mais alors seulement...

PAULETTE, *chantant à la cantonade :*

Que je suis contente !
Que je suis contente !
Maman m'a pardonné !
Maman m'a pardonné !

(Elle entre en scène et aperçoit Charles.)

Ah ! un monsieur. *(Elle s'approche de lui.)*
Est-ce que vous venez pour parler à papa, monsieur ?

CHARLES. — Non, mademoiselle ; je ne connais pas monsieur votre père. J'étais fatigué ; j'ai vu ce banc et je suis entré pour me reposer.

PAULETTE. — Vous avez très bien fait, monsieur. Venez-vous de loin ?

CHARLES. — De Paris.

PAULETTE. — Oh ! oui, c'est très loin. J'y suis allée une fois avec maman, en wagon, et il a fallu beaucoup, beaucoup de temps... deux heures, je crois. C'était bien long de rester assise tout ce temps sur une banquette. Vous êtes venu à pied ?

CHARLES. — Oui, mademoiselle.

PAULETTE.— Je comprends que vous devez être fatigué. Peut-être que vous avez faim aussi, et soif. Il fait si chaud ! Je vais dire à ma bonne de vous apporter de quoi vous rafraîchir.

CHARLES.— Non, merci. Je n'ai besoin de rien que de me reposer. (*A part.*) Cette enfant est charmante ; elle me rappelle ma petite sœur. Pauvre chère petite Louise !... Je ne la reverrai peut-être jamais. (*Il soupire.*)

PAULETTE, *avec intérêt.*— Vous êtes triste, monsieur le voyageur ?

CHARLES.— Bien triste, mademoiselle.

PAULETTE, *caressante.*— Pourquoi ? (*Il soupire sans répondre.*) Est-ce que vous avez fait quelque chose de mal ?

CHARLES.— Hélas ! oui.

PAULETTE.— Oh ! que je vous plains ! On est si malheureux, lorsqu'on n'a pas été sage ! C'est comme moi ce matin, je ne l'avais pas été, et je me sentais toute triste ! Mais j'ai demandé pardon à maman, et à présent je suis si heureuse... si heureuse ! (*Elle lui prend la main.*) Écoutez, allez vite demander pardon à votre maman.

CHARLES.— C'est impossible. Mes fautes à moi n'ont aucun rapport avec les vôtres.

PAULETTE, *d'un air entendu.*— Parce que vous êtes plus grand et que, quand on est grand, on fait de plus grandes sottises ; mais cela ne fait rien, votre mère vous pardonnera tout de même.

CHARLES.— Non, elle ne le pourrait pas.

PAULETTE, *curieuse.*— Qu'est-ce que vous avez donc fait ?

CHARLES, *embarrassé.*— Ce que j'ai fait ?... Au lieu d'étudier, je m'amusais, je perdais mon temps.

PAULETTE.— C'est tout comme moi, ce matin. Au lieu d'apprendre ma leçon, j'ai lu des histoires amusantes. Vous voyez bien qu'on vous pardonnera !

CHARLES, *tristement.*— Non, je ne puis pas l'espérer.

PAULETTE.— Vous ne savez donc pas comme les mamans sont bonnes ?

CHARLES, *soupirant.*— Si, je le sais.

PAULETTE.— Eh bien ?

CHARLES.— Ma faute est trop grande pour que j'ose retourner vers ma mère.

PAULETTE.— Vous ne voulez pas demander pardon ? (*Il fait signe que non.*) Qu'est-ce que vous projetez alors ?

CHARLES.— Quitter la France ; m'en aller loin, bien loin.

PAULETTE, *vivement.*— Oh ! c'est ça qui est méchant, c'est ça que votre maman ne vous pardonnerait pas. Partir loin d'elle ! Et si elle tombait malade quand vous serez là-bas ?

CHARLES, *accablé.*— C'est vrai !

PAULETTE.— Vous voyez bien, vous n'aviez pas pensé à cela. Je vous dis qu'il faut aller la trouver bien vite et lui dire tout, et lui promet-

tre de travailler pour regagner le temps perdu. Savez-vous, moi, demain, j'apprendrai deux leçons au lieu d'une ; j'apprens très vite quand je veux. Eh bien ! vous ferez comme moi, vous apprendrez vos leçons doubles. (*Moment de silence, pendant lequel Paulette examine Charles dont le visage exprime le combat qui se livre en lui.*) Vous irez, n'est-ce pas ?

CHARLES, *se levant.*— Oui, oui, j'irai, j'avouerai tout. Je le sens, le salut est là...

PAULETTE, *battant des mains.*— A la bonne heure, vous êtes gentil maintenant ; et déjà moins triste, n'est-ce pas ?

CHARLES.— Bien moins triste. Oh ! merci ! car sans vous... (*On entend appeler Paulette à la cantonade.*)

PAULETTE.— C'est ma bonne. (*Elle veut s'éloigner.*)

CHARLES, *l'arrêtant.*— Vous vous nommez Paulette ?

PAULETTE.— Oui ; et vous ?

CHARLES.— Charles. (*La bonne continue d'appeler : Paulette ! Paulette !*)

PAULETTE.— Il faut que j'aille. Adieu, monsieur Charles, courez bien vite trouver votre maman ; moi, je prierai Dieu...

CHARLES.— Pour qu'elle me pardonne ?

PAULETTE.— Oh non, ce n'est pas nécessaire ; pour que vous soyez toujours sage désormais. Adieu ! (*Elle sort en courant.*)

CHARLES.— C'est la Providence qui m'a conduit ici, qui m'a fait rencontrer cette chère petite pour me montrer mon chemin. Oh ! le proverbe dit vrai :

DIEU PARLE PAR LA BOUCHE DES ENFANTS.

(*L'ami des enfants*)

Une jeune maman anglaise désespérait d'apprendre ses lettres à sa petite fille âgée de quatre ans. Elle eut l'idée d'user d'un expédient :

— Aujourd'hui, Katie, lui dit-elle, je ne vous apprendrai rien ; nous allons changer de rôle : c'est moi qui serai la petite fille et c'est vous qui serez la maman et qui m'apprendrez à lire.

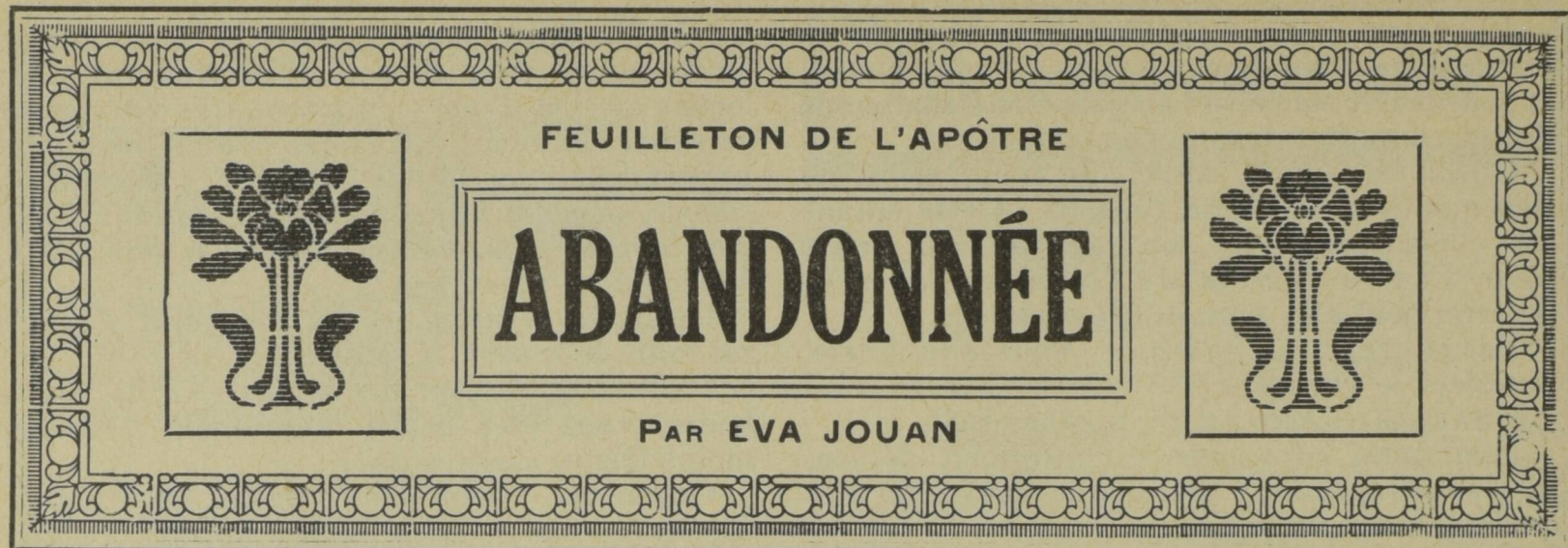
— Vraiment, je puis être la maman ? fit Katie avec joie.

— Mais oui.

— Eh bien ! fit alors l'espiègle, imitant de son mieux le ton de sa mère, puisque vous avez été bien sage, Katie, je vous donne congé pour toute la journée.

Un jour vint où l'Hostie sortit des catacombes. Partout où elle se posait, un lis naquit de son rayon : un couvent de vierges, une abbaye de moines, une famille chrétienne.

Chanoine COUBÉ.



5

CHAPITRE VIII

L'ÉDUCATION DE MIREILLE

(Suite.)

Les deux jeunes femmes formaient un groupe délicieux près du grand piano se détachant sur une admirable tapisserie des Gobelins. Alice, dans une robe d'un gris argenté aux passementeries blanches ; Paule revêtue d'une toilette de soie d'un bleu pâle, brochée de fleurs plus pâles encore.

Des roses ornaient aussi leurs chevelures et leurs ceintures. Ainsi l'avait voulu Mireille, qui, avec un tact étrange chez une si jeune enfant, avait choisi des fleurs de neige pour parer Yvonne, la blonde orpheline, si frêle sous ses vêtements sombres.

Et le duo harmonieux du maître réunit les deux voix fraîches et pures en des envolées qui faisaient rêver des flots bleus, caressés par le zéphir, que les strophes cadencées retraçaient.

— C'est sur l'eau que cette mélodie devrait se chanter avec un accompagnement de guitare, dit Paule, en pivotant sur sa banquette, le morceau terminé. Par cette belle soirée, elle serait plus délicieuse encore.

— Allons sur le lac ! s'écria Mireille ! Oh ! voulez-vous ? Cela sera si charmant !

Et déjà elle se levait et semblait implorer leur assentiment.

Toutes rirent de cet enthousiasme.

— Nous allons prendre une tasse de thé, dit Mlle Irène, ensuite nous irons reconduire Alice, et chacune regagnera sa chambre. Il est trop tard pour songer à aller chanter sur le lac.

— Mais un autre soir, vous le permettrez, n'est-ce pas, tante Irène !...

La voix de la petite fille se faisait insinuante.

— Oui, oui, petite enjôleuse ! En attendant, passons dans la salle à manger.

Et bientôt, sous le doux éclat de la lune et du ciel étoilé, par ce chemin creux bordé de bruyères à la délicate senteur, le petit groupe s'acheminait vers Cléguer.

Et c'était toujours l'instruction de Mireille que toutes avaient en vue. Le firmament étincelant faisait ce soir-là le sujet de la conversation, comme

dans une promenade matinale c'eût été la flore charmante des prairies et du bord de la rivière. On nommait à l'enfant quelques-unes de ces merveilleuses étoiles, fleurs d'or de la voûte céleste, en lui faisant connaître en même temps la bonté et la puissance de Dieu.

Mireille, élevée par Juana, dont la piété était grande malgré ses fautes, était elle-même excessivement pieuse. C'était toujours avec une joie très vive qu'elle se rendait à la messe chaque dimanche, et assez souvent dans la semaine, depuis que sa santé le lui permettait.

Paule avait commencé à lui faire étudier le catéchisme ; elle désirait qu'elle pût être prête pour la première Communion au mois de mai suivant, et c'est de tout cœur que la petite fille s'initiait aux préceptes et aux mystères de notre religion.

La nature de Mireille était extrêmement poétique et tendre. Aussi son livre par excellence était l'Histoire Sainte, qu'elle se plaisait à relire avec un intérêt toujours nouveau. La scène si gracieuse de la moisson où Ruth rencontra Booz, celle si touchante de Joseph vendu par ses frères, le berceau de Moïse aperçu sur le Nil par la fille de Pharaon la ravissaient.

Puis c'était la naissance de l'Enfant-Dieu, avec son cortège d'anges, de bergers et de mages. Oh ! cette nuit de Noël, avec quelle impatience elle en attendait la venue !

— Car nous irons à la messe de minuit, n'est-ce pas, maman, disait-elle.

Et Paule était si remuée par ces deux syllabes, dites par cette voix caressante, elle qui ne croyait jamais les entendre, qu'elle promettait tout dans un baiser.

Elle voulut faire connaître Lorient à sa fille. Il fallait bien l'initier à l'histoire des grands hommes dont les statues en ornent les principales avenues. Une d'entre elles captivait surtout la jeune femme, c'était celle de Brizeux, le poète des Bretons et de Marie ; elle l'aimait parce que, comme elle, il avait chéri sa Bretagne, il l'avait chantée et fait glorifier.

— Si tu le veux, Mireille, dit-elle un beau matin d'août, que le soleil légèrement voilé par quelques nuées blanches ne donnait qu'une chaleur tempérée,

si tu le veux, nous nous rendrons à Lorient, que tu ne connais pas. Après avoir visité la ville et le cher docteur, nous passerons par Kerentrech pour embrasser les petits amis Kerlan.

Et l'enfant avait commencé par embrasser sa mère, comme pour la remercier, mais son sourire était contraint.

Bientôt, conduites par Guillaume, elle roulaient sur la grande route, confortablement assises dans la légère voiture.

Cette phrase dite par Paule revenait à l'esprit de Mireille en voyant apparaître les premières maisons de la sous-préfecture. Ne pas connaître Lorient ! Avec quel frisson d'angoisse au contraire elle se rappelait cette place d'Alsace-Lorraine ! Elle y avait tant souffert pendant ces représentations qui la mettaient au supplice, surtout dans cet état de faiblesse où la jetait l'anémie dévorante !

Et cette église Saint-Louis, aux lourds piliers, où Juana l'avait menée un soir, comme si elle n'eût pas osé affronter les regards sous la pleine lumière du jour. Elle y avait entendu pleurer la malheureuse femme, aux pieds de cette Vierge dont le miséricordieux sourire était pourtant fait pour consoler et pardonner. C'est avec une réelle tristesse qu'elle passa dans ces rues, en cherchant inconsciemment parmi tous ces visages inconnus les grands yeux noirs de Juana.

Elle était vide de baraques et de roulottes, cette place d'Alsace-Lorraine, quelques rares passants la traversaient, et les grands arbres ne jetaient plus leurs ombres sur la foule joyeuse.

Paule s'était aperçue de cette attitude attristée qu'elle n'avait pas vue chez la petite fille depuis de longs jours. Et sur sa remarque déjà alarmée :

— Je suis un peu fatiguée, avait-elle répondu.

— C'est l'air raréfié de la ville qui en est la cause, chérie ; tu es habituée maintenant à la paix des champs. Aussi allons-nous y retourner.

Elles se rendirent tout d'abord chez le Dr Conlau dont l'aimable femme combla Mireille de caresses et de friandises. Après avoir parcouru la Bôve, où s'élève la belle statue en marbre blanc du compositeur Victor Massé, la place Bisson, avec le monument du héros lorientais de ce nom, elles arrivèrent au square où le doux chantre de la Bretagne sourit à la mer au milieu des fleurs.

Mireille s'était un peu ressaisie, et lorsque Paule voulut remettre à un autre moment le pèlerinage au cimetière où se trouve la tombe du poète, elle insista pour y aller.

— Ma fatigue commence à se dissiper, dit-elle ; puis je ne l'augmenterai pas, puisque je n'ai pas à marcher.

La voiture se dirigea vers Carnel, où la nécropole des Lorientais s'étale devant les flots mouvants, avec ses grands beaux arbres et ses murs revêtus de lierre.

Sympathisant avec tout ce que Mlle de Montscorff aimait, ce fut d'un air recueilli que l'enfant s'agenouilla sur le tombeau de Brizeux.

— Tu vois, Mireille, le chêne qu'il avait désiré ombrager son buste.

Et Paule murmurait :

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne
[sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :
" C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer ;
" Il aimait son pays et le faisait aimer."

Il fallut songer au retour, malgré le charme qu'éprouvaient ces deux natures poétiques à errer entre les tombes fleuries par ce bel après-midi, où une brise fraîche soufflait de la mer. Elles regagnèrent la voiture et furent bientôt à Kerentrech, après avoir retraversé Lorient.

Quel accueil chaleureux Mireille reçut dans la petite maison du faubourg ! C'était aussi un foyer qu'elle retrouvait là !

Et l'enfant pieuse, en quittant les nobles cœurs qui l'habitaient, remerciait Dieu de toute son âme, car elle se dirigeait encore vers un autre intérieur où battaient des cœurs nobles et bons dont elle était la petite reine.

DEUXIÈME PARTIE

L'INCONSOLÉE

CHAPITRE PREMIER

LE CASTILLO DES ROSES

Les Baléares !

A ce nom, quelle évocation de ciel d'azur se reflétant dans la mer immense, de fleurs et de parfums, de vols d'hirondelles et de chants d'oiseaux, de brises tièdes et de beaux horizons !

Et cependant les deux îles principales de cet archipel, sans parler des Cabrera, de douloureuse mémoire, diffèrent assez sensiblement l'une de l'autre par la température.

Quand Majorque est abritée des grands vents du large par ses montagnes et les côtes de l'Espagne, Minorque en est la proie. Aucun abri ne la protège des vents impétueux du golfe du Lion et des flots irrités qu'ils soulèvent.

Leur extrême violence se remarque par l'aspect des arbres de Minorque. Sur certains points exposés plus cruellement aux furies de l'air, ils se tordent et inclinent vers le sol leurs branches échevelées, aux feuilles roussies. Les racines sortent presque de terre : elles ont l'aspect de bêtes monstrueuses, en des poses farouches ou implorantes. Et les sifflements du vent ajoutent encore au tragique de ces attitudes. Ces arbres semblent souffrir et se plaindre de cette aridité du sol et de cette inclémence du ciel qui ne leur permettent pas d'étendre de puissants rameaux.

Il est certainement des vallées abritées où les beaux arbres croissent, libres de toute contrainte, où les fleurs peuvent élever vers l'azur leurs grâces parfumées, par exemple au *branco* d'Algendar, où se trouvent de véritables et nombreuses beautés naturelles ; mais les côtes se ressentent toujours des folles brises du large.

Majorque jouit, au contraire d'un climat tiède et bienfaisant. Elle s'étale sous le soleil, souriante et ravie, et la brise légère, qui, par instant, passe sur elle, est tout embaumée des senteurs des fleurs et rafraîchie par les flots qui, doucement enlacent l'île charmée d'une ceinture mouvante d'un bleu de rêve.

Le voyageur que la fortune amie dirige vers ces îles peut les parcourir de nuit et de jour sans redouter de fâcheuses rencontres. Pas un malfaiteur ne l'attaquera sur sa route, dans les lieux les plus écartés ; pas un animal dangereux ne s'élancera d'un buisson pour lui porter une mortelle blessure.

Non seulement l'accueil le plus cordial lui sera fait, mais il rencontrera sur différents points de Majorque des lieux de refuge, ou *kospederia*, et pendant trois jours il y trouvera un lit, une table où sont servies l'huile et les olives, et du feu pour faire cuire les aliments apportés.

Majorque réunit tout ce qui peut charmer l'esprit, les yeux, le cœur. Une nature admirable où les côtes splendides mènent aux montagnes grandioses, où les bois touffus ont pour contraste les plaines fleuries des plantes les plus odoriférantes, où les grottes merveilleuses et enchantées se succèdent pendant des lieues, de plus en plus belles et mystérieuses.

Qu'elle est riante, cette Palma, la capitale de l'île, avec ses maisons blanches comme de beaux marbres, se mirant dans l'onde bleue, ou s'étagant parmi les luxuriantes verdure que trouvent les flèches élancées de ses nombreuses églises !

Par des chemins charmants bordés de lavandes, de bruyères arborescentes, de myrtes, de romarins, on gagne le Terreno, ce faubourg de Palma, où s'élèvent les maisons de plaisance que les Majorquins riches habitent pendant l'été. Certaines se trouvent à une demi-heure de la ville, et toutes offrent un aspect hospitalier, avec les jardins fleuris et ombrés qui les entourent, la mer au chant berceur qui plisse non loin sa robe d'azur.

Une poétique habitation se montrait, plus gracieuse encore, à travers les orangers de son jardin. Un peu à l'écart des autres, elle se détachait, toute blanche, dans des enlacements de fleurs, sur la verdure sombre des beaux arbres qui formaient son petit parc. On la nommait le *castillo des Roses*, et ce nom lui convenait bien. De splendides arbustes étoilés de roses de toutes teintes enguirlandaient les larges balcons qui se continuaient tout autour de l'édifice.

Le petit château n'avait qu'un étage au-dessus de son rez-de-chaussée ; les hautes fenêtres en ogives étaient séparées par un pilier de marbre blanc du plus bel effet. Le toit avait un auvent sculpté qui protégeait les balcons ; ils formaient ainsi une longue galerie ou salon extérieur que des nattes, des sièges de toutes formes, de petites tables garnissaient d'une façon confortable et originale.

Sur une chaise longue, adossée à un grand rosier du balcon, une jeune femme était à demi étendue. Dans sa simple robe blanche, avec ses grands yeux bleus, sa chevelure d'un blond doré et soyeux, son

teint pâle où ses lèvres se détachaient aussi rouges que les fleurs des grenadiers de la terrasse, il émanait d'elle un charme pénétrant, en ce décor bien digne d'encadrer sa beauté.

Mais une immense tristesse se lisait dans ses claires prunelles, quand elle en soulevait languissamment les paupières, et bien souvent des larmes glissaient sur ses joues amaigries, surtout quand elle se trouvait seule, comme à cette heure, et qu'un air mélancolique venait surexciter encore sa sensibilité malade.

Les sons d'un piano se faisaient entendre, en effet, dans une des pièces du rez-de-chaussée, et une mélodie berceuse, jouée par un maître en cet art, parvenait jusqu'à la jeune femme qui penchait encore plus sa tête lourde de pensées amers.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !... s'écria-t-elle soudain, en joignant ses doigts frêles dans un geste désespéré. Ne pourrai-je donc jamais oublier ? Mon cœur qui bat, affolé, dans ma poitrine, ne se calmera-t-il jamais ?... Oh ! je le voudrais tant pour lui ! Il serait si seul, si malheureux, si je disparaissais de sa vie !... Mon Dieu ! pitié ! Rendez-moi la santé ; accordez-moi la grâce de ne plus me souvenir !...

Et des larmes brûlantes sillonnèrent le visage sans couleur et sans joie, pendant que les mains de la malade se crispaient sur ce cœur, dont les palpitations redoublaient au lieu de s'apaiser.

La jeune femme prit un petit flacon de cristal enrichi d'or, et respira longuement les sels réparateurs qu'il contenait. A ce moment le piano ne résonna plus. Avec une hâte fébrile, elle essuya les pleurs qui embrumaient encore ses grands yeux et s'apprêta comme pour recevoir un visiteur.

La porte-fenêtre du balcon s'ouvrit ; un homme grand, brun, d'une distinction extrême, portant environ une trentaine d'années, s'approcha souriant, de la jeune malade.

— Comment trouves-tu cette sérénade d'un compositeur majorquin, chère ? lui demanda-t-il avec une infinie douceur dans la voix.

— Charmante, Roger ! Je te remercie de me l'avoir fait entendre.

— Non, tu n'as pas à m'en remercier ! reprit-il avec tristesse, après avoir déposé sur le front soucieux qui se levait vers lui un baiser, où il y avait autant de paternelle bonté que de tendresse amoureuse. Je vois encore des traces de larmes sur ton visage. Je ne voulais que te faire plaisir, et j'augmente encore ta peine ! Marie, Marie, ne pourras-tu pas vivre pour celui qui t'aime, pour ton mari qui n'a plus d'autres joies que les tiennes ?

La jeune femme prit les mains de Roger entre les siennes, et le regardant avec des yeux où brillait un ardent désir de lui plaire :

— Tu sais bien que chaque jour je ne demande pas d'autre grâce à Dieu ! Tu es aussi tout pour moi, et quand j'ai voulu m'arrêter dans cette île, il y a quelques mois, c'est que, si je dois trouver l'oubli et revenir à la santé complète, c'est bien ici, devant ce splendide horizon, dans cet air pur et parfumé.

— Oh ! oui, aie confiance, Marie ! Tu guériras dans cette île enchanteresse. Nous serons encore heureux comme autrefois, l'un par l'autre, l'un pour l'autre.

La malade secoua sa tête blonde.

— Il ne faut plus songer au complet bonheur, ami, il n'existe pas sur cette terre d'exil ; que Dieu nous y accorde encore quelques années de paix, et je le bénirai.

Un silence s'établit entre ces deux êtres qui paraissaient avoir tant d'affection et de bonne entente entre leurs cœurs. Les doigts unis, ils regardaient la nature merveilleuse qui les entourait s'endormir lentement dans le calme du soir.

Septembre touchait à sa fin, mais dans cette île privilégiée, ce mois où l'automne commence avait encore la splendeur d'un rayonnant été. Les parfums des fleurs montaient, très doux, vers eux ; la mer, sillonnée par les légères balancelles, se moirait sous les feux du soleil couchant.

La barcarolle d'un pâtre ramenant son troupeau de chèvres, aux clochettes tintantes, leur parvint sur les ailes d'une brise tiède et embaumée. Soudain l'*Angelus* y mêla ses sons pieux, et un même mouvement fit se courber les fronts de Marie et de Roger, qui unirent encore leurs âmes dans une même prière.

Quand ils les relevèrent, les yeux de la jeune femme étaient encore humides. Alors, d'un accent où vibrait l'angoisse la plus intense, Roger, se penchant vers elle, lui murmura les vers exquis que le poète adresse à la *Désolée* :

Dire que je suis là, mon ange, et que tu pleures,
Mourante comme un lys qui cherche le soleil ;
Dire que ton chagrin veille et compte les heures
De tes longues nuits sans sommeil !

Marie eut un regard qui implorait.

— Donne-moi mon rosaire, mon Roger, dit-elle, et aie confiance. Si Dieu le veut, je te serai rendue.

Il prit dans une coupe le chapelet béni en perles précieuses, qu'une grande croix d'or terminait, et le lui tendit.

— Prie, Marie, et puise la résignation dans ta prière.

Et sentant aussi les pleurs le gagner, il sortit.

Quelques instants plus tard, Roger se promenait, d'un pas saccadé, sous les orangers du jardin, à travers les branches fleuries desquels apparaissaient déjà les premières étoiles.

Le charme de cette splendide soirée n'influa pas sur lui ; sa belle tête brune, aux grands yeux noirs striés d'or, se penchait vers sa poitrine. Il ne pensait qu'à la bien-aimée qu'il avait laissée, triste et lassée, sur la terrasse, son rosaire entre les doigts, cherchant dans la prière, un apaisement à son mal physique et moral. Et, d'une voix où passaient des larmes, il se murmurait la dernière strophe de la poésie si bien appropriée à leur situation :

Et je m'en vais sous l'œil des étoiles moroses,
Portant la double croix de son mal et du mien,
Criant au ciel, criant à la pitié des choses :
Elle pleure, et je ne peux rien !...

CHAPITRE II

UN RETOUR VERS LE PASSÉ

Avant de venir chercher un refuge pour une immense souffrance et un chagrin sans repos dans cette île bénie de Majorque, le comte Roger de Peilrac habitait les environs de Bayonne. Il résidait dans la vieille demeure familiale aux tours gothiques, où il avait grandi entre ses parents, dont il était l'unique enfant.

Leur fortune lui permettant de vivre selon ses goûts, il les quittait souvent pour entreprendre de longs voyages. Il en revenait enthousiasmé ; sa nature poétique lui faisait apprécier mieux qu'un autre les beautés naturelles, les merveilles des pays et des villes qu'il traversait.

A l'aide des notes et des dessins pris pendant ces excursions, il rédigeait des relations charmantes que toutes les revues, appréciant ce genre littéraire, auraient été heureuses de publier. Le charme du style, la fidélité des descriptions, l'art des dessins donnaient à ce travail une réelle valeur.

Quel charme, après ces excursions lointaines, de s'asseoir au foyer, où l'avaient attendu, patient, le comte de Peilrac, esprit profond, au caractère loyal, et sa femme, la douce comtesse Mathilde, dont la distinction et la bonté étaient sans égales. Dans le grand salon, qu'une longue suite d'ancêtres aux goûts artistiques avaient orné de meubles rares, d'objets d'art, de splendides peintures, ils passaient de bonnes soirées, où la causerie alternait avec la musique, pendant que la bise sifflait dans les grands arbres dépouillés.

Un feu pétillait dans l'âtre immense, dans lequel on plaçait facilement une grosse souche moussue. La comtesse travaillait sous la lampe, dont le large abat-jour soyeux tamisait la trop vive lumière, tout en écoutant le comte et Roger parler de ces contrées si belles qu'ils connaissaient tous deux.

— Je voyage par la pensée tant vos descriptions sont colorées, mes biens chers, disait-elle en leur souriant.

Parfois de vieux amis des environs qui, comme les châtelains de Peilrac, ne quittaient pas leurs domaines malgré l'hiver, venaient augmenter le cercle intelligent et aimable autour de la vaste cheminée, aux montants admirablement sculptés. Un thé exquis était servi par la maîtresse du logis dans cette tiède atmosphère, où les plantes de la serre jetaient une note gaie et des parfums pénétrants.

Et l'hiver passait, rapide, au milieu de ces plaisirs de l'esprit et du cœur. Car les pauvres n'étaient pas oubliés par ces âmes nobles, qui auraient craint de jouir des biens que leur donnait la richesse s'ils n'en avaient porté une large part aux malheureux.

Roger employait les heures de la journée à des travaux littéraires. Il collaborait à plusieurs journaux où ses relations de voyage, ses articles scientifiques et sociaux étaient toujours les bien accueillis. Mais malgré cet emploi sagement équilibré du temps, la venue du printemps le trouvait inquiet ; il aspirait à d'autres horizons. Sachant combien sa pré-

sence était douce au cœur de ses parents il ne pouvait se décider à parler de départ, malgré son extrême désir de recommencer ses courses à travers le monde.

Sa mère, sans cesse occupée de ce fils unique et bien-aimé, en faisait la remarque au comte.

— Notre Roger est un peu las de cette vie, trop cloîtrée pour ses vingt-cinq ans ; je crois qu'il désire encore s'en aller sous d'autres cieux.

Et comme le comte passait sa longue main sur son front à peine ridé, d'un air soucieux :

— Il nous reviendra à la fuite des hirondelles, faisait-elle en riant ; et notre hiver se passera encore bien joyeusement près de lui.

— Vous êtes la meilleure des mères, Mathilde, vous placez la joie de votre enfant avant la vôtre, car, avouez-le, cette absence vous laisse aussi bien attristée ?

— Je ne saurais le nier : comment ne pas regretter un fils comme Roger !

Et dans les yeux de Mme de Peilrac brillait une fierté sans bornes.

— Mais il est si jeune encore reprenait-elle, que je comprends très facilement ce goût des voyages qui le domine. Il le tient de vous, mon cher ami, puisque le mariage a seul pu vous retenir au logis.

— Oui, vous avez raison, comme toujours. Mathilde. Lorsque Roger aura enfin rencontré la femme rêvée, il demeurera comme moi dans le vieux château ancestral. Qu'il la trouve donc bientôt, cette compagne ; et je ne forme qu'un souhait, c'est qu'elle soit, comme vous, l'ange du foyer.

M. de Peilrac avait baisé avec émotion la main fine et blanche que sa femme lui tendait, les yeux un peu humides.

Et le soir, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre joyeuse, il disait à son fils :

— Les hirondelles sont de retour, Roger : à quand ton départ ?

— J'y pense ! répondit franchement le jeune homme. Ce qui m'arrête, c'est qu'il faut encore me séparer de vous. Ah ! si vous vouliez m'accompagner !

Un éclat de rire, un peu contraint il est vrai, accueillit cette exclamation.

— Y songes-tu, enfant ? Quitter, à nos âges, notre demeure et nos habitudes ! s'écriait la comtesse. Non, non, pars, profite des beaux jours revenus : nous aurons toute la mauvaise saison pour nous rassasier de toi.

Et Roger partit, après avoir embrassé les chers vieux qui ne voyaient qu'une chose : son complet bonheur.

Une terrifiante nouvelle vint l'affoler en Grèce, lorsqu'il se préparait à étudier ces monuments d'un grandiose passé. Un télégramme, effrayant dans son laconisme, lui fut remis à Athènes. Il disait :

Père mourant, retour immédiat.

Roger pâlit, comme si la funèbre visiteuse l'eût aussi touché de sa froide main, et il s'écria d'un accent désespéré :

— Mon père est mort !... Je ne le verrai plus ; Malheureux que je suis de l'avoir quitté encore !...

Et une crise de larmes et de sanglots l'avait jeté terrassé sur un siège. Ces pleurs le sauvèrent de ce transport terrible qui menaçait son pauvre cerveau en feu. Il put faire ses préparatifs de départ, et il arriva à Peilrac assez à temps pour embrasser encore une fois ce père qu'il trouva couché dans son cercueil.

Une congestion cérébrale, occasionnée par un grand froid contracté à la chasse, avait emporté le comte en quelques heures. Il avait été rapporté au château sans connaissance, et ne l'avait recouvrée que quelques instants avant l'heure suprême, en pressant les mains de sa femme et de l'abbé Coural, un ami de toujours, qui était venu l'administrer. Mais pas une parole n'était sortie de ses lèvres convulsées.

Le désespoir du jeune comte fut immense, comme avait été sa tendresse. Il se reprochait amèrement d'avoir abandonné ses parents pour ces courses sans trêve, et cela en des termes tels, que sa mère craignit pour sa raison. Il fallut toute sa douceur, toute son affection pour ramener ce pauvre esprit égaré par l'excès même de sa douleur. Elle oublia son propre chagrin, pourtant bien profond, pour ne songer qu'à consoler, à faire rentrer l'espérance dans cette âme affolée.

— Ton père m'a serré les doigts deux fois, mon cher aimé, disait-elle tendrement à Roger, assis, les yeux hagards, dans la chambre du cher disparu. C'est que tu étais présent à sa pensée ; c'était pour me dire de te donner son dernier adieu.

— Oh ! je ne me pardonnerai jamais, jamais de l'avoir laissé, quand il avait si peu de jours à vivre !

— Pouvais-tu le prévoir ? Aurais-tu pu retarder le moment inévitable ? Non, n'est-ce pas ? Alors, résigne-toi à la volonté de Dieu, mon pauvre ami, et ne me rends pas encore plus malheureuse par ce désespoir qui me navre.

— Vous pouvez me prêcher la résignation, vous, mère ; vous avez toujours vécu à ses côtés comme une femme aimante et fidèle ; mais moi, son seul fils, moi qui l'ai abandonné !...

Et une violente crise nerveuse venait le terrasser.

Le médecin de la famille prescrivit un changement de lieux pour calmer ce malheureux esprit.

— Il n'y consentira jamais, docteur ! affirma la comtesse.

— Je le crois, Madame, aussi c'est vous que je vais envoyer à Nice pour y passer la fin de l'hiver, sous prétexte que vous avez besoin d'un air plus doux et plus ensoleillé.

Et pour sauver sa mère d'une mort imminente si on la laissait à Peilrac par ce froid hiver, Roger voulut bien partir. Lorsque le printemps les ramena au château, le temps avait fait son œuvre. Si les regrets étaient toujours amers, le désespoir ne hantait plus le jeune comte, et tout danger pour sa santé avait disparu.

Mais il s'était juré de ne plus quitter sa mère, et il tint parole. Malgré toutes ses instances, il ne consentit jamais à la laisser seule ; toutes les saisons les trouvaient ensemble dans le splendide domaine où tout leur rappelait le cher mort. Ils pouvaient y parler de lui à toute heure, devant les objets familiers qui lui avaient appartenu, et qu'ils considéraient comme de véritables reliques.

Mme de Peilrac n'avait qu'un désir : marier son fils, afin de ne pas le laisser seul lorsque la mort l'atteindrait à son tour. Mais toutes ses prières étaient vaines.

— Je ne connais pas de jeune femme réalisant mon idéal, mère, et je ne veux pas me marier sans aimer profondément celle que je vous donnerai pour fille. Puis, à quoi bon placer un tiers entre nous ? Ne sommes-nous pas bien ainsi avec nos souvenirs ?

— Mais si je disparaissais, Roger !...

Il ne la laissait pas achever.

— Si cela arrivait, mère aimée. Dieu, dans sa bonté, ne me laisserait pas vous survivre ; nous partirions ensemble rejoindre tous les nôtres.

Le temps, encore une fois, eut raison des regrets stériles. Le jeune comte reprit sa plume ; il écrivit encore, et lorsque Mme de Peilrac lui parlait parfois de mariage, il ne se refusait plus à envisager cette hypothèse.

— Dès que je rencontrerai la jeune fille rêvée, mère, je vous la présenterai, triomphant.

— Presse-toi, mon Roger, tu auras bientôt vingt-huit ans, et j'ai le plus vif désir de voir ce château s'égayer aux rires de blonds enfants qui seront les tiens.

Et le jeune homme souriait, en disant encore :

— Espérez !

CHAPITRE III

PENDANT L'ORAGE

Pour donner un aliment de plus à son activité, Roger s'était imaginé de se composer un herbier de toutes les fleurs charmantes des plaines et des Pyrénées.

Cet herbier, fait avec goût et savoir, était déjà très fourni de plantes rares et originales. Il se proposait de les classer ensuite en relatant les lieux où elles croissent, et les saisons de leur apparition sur tel ou tel point, dans une sorte de géographie botanique de la contrée qu'il habitait.

Mme de Peilrac avait été enchantée de cette distraction utile et agréable à la fois : elle permettait à son fils de faire ces longues promenades qui lui redonnaient force et courage. Elle l'y excitait en lui demandant de lui rapporter ces simples, avec lesquels elle préparait différents remèdes, très propres à adoucir les petits maux de ses gens et des malheureux qu'elle visitait.

— J'ai besoin de sauge pour mes infusions, Roger, et de romarin qui, macéré dans du vin, me donnera une baume aromatique si précieux pour guérir les blessures et les contusions ; j'espère que tu m'en rapporteras.

— Vous pouvez y compter, mère !

Et le jeune homme partait dès l'aube, alors que la campagne est si belle à contempler avec ses fleurs

constellées des perles de la nuit, que le soleil n'a pas encore fait dissoudre.

Vêtu selon les saisons d'un costume de toile ou de velours, de longues guêtres emprisonnant ses jambes nerveuses, un béret basque posé sur ses cheveux noirs qu'il portait assez longs, une gaieté en ses yeux et sur sa bouche à la fine moustache, le jeune comte avait fort grand air, quand, la boîte du botaniste au dos, son alpenstock à la main, il partait pour la cueillette, suivi de Topaze, sa belle chienne à la tête vraiment intelligente, dont la robe blanche était semée de taches feu.

Et pendant des heures qui lui semblaient bien courtes, il herborisait avec une patience infatigable, éprouvant une joie sans égale lorsqu'elle était récompensée par la découverte d'une plante rare. Le soir, au retour, il se hâtait de gagner la tour où il pressait ses chères plantes, après les avoir montrées à sa mère qui se réjouissait de le voir joyeux.

Un jour de mai qu'il se trouvait assez loin du domaine, dans une plaine non encore visitée, il fut surpris par une orage d'une violence extrême, comme il en éclate subitement dans ces contrées montagneuses. Les roulements du tonnerre se succédaient sans interruption, et la foudre était tombée plusieurs fois non loin de lui, abattant de beaux arbres qui élevaient leurs puissants rameaux, où s'arrêtaient la brise et les oiseaux, il y avait quelques minutes à peine.

La chienne, affolée, marchait près de son maître, la tête basse, la queue entre les pattes, et c'est en vain que Roger voulait la rassurer ; elle tremblait affreusement à chaque détonation.

Soudain la pluie tomba en larges gouttes, très espacées tout d'abord, mais qui, d'après la grosseur et la noirceur de la nuée, menaçait de continuer, errée et persistante.

— Il nous faut chercher un abri, ma Topaze, s'écria le comte ; il ne serait pas agréable d'être trempé à fond.

Et, accélérant encore son pas, il gagna une avenue de trembles menant à un joli castel qui s'ombrageait sous de beaux marronniers. Il passa la grille hospitalièrement ouverte, traversa la pelouse étoilée de corbeilles fleuries, et atteignit le perron de l'édifice, quand, le nuage cravant enfin, la pluie tomba avec une intensité extrême. Aussi le coup de marteau que Roger appliqua sur la porte d'entrée s'en ressentit-il, et fut un coup de maître.

Une petite servante, d'une quinzaine d'années, les yeux agrandis par la terreur, sous son mouchoir rouge noué pittoresquement autour de ses cheveux noirs, lui ouvrit d'une main tremblante.

— Je voudrais parler au maître de cette demeure, dit le comte.

— Il n'est pas là, Monsieur, balbutia la fillette.

Un terrible coup de tonnerre la fit se reculer en poussant un cri de frayeur, et le jeune homme en profita pour entrer avec Topaze dans le vestibule, et refermer la porte.

— Ne vous effrayez pas ainsi, mon enfant, vous n'êtes pas en danger ! Vous vous trouvez seule au château !

— Non, Mademoiselle est au salon ; mais elle a bien peur aussi.

Et la petite bonne se bouchait les oreilles en se dissimulant derrière un immense palmier.

Une jeune fille pâle et blonde, dont la robe rose aux vaporeuses dentelles rehaussait encore la grâce souleva la portière du hall. Dans ses grands yeux bleus se lisait une terreur aussi profonde que celle qui affolait sa compagne.

Roger courba sa haute taille très respectueusement devant elle, en s'excusant de s'être introduit avec ce sans-gêne.

— Cet orage en est la cause, Mademoiselle.

— Vous êtes le bienvenu *aux Trembles*, Monsieur, lui répondit-elle d'une voix harmonieuse, et d'autant plus que nous y sommes toutes seules, Étiennette et moi. Et ce tonnerre nous terrifie !

Un fracas épouvantable jeta les jeunes filles sur un canapé, les traits bouleversés, avec cette exclamation :

— Mon Dieu ! ayez pitié de nous ! . . .

La foudre venait encore de zébrer le ciel.

— C'est le coup final, Mademoiselle, fit le comte, l'orage va s'éloigner ; la pluie a dégagé l'air de cette électricité qui vous effraye.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai !

En effet, après quelques roulements sourds, tout bruit alarmant cessa ! Seul, celui de l'eau cinglant le toit et les vitres continuait de se faire entendre.

— Entrez au salon, Monsieur, dit la jeune fille.

Elle avait repris toute son assurance, mais sa pâleur décelait encore un certain trouble.

— Je suis très bien dans cette pièce, Mademoiselle, ma toilette n'est vraiment pas présentable !

Et il jetait un regard embarrassé sur ses vêtements mouillés.

— Vous me voyez bien confus d'avoir été forcé de me présenter ainsi devant vous.

Puis il s'inclina et ajouta :

— Je suis le comte Roger de Peilrac, j'habite avec ma mère le château de ce nom, et je m'en suis éloigné ce matin pour herboriser dans ces parages.

— Je me nomme Marie Horman, répondit-elle avec un sourire ; je réside aux Trembles, près de mon tuteur, M. Kalmas.

La présentation étant faite, les jeunes gens prirent des sièges et causèrent gaiement, l'orage ne surexcitant plus les nerfs de Mlle Horman.

Roger montra les plantes destinées à l'herbier, les nommant à Marie, qui paraissait charmée d'en reconnaître quelques-uns.

Sur un mot dit tout bas par sa maîtresse, la petite femme de chambre était sortie. Elle revint bientôt portant un plateau sur lequel se trouvaient un flacon de vin de Moscatel, deux verres et une coupe de gâteaux.

Et les jeunes gens, avec cet appétit de la vingtième année, firent un goûter délicieux, agrémenté de gais propos et d'éclats de rire.

Roger n'avait pas été aussi heureux depuis que la tristesse avait envahi sa demeure. Il regardait Marie, et sentait tout son cœur se prendre à sa douce beauté à sa grâce charmeuse, son cœur qui n'avait jamais

aimé et qui rencontrait enfin cet idéal qu'il désespérait presque de découvrir.

La pluie avait cessé depuis une demi-heure, qu'il était toujours là, dans cette salle hospitalière, aux meubles simples mais charmants, où s'épanouissaient des fleurs, près de cette jeune fille aimable et sans prétention. Elle lui laissait deviner une âme sœur de la sienne dans cette conversation sur la nature amie, qu'elle admirait comme lui. Aussi éprouva-t-il une grande joie quand elle lui dit en entendant un bruit de voiture :

— Voici mon tuteur, je vais pouvoir vous présenter l'un à l'autre.

Il pourrait ainsi la revoir un jour.

M. Kalmas était un beau vieillard aux yeux pleins de bonté, à l'épaisse chevelure aussi blanche que la neige, Il remercia Roger d'avoir rassuré sa pupille.

— Marie est si nerveuse, dit-il, qu'elle aurait pu en être malade.

— Mettez-vous à ma place, bon ami ! fit la jeune fille, avec une petite moue. Vous aviez quitté le logis en compagnie de Vincent ; la cuisinière était allée au village, et nous y restions seules. Et cela n'était pas très rassurant d'entendre ces roulements effrayants du tonnerre, de voir ces éclairs sillonner les nues. La foudre a dû éclater plusieurs fois.

— Je l'ai vue tomber trois fois avant mon arrivée aux Trembles, Mademoiselle, dit le jeune homme.

— Et moi autant du château de mon ami où la pluie me retenait, ajouta M. Kalmas, et bien malgré moi, je vous assure. Je pensais à ton isolement, mon enfant, et je craignais tout de votre affolement, car Étiennette est aussi brave que toi.

Il rit bruyamment, et les jeunes gens l'imitèrent.

— Et je te retrouve, devisant gaiement, en mangeant des petits gâteaux !

— Il fallait bien nous reconforter après notre inquiétude, fit-elle rieuse. Nous allons boire maintenant avec vous à la fuite de l'orage, si vous le voulez, bon ami !

Elle sonna, et la servante apporta un troisième verre. Marie en remplit deux et versa quelques gouttes de la douce liqueur dans le sien.

Roger s'inclina, plein de courtoisie :

— A votre santé, Monsieur, à celle de Mademoiselle, à la joie de cette rencontre amenée par l'orage !

— A votre prompt retour parmi nous ! répondit M. Kalmas au toast aimable du jeune homme.

— J'espère que nous aurons aussi le plaisir de vous recevoir à Peilrac, Monsieur ?

— Certainement. J'irai présenter Marie à Madame votre mère, dont j'ai souvent entendu vanter l'inépuisable charité. J'ai lu certaines de vos œuvres littéraires, mon cher comte, et je suis heureux aujourd'hui de pouvoir vous serrer la main.

Ils échangèrent de cordiales salutations et se quittèrent avec la promesse de se revoir.

Roger reprit sa route, transporté de joie. En entrant dans le salon du château où sa mère l'attendait inquiète, il l'embrassa follement, en lui criant d'une voix vibrante :

— J'ai trouvé la compagne rêvée, mère : réjouissez-vous !
(à suivre)